

L'INCONVÉNIENT

littérature, arts et société - été 2015, no 61

ENTRETIEN AVEC

RACHAD ANTONIUS

L'INQUIÉTUDE À L'ÉGARD DU PAYS

OLIVIER MAILLART

CHERCHER LE BARBARE

ÉTIENNE SAVIGNAC

GÉOMÉTRIE DE LA TERREUR

UGO GILBERT TREMBLAY

Fiction

GHAYAS HACHEM

Poésie

SYLVAIN ROBERT

Peinture

JEAN-SÉBASTIEN DENIS

Littérature

MICHEL HOUELLEBECQ

NICOLAS DICKNER

IMRE KERTÉSZ

ISLAM

ISLAMISME

ISLAMOPHOBIE

L'INCONVÉNIENT 61

littérature, arts et société

été 2015

ISLAM, ISLAMISME, ISLAMOPHOBIE

- 8 **L'ISLAM ET L'OCCIDENT :
D'OÙ VIENT LE MALENTENDU ?**
Entretien avec Rachad Antonius
Propos recueillis par Mathieu Bélisle et Alain Roy
- 14 **L'INQUIÉTUDE À L'ÉGARD DU PAYS**
Olivier Maillart
- 17 **CHERCHER LE BARBARE**
Étienne Savignac
- 20 **GÉOMÉTRIE DE LA TERREUR
ESSAI SUR LES RAPPORTS
ENTRE VIOLENCE ET RELIGION**
Ugo Gilbert Tremblay
- 28 **BONHEUR DE LA SOUMISSION**
David Dorais

Poésie

- 30 **PIÈCES D'IDENTITÉ**
Sylvain Robert



Fiction

- 32 **RAMI**
Chayas Hachem



En traduction

- 44 **JUANITA WILDROSE**
Susan Downe

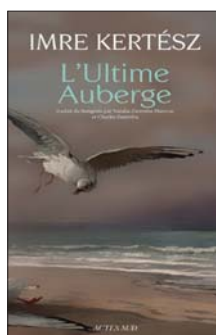
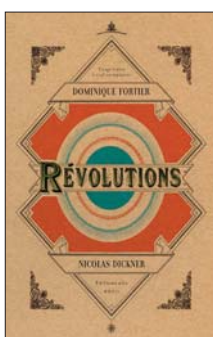


Pas de nouvelles, bonnes nouvelles

- 63 **JE SUIS LA BARBARIE**
Jean-Philippe Martel

Littérature

- 48 LES VERTUS DE L'OUBLIABILITÉ
Michel Biron
- 51 CE QUI AVANCE, CE QUI RECULE
Marie-Andrée Lamontagne

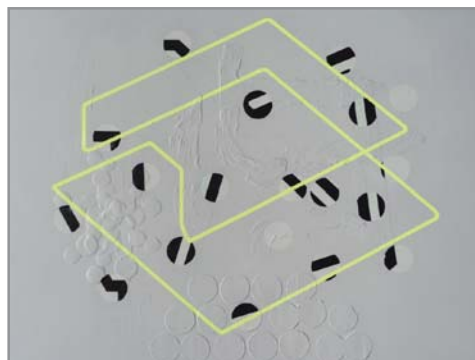


Chroniques

- 4 LE PARTI DU LOUP
Serge Bouchard
- 46 LA FEMME RAPAILLÉE
Geneviève Letarte
- 60 LA MARCHÉ À L'AUTRE
Patrick Nicol

Peinture

JEAN-SÉBASTIEN DENIS 36
Marie-Anne Letarte



Jean-Sébastien Denis, *Corpuscule*, 2015. Photo : Guy L'Heureux

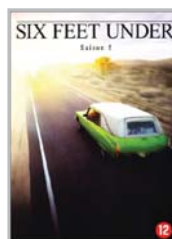
Cinéma

LA GRANDE NOIRCEUR, PART TWO? 54
Georges Privet



Séries télé 56

L'ÉTERNEL ET L'ÉPHÉMÈRE
Martin Winckler



Monique PROULX

CE QU'IL RESTE DE MOI

« Un roman qui m'a comblé. »

René Homier-Roy
Radio-Canada, *Culture club*

« D'ores et déjà, *Ce qu'il reste de moi* mérite d'être considéré comme un des grands romans sur Montréal, parce qu'il est à l'image de la ville: grandiose, stimulant, chaotique, ouvert aux marginaux et aux différences. »

Martine Desjardins
L'actualité

« C'est vraiment magistral, intéressant, intelligent, brillant ! »

Chrystine Brouillet
TVA, *Salut, Bonjour!*
Week-end

« L'éblouissante Monique Proulx livre avec *Ce qu'il reste de moi* un roman ambitieux, à la portée universelle... »

Marie-France Bornais
Le Journal de Montréal

« L'équipe du Canadien, la Nuit blanche, la fondatrice Jeanne Mance, la crise du verglas, l'émission *Tout le monde en parle*, les juifs hassidiques, l'art contemporain, les Premières Nations, le mouvement Occupy: tout cela et tant d'autres choses traversent, avec grâce, *Ce qu'il reste de moi*, nouveau roman de Monique Proulx... »

Marie-Christine Blais
La Presse



© Catherine Gravel

L'INCONVÉNIENT
Littérature, arts et société

DIRECTEUR
Alain Roy

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Mathieu Bélsisle

COMITÉ ÉDITORIAL
Mathieu Bélsisle
Ugo Gilbert Tremblay
Geneviève Letarte
Marie-Anne Letarte
Alain Roy
Mauricio Segura

MEMBRES FONDATEURS
Isabelle Daunais
Yannick Roy

CHRONIQUEURS
Serge Bouchard
Olivier Maillart
Jean-Philippe Martel
Patrick Nicol

CRITIQUES LITTÉRAIRES
Michel Biron
David Dorais
Marie-Andrée Lamontagne

CINÉMA
Georges Privet

SÉRIES TÉLÉ
Martin Winckler

DIRECTION ARTISTIQUE ET PEINTURE
Marie-Anne Letarte

RÉVISION
Edith Sans Cartier

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont envoyés. Les textes n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Toute reproduction est interdite sans autorisation.

ADRESSE POSTALE
l'Inconvénient
C.P. 284, succursale Rosemont
Montréal (Québec) H1X 3B8

SITE WEB
www.inconvénient.ca

IMPRESSION
The Lowe-Martin Group

DISTRIBUTION
Diffusion Dimedia
539, boulevard Lebeau, Saint-Laurent (Québec)

ISSN : 1492-1197
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015
Bibliothèque nationale du Canada, 2015
Envoi de publication
N° de convention : 40040008
Imprimé au Canada



Conseil des Arts
du Canada

Conseil des arts
et des lettres

Québec



CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Roman
432 pages · 29,95 \$ · PDF et ePub : 21,99 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

MOT DU COMITÉ

Les inconvénients du continuisme culturel

J'ai souvenir qu'à l'université, à la fin des années 1980, *L'Étranger* de Camus nous était enseigné comme un roman existentialiste : à travers l'histoire d'un criminel jugé pour avoir tué un Arabe sans motif précis, l'auteur réfléchissait aux grands thèmes de l'absurde, des conventions sociales, de la justice humaine et du salut religieux. La déconcertante froideur du héros durant l'enterrement de sa mère et sa disposition à commettre un meurtre lié à une affaire de mœurs qui ne le concernait pas illustraient le thème, aux accents kafkaïens, de l'étrangeté. Le paysage algérien se méritait aussi quelques considérations : l'étouffante chaleur lors du cortège funèbre, le plaisir sensuel des bains de mer, l'aveuglant soleil d'après-midi au moment du meurtre. Suivant l'approche des manuels de littérature française, le roman était lu à travers la lorgnette de l'humanisme universel défendu par le romancier dans ses essais.

C'est dire que les universités francophones n'avaient pas encore été touchées, à l'époque, par la vague des *postcolonial studies*. La traduction française de l'essai d'Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, ouvrage fondateur de ce courant critique, avait paru en 1980, deux ans après la version originale ; mais ce n'est qu'en 2000 que voit le jour la traduction de *Culture and Imperialism*, publié en 1993, où Said aborde l'œuvre camusienne. Les divergences politiques entre Camus et Sartre avaient certes fait couler beaucoup d'encre en France : après s'être opposés sur la question du marxisme et du totalitarisme, les deux hommes avaient définitivement rompu à la suite du refus de Camus de soutenir les rebelles algériens dans leur guerre d'indépendance. Mort en janvier 1960, un an avant le référendum d'autodétermination de l'Algérie, Camus prônait toujours une alliance fédérale et le maintien d'un lien entre l'Algérie et la France, même s'il avait par ailleurs dénoncé les injustices commises par le système colonial sur le peuple algérien. Comme on le sait, le cours de l'histoire allait lui donner tort. Reprenant la thèse avancée en 1970 par l'Irlandais Conor Cruise O'Brien, Said propose une lecture politique des romans de Camus en révélant l'« impensé colonial » qui touche notamment sa galerie de personnages, où les « indigènes » sont étonnamment absents ou frappés d'anonymat : « Les Arabes dans *La Peste* et *L'Étranger* sont des êtres sans nom qui servent d'arrière-fond à la grandiose métaphysique européenne qu'explore Camus. »

C'est à une semblable relecture, depuis le point de vue du colonisé, que nous convie *Meursault, contre-enquête* de l'Algérien Kamel Daoud. Couronné de plusieurs prix (il a aussi raté le Goncourt par une seule voix), le roman donne un nom et une existence à l'« Arabe » assassiné de *L'Étranger* : ce dernier portait le nom de Moussa Ouled El-Assasse ; et il avait un frère cadet, Haroun, qui pour le venger tue un colon français choisi au hasard « parce qu'il fallait faire

contrepois à l'absurde de notre situation ». Dans une scène dont l'humour noir rappelle celui de Malaparte dans *La Peau*, le colonel de l'Armée de libération nationale reproche à Haroun de ne pas avoir commis son crime *avant* le 5 juillet : « Le Français, il fallait le tuer avec nous, pendant la guerre, pas cette semaine ! » Haroun réagit à la manière indifférente de Meursault, dont il est devenu comme un double inversé : « J'ai répondu que cela ne changeait pas grand-chose. » Le roman multiplie les clin d'œil à *L'Étranger* (jusqu'à présenter le même nombre de caractères !) et s'inscrit ainsi dans la tradition postcoloniale qui consiste à réécrire des œuvres canoniques de la littérature européenne pour en révéler les angles morts idéologiques.

Interviewé à la radio et à la télé françaises, Daoud a déclaré que son roman n'était pas d'un abord facile pour les lecteurs de France et d'Algérie, puisque ces deux pays forment un « couple pathologique ». « Moi, je suis intéressé de savoir comment un Japonais ou un Chinois, un Américain ou un Québécois, lirait ce roman », a-t-il affirmé sur le plateau parisien de l'émission *On n'est pas couché*. Eh bien, on pourrait commencer par dire qu'ayant vécu l'expérience de la colonisation anglaise, les Québécois ne risquent pas de pratiquer une lecture marquée par la tentation du déni colonialiste. Le Québec a été impliqué dans une colonisation des peuples autochtones, mais il serait difficile de lui attribuer des visées impérialistes à l'image de celles des nations européennes ou des États-Unis. Comme on le sait, plusieurs de nos intellectuels se sont approprié le thème de la décolonisation dans les années 1960 et 1970 afin de promouvoir la cause de l'émancipation nationale.

Ne serait-ce que parce que nous n'avons jamais été en mesure d'exercer une politique étrangère proprement québécoise, notre placard ne comporte pas autant de squelettes que celui de bien d'autres nations. Cette involontaire virginité collective est une chance dans le contexte actuel de mondialisation qui s'accélère sur tous les continents. Si, comme l'explique Gérard Bouchard, la stratégie du *continuisme culturel* (qui consiste à reproduire la culture de la mère-patrie et à s'inscrire dans sa filiation) a pu avoir une utilité à une certaine époque, lorsqu'il s'agissait de répondre aux allégations du rapport Durham visant un « peuple sans histoire et sans littérature », celle-ci ne nous est plus d'aucune utilité et serait même nocive pour aborder les enjeux d'intégration qui se présentent à nous aujourd'hui. Au lieu de se tourner vers l'exemple français qui n'a rien de bien inspirant à cet égard, l'intelligentsia québécoise pourrait saisir cette occasion de développer un imaginaire national réellement original, celui d'une terre d'utopie plus ou moins épargnée par les grands conflits sanglants de l'histoire. Il serait absurde, en effet, que le désir mimétique de ressembler aux puissants de ce monde, désir qui de toute façon sera à jamais frustré, nous amène à importer des conflits sociaux qui nous sont étrangers. Le Québec, terre d'accueil paisible et pacifique... Pourquoi pas, après tout ?



LE PARTI DU LOUP

Serge Bouchard



Le loup : œuvre de Lyne Bastien

Le rêve du jour où un représentant du peuple, cela s'appelle un député, posera la question en pleine Assemblée nationale : « Monsieur le ministre des Ressources naturelles, combien y a-t-il de loups dans la province de Québec ? » Cela rafraîchirait les débats, enfin, le temps d'un malaise ; car il est certain que les députés de tous les partis riraient poliment, puis on passerait vite à un autre sujet. Bien sûr, personne ne saurait donner la réponse. Y a-t-il un zoologue dans la salle ? En l'absence de commission parlementaire sur les loups, nous nageons dans l'approximatif. Notre monde « affairé » est obsédé des « vraies affaires » ; l'attention portée aux loups, à savoir s'ils sont en santé, heureux, en danger ou en peine, est en dessous de tout. Voilà qui s'appelle aller de l'avant. Nous construisons un monde, nous détruisons un monde – ce qui est la même phrase –, sans savoir combien de meutes de loups vivent dans les limites de notre belle province. Cela porte un coup dur à notre assurance, ou cela nous rassure dans notre formidable indifférence – la même phrase encore. Nous gérons tout, surtout ce qu'on ignore.

Je suis le chef du parti des loups. Selon mon programme politique, il est impossible de forer pour trouver du pétrole, de construire un pipeline, de creuser un trou de mine, de faire un chemin en région sauvage, de zigzaguer en motoneige dans les grands espaces, de déboiser à blanc, sans d'abord consulter l'assemblée des vieux loups. Ici, le sondage ne sert à rien. Pour juger du point de vue des loups, il faut les entendre hurler la nuit, le museau pointé vers le ciel. La légende veut qu'ils se lamentent à la lune et la légende veut encore que nous en soyons bien effrayés. Mais en vérité, leurs chants ne menacent rien ni personne. Les loups consultent simplement le ciel ; leurs hurlements sont un concert, une assemblée politique d'âmes libres et sauvages. Les loups sont les gardiens des nuits les plus anciennes, ils ont en mémoire des choses que nos développeurs ignorent. Les loups savent prier, ils ont le sacré dans la peau. En fait, et cela est remarquable, ils ne font pas de leurs croyances une grande guerre de religion. Ils sont simplement fidèles à leur credo : on ne négocie pas sa beauté et encore moins sa liberté.

Le loup est *mahigan* en innu-aiman, la langue des Innus, tout comme *odjick* est le pékan en anishinabe algonquin. Le

premier chef innu créé par un Samuel de Champlain déboussolé devant une société sans chef s'appelait Mahigan Attik. Voilà un bien beau nom de personne qui signifie Loup-Caribou. Le chef Mahigan Attik était chrétien, une condition *sine qua non* pour avoir la confiance de l'autorité française en ces temps reculés. Mais l'histoire ne dit pas ce que Mahigan Attik pensait vraiment de toute cette mascarade. C'était un Innu des temps anciens, un chasseur qui fréquentait avec sa famille, en été, le poste de Tadoussac et celui de Kébec. Le rôle de chef indien, si cher à l'entendement français, était tombé sur lui. Il savait bien, en regardant le ciel de nuit, qu'Odjick représentait la constellation du Grand Pékan, il savait que les loups imploraient souvent Odjick pour que le caribou collabore et fasse en sorte que les louveteaux mangent à leur faim dans les tanières du cœur du monde. Il connaissait les « lutins », ces voleurs de poissons, et Tshakapesh, l'enfant couvert de poux. Il en savait tellement, au moins autant que le loup qui parle à la nuit.

Si mon parti était au pouvoir, je nommerais la 117 qui file vers Val-d'Or la route Odjick, c'est-à-dire la route du Grand Pékan, en l'honneur du peuple des Algonquins et de toutes les familles odjicks des communautés anishinabes. De la même manière, sur la fameuse route 138 à l'est de Québec, je ferais ériger une belle plaque qui dirait : « Vous roulez sur la route Mahigan Attik. » Cette référence honorerait à la fois l'esprit du loup, le maître des caribous et l'histoire des Innus, mais surtout l'histoire du pays et les angoisses de ce vieux chef montagnais qui fit le pont entre les manières françaises et les manières de son peuple, sans trop savoir où cela allait tous les mener. La route des Loups est une voie qui s'enfonce dans les collines du temps passé. Sachons reconnaître ces passages secrets et sachons bien nommer les choses, avec respect et poésie. Et nous pourrions certes poursuivre notre programme : une bonne portion de la 132 qui s'allonge vers Rimouski et la Gaspésie recevrait le nom de route des Petits Chiens, parce que voilà bien la signification du beau toponyme de Rimouski, lequel vient du mot « *Armouchiquois* », le premier ethnonyme utilisé par les Français pour désigner les Abénakis. Les Armouchiquois, la Confédération des Petits Chiens.

J'ai bien aimé cet homme, Apinamiss, le petit Abraham, qui avait accidentellement tué un gros loup sur la route entre Mingan et Longue-Pointe-de-Mingan. Apinamiss conduisait en ce temps-là le premier autobus scolaire servant à transporter les enfants innus de Mingan à l'école des Blancs de Longue-Pointe. L'histoire remonte à plus de trente-cinq ans. Un jour, au volant de son gros autobus jaune, il ne put éviter ce loup qui se tenait immobile au milieu du chemin. Une bête magnifique au pelage très pâle, presque blanc. Apinamiss a ramené la carcasse au village, où nous avons tous pu la voir. Noble loup, loup mystérieux. S'était-il donné la mort, avait-il choisi son moment, était-ce un vieil individu solitaire, abandonné de sa meute ? Pourquoi avait-il choisi Apinamiss, cet autobus, cette route, ce jour-là ? On aurait dit que sa mort avait un sens, qu'elle était dans l'ordre des choses. Je sentais que mes amis innus avaient tous compris que *le loup avait parlé*.

Un mois plus tard, dans un coin retiré de la forêt, j'ai retrouvé le loup d'Apinamiss. On avait construit un échafaudage parmi les épinettes pour y déposer le crâne et les os du loup, ainsi que ses pattes. Le crâne était en partie peint en rouge et il regardait vers l'est. Quelqu'un avait fait ce qu'il fallait pour l'âme du loup, non pas une offrande, mais bel et bien une cérémonie de reconnaissance, une façon respectueuse de garder le contact avec le monde animal. « Tu es venu mourir chez nous, Mista Mahigan, tu es venu vers moi, j'honore ta volonté, je célèbre ton nom, le grand esprit du loup. » Lorsque le jeune anthropologue que j'étais demanda à répétition ce que cette mise en scène voulait dire, mes amis baissèrent la tête en souriant, comme pour me dire : *Apprends-le par toi-même, découvre la voie du sacré*.

La louve protège ses petits et la meute entière les élève. Elles sont des sœurs, ils sont des frères. Les loups chassent de concert, ce sont de grands marcheurs qui laissent les traces de leurs mouvements disciplinés dans la neige, ils sont résistants et infatigables, ils vont vers les proies qui s'offrent à eux, nobles chasseurs à quatre pattes, ils font partie de la chaîne de la vie, chacun jouant son rôle dans la danse cosmique. Disons ceci : la forêt aime les loups, car pour la forêt, les loups contribuent à la santé de toutes les choses. À cause des loups, l'eau de la rivière est plus fraîche, le sapin dans la coulée est plus vert, les castors se le tiennent pour dit quand ils vont grignoter le pied des trembles, les vieux originaux savent comment l'histoire va finir. Les arbres aiment cette queue-leu-leu, cette furtivité, cette efficacité. Mais il faut dire aussi, dans un même souffle, que les arbres aiment les campements innus, les cris des enfants qui jouent dans les alentours, le bruit de la hachette qui ébranche une perche gelée, la fumée résineuse, le chant de la langue des humains, l'odeur de la soupe au lièvre.

J'ai fait un rêve l'autre nuit. Je me levais à l'Assemblée nationale, je profitais de la période de questions : « Chers amis, chers collègues, combien y a-t-il de lynx dans la province de Québec ? » Et je disais encore : « Savez-vous que le lynx se dit *peshu* en innu et qu'il y aurait beaucoup à dire à son propos ? » Un ministre du parti au pouvoir de me répondre : « Mais, dites-moi, honorable chef du parti des loups, pourquoi tant de sensiblerie à propos des lynx et qu'est-ce qu'un pékan, finalement ? » J'avais à peine commencé à décrire le

petit odjick, grand chasseur de porcs-épics, que les politiques finirent par m'interpeller plus sèchement : « Où voulez-vous en venir avec toutes ces bibittes à poil ? Ce ne sont pas vos loups ni vos espèces de "pécanes" qui vont nous aider à produire un budget équilibré ! » Un cauchemar, je vous dis.

J'ai fait un autre rêve, une autre nuit : j'étais un loup abitibien et j'avais faim. Un soir d'hiver, par un froid à rebrousser le poil, parce qu'elle sentait la viande je montai furtivement dans une remorque vide dont on avait laissé les portes ouvertes. Soudainement, les portes se refermèrent et je fus pris au piège. Le gros camion prit la route, avec moi dans la remorque, ballotté par le transport et les cahots du chemin. Nous avons roulé toute la nuit pour arriver au petit matin à Montréal. Lorsque les portes s'ouvrirent, je sautai en bas du véhicule et filai me cacher dans une sorte d'entrepôt. Imaginez le choc : c'était un abattoir ! Tant de viandes suspendues, le paradis du carnassier ! Mais je fus vite aperçu et je repris la fuite. Je me retrouvai complètement perdu dans ce quartier urbain de l'est de la ville, où je savais que je n'avais aucune chance de m'en sortir vivant. Ils m'ont tué à l'angle des rues Rachel et d'Iberville, lors même que je rendais les armes et que j'offrais mon âme à Manitou. J'aurais pu me faire passer pour un gros chien et négociier ma peine, mais cela ne s'est jamais vu au monde des loups. Plutôt mourir d'un coup sec que d'engraisser sous le régime de la gamelle. Les Montréalais ne m'ont pas fait d'échafaudage entre deux érables argentés ou deux frênes urbains. Ils n'ont pas changé le nom de la rue Rachel pour la rue du Loup qui a voyagé de nuit dans un camion de Brazeau Transport. Ils n'ont rien dit, sinon ceci : « Y est plus gros qu'on pensait ! » Je fus mis au rebut, sans cérémonie. Les gens de la ville ne savent rien des codes de sortie, encore moins des cérémonies boréales.

Au fil des siècles, l'Europe a tué ses loups, sans répit et sans remords. L'homme est devenu le grand seigneur du vieux continent. En ces déserts déforestés devenus de mornes campagnes parsemées de bosquets et de broussailles, on a inventé le mythe du méchant loup, l'histoire du Petit Chapeyron rouge, les légendes des bêtes effrayantes qui reniflent le sang. Des yeux dans la nuit, des hordes et des hordes, tout un folklore injuste et malheureux visant à démoniser le pauvre magnifique. Depuis longtemps, là-bas, les gens hurlent et crient de peur : « Les loups sont aux portes de la ville... les loups sont aux portes de la ville ! » Il faut dire qu'en tuant le loup, l'Europe tuait aussi la liberté.

Vous le savez, je l'ai tant écrit, tant radoté : j'ai toujours été amoureux de nos grands territoires, j'ai toujours été fier de nos loups. Les avons-nous assez racontés, assez vantés ? En avons-nous assez rêvé ? Les terres à loups seront rares demain, lorsque tous les boulevards Taschereau du monde auront défiguré les paysages. Quand le dernier vieux loup hurlera son ultime prière au ciel, nous entendrons pour une dernière fois la note aiguë de l'âme sacrée des bois, le dernier appel de la forêt, la voix du pauvre loup, le revers du monde, sa défaite, la complainte du désenchantement.

Je sais, mon parti n'a aucune chance aux prochaines élections. ■

L'INCONVÉNIENT

la revue la plus primée

au gala 2015 de la Sodep*

- Prix du meilleur article de fond ou reportage
- Prix du meilleur portrait ou entrevue
- Prix du meilleur essai

*Société de développement des périodiques culturels québécois.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE ET ÉPARGNEZ !

27 % sur le prix en kiosque

35 \$ pour 4 numéros

48 % pour les étudiants

26 \$ pour 4 numéros

www.inconvenient.ca

(paiement sécurisé : Paypal, Visa, American Express, MasterCard)



ISLAM, ISLAMISME, ISLAMOPHOBIE

L'ISLAM ET L'OCCIDENT :
D'OÙ VIENT LE MALENTENDU ?

Entretien avec Rachad Antonius

Propos recueillis par Mathieu Bélisle et Alain Roy

L'INQUIÉTUDE À L'ÉGARD DU PAYS

Olivier Maillart

CHERCHER LE BARBARE

Étienne Savignac

GÉOMÉTRIE DE LA TERREUR

Essai sur les rapports entre violence et religion

Ugo Gilbert Tremblay

BONHEUR DE LA SOUMISSION

David Dorais

L'ISLAM ET L'OCCIDENT D'OÙ VIENT LE MALENTENDU ?

Entretien avec Rachad Antonius

*Propos recueillis par
Mathieu Bélisle et Alain Roy*

Les événements des dernières années, aussi bien au Québec (crise des accommodements, projet de Charte des valeurs) que sur la scène internationale (attentat contre *Charlie Hebdo*, guerre contre le groupe État islamique), donnent l'impression d'une sorte de blocage, ou de nœud, entre la conscience occidentale et l'islam. Quelles sont les principales causes de ce blocage ?

Le problème particulier lié aux communautés arabo-musulmanes, qui ne se pose pas avec les autres communautés immigrées, réside dans la montée d'un islam politique. Bien sûr, toutes les religions reposent sur des dogmes, souvent assez radicaux, que les sociétés adaptent en fonction de leurs besoins et de leur évolution, des sociétés qui sont d'ailleurs souvent bien plus raisonnables que les textes sacrés auxquels elles se rattachent. Le problème avec l'islam, c'est qu'on assiste depuis quelques décennies à la montée de courants qui veulent placer le dogme du Coran au cœur de l'identité politique, en s'en tenant strictement à la *lettre du texte*. Les mouvements modérés, plus ouverts, ont été battus en brèche et ce sont les mouvements plus conservateurs qui ont émergé et se sont

imposés. Ces courants-là, par exemple en Arabie saoudite, fondent toute leur légitimité sur un retour à la religion. Les conditions de survie des monarchies pétrolières et autres gouvernements islamistes reposent sur une idée simple : la lettre du Coran doit être au cœur de l'identité politique.

Comment en sommes-nous arrivés là ?

Le monde arabo-musulman a été sous l'emprise de l'Empire ottoman pendant quatre siècles, du début du 16^e jusqu'au début du 20^e, où il est passé sous le contrôle colonial des puissances occidentales. Au fil des siècles, l'Empire ottoman a concentré toutes les ressources intellectuelles et matérielles au sein de l'actuelle Turquie, à Istanbul en particulier, et cette centralisation a considérablement appauvri les pays arabo-musulmans qui, de l'Algérie jusqu'à l'Arabie saoudite, étaient sous sa domination. Pour reprendre une métaphore typiquement québécoise, nous pouvons dire que les quatre siècles de domination ottomane ont été pour les pays arabes l'équivalent de la Grande Noirceur. Si bien que, lorsque Napoléon Bonaparte arrive en Égypte avec ses armées en 1798, le choc

est brutal : les Arabes découvrent un monde qu'ils n'avaient pas anticipé. Ils sont fascinés par la modernité de l'Europe. Et c'est là que la tragédie commence : la modernité est apportée par le colonisateur, elle vient de l'extérieur.

La modernité ne vient pas d'une impulsion interne...

Les timides impulsions internes vers la modernité ayant avorté pour diverses raisons, les idées de modernité, d'individualité et de liberté ont effectivement été apportées par le colonisateur, c'est-à-dire celui qui, tout en étant porteur des idées de progrès, cherche à s'imposer et à assujettir les populations pour servir ses propres intérêts. Ce paradoxe se trouve au cœur du dilemme qui perdure depuis, et qui n'a cessé de diviser le monde arabe : si on accepte la modernité, cela revient en quelque sorte à reconnaître la supériorité du colonisateur ; mais si on rejette le colonisateur, cela signifie pour plusieurs qu'il faut aussi rejeter la modernité, avec les valeurs et les institutions qui la caractérisent. Ce clivage s'est fait au début du 19^e siècle et il a été contenu jusqu'à l'ère des indépendances, au cours des années 1950 et 1960, parce que les deux factions – celle qui était en faveur de la modernité et celle qui la rejetait – s'entendaient pour combattre un ennemi commun, le colonisateur, qu'il fallait chasser du pays. Dès que le colonisateur a été formellement expulsé (même si les pays occidentaux ont continué d'exercer leur influence), le conflit entre les tendances modernisatrices et les tendances conservatrices a éclaté au grand jour et il est devenu violent.

Comment la mouvance islamiste, telle qu'on la connaît aujourd'hui, s'est-elle formée ?

Précisons d'abord que la matrice du mouvement islamiste, le groupe qui a servi de modèle à tous ceux qui ont suivi, est l'association des Frères musulmans, née en 1928 en Égypte, qui visait un objectif extrêmement précis : placer le dogme de l'islam au cœur des symboles, des processus politiques et de la constitution des États dans le but de se protéger de l'influence de l'Occident. Pour plusieurs courants politiques dans le monde arabo-musulman, ces deux éléments (résistance à l'impérialisme occidental et attachement à la religion) ont fini par devenir inséparables, par se confondre, comme si la défense de la religion était devenue une manière de se distinguer du colonisateur, de ses idées et de ses institutions, une manière d'être authentiquement arabe plutôt que colonisé. Pour beaucoup de musulmans, le besoin de fidélité à la culture d'appartenance – par opposition à la culture venue de l'étranger – a été comblé par une pratique religieuse renouvelée. La culture et la religion se sont trouvées intimement liées.

C'est dans ce contexte que la mouvance islamiste a fini par imposer aux femmes le port du voile ?

Effectivement. Jusqu'à la fin des années 1960, c'est-à-dire avant que l'islamisme ne s'impose, le hidjab (le voile qui

couvre les cheveux) était considéré comme une sorte d'archaïsme, provenant de traditions tribales et de coutumes plus anciennes que l'islam lui-même. Dans les villes, peu de femmes portaient le voile et celles qui le portaient le faisaient surtout par commodité, pour éviter que leur chevelure ne soit gâtée par la poussière. Dans les campagnes, il s'agissait d'un voile traditionnel qui n'avait pas la même signification que le hidjab actuel. Cela dit, et il s'agit d'une précision essentielle à mes yeux, ce n'est pas parce que le voile a été introduit pour des motifs fondamentalistes que les femmes qui le portent aujourd'hui le font pour ces motifs. Les femmes qui portent le voile ont détourné en bonne partie le sens de cette pièce de vêtement : c'est devenu un signe de respectabilité, un élément esthétique qui peut être porté avec beaucoup de coquetterie, avec maquillage, jeans ajustés, etc. Le grand paradoxe du voile, en somme, c'est qu'il a fini par s'imposer dans les sociétés arabes et musulmanes comme l'un des signes de la modernité, ou plus précisément : comme une manière de s'inscrire dans la modernité en préservant son identité, ou une part de son identité.

Comment la montée de l'islamisme a-t-elle été vécue dans les pays arabes ?

En réaction à l'islamisation de leur société, d'autres mouvements dans le monde arabe ont voulu marquer leur ouverture à la modernité. Plusieurs disaient : « Nous allons prendre dans le monde occidental ce qui nous convient et rejeter ce qui ne nous convient pas. » Or il faut savoir que ces mouvements modérés ont été battus en brèche par les islamistes eux-mêmes, *mais avec l'aide décisive de l'Occident*, qui les a combattus, parce que les puissances occidentales ont fait le choix stratégique de s'allier avec les courants islamistes, qu'elles jugeaient plus faciles à gérer.

Vous voulez dire que, pour des raisons géostratégiques, les pays occidentaux ont soutenu les mouvements islamistes plutôt que les mouvements modérés ?

Absolument. C'a été le cas en Afghanistan, quand les pays occidentaux soutenaient les talibans et d'autres organisations islamistes dans leur combat contre l'URSS. C'est encore vrai aujourd'hui dans un pays comme l'Arabie saoudite. Quand on y regarde de près, les politiques de cette monarchie pétrolière ne sont pas tellement différentes de celles que le groupe État islamique met en œuvre : elle tranche des têtes, elle réprime les droits des femmes, elle combat durement les libertés civiles, etc., tout cela au nom du respect intégral du dogme religieux. Et pourtant, tandis que l'on combat le groupe État islamique en dénonçant sa barbarie et en s'inquiétant de la menace qu'il fait peser sur la civilisation, l'Arabie saoudite, dont les pratiques et les valeurs sont pourtant assez semblables, demeure notre meilleure alliée ! Permettez-moi de rappeler qu'on a fait une guerre en Irak pour sauver cette monarchie. On a enlevé vingt-huit pages cruciales du rapport officiel des États-Unis



Photo : Marie-Anne Letarte

sur les événements du 11 septembre 2001 pour ne pas embarrasser cet allié. Le *Washington Post* est revenu tout récemment (en avril dernier) sur ces vingt-huit pages pour affirmer qu'il existe des preuves accablantes de l'implication de l'Arabie saoudite dans le terrorisme. Peu de gens en parlent. Par ailleurs, les puissances occidentales ont combattu il y a longtemps quelqu'un comme Nasser, le célèbre leader égyptien, alors qu'il représentait un courant extrêmement prometteur.

Vous avez distingué l'islam, qu'on peut considérer comme une religion au même titre que les autres, de l'islamisme, qui cherche à placer la religion au cœur de la vie politique. Faut-il aussi distinguer l'islamisme du terrorisme ?

Tout à fait. L'islamisme, je le rappelle, est un courant conservateur qui souhaite placer le dogme religieux au cœur de l'identité politique. Mais cela ne signifie pas qu'il faille passer par la violence et le terrorisme pour réaliser un tel projet.

Mais tout de même : pour s'imposer dans les sociétés, l'islamisme a souvent dû emprunter la voie de la violence, non ?

Comme ç'a été le cas pour d'autres types de projets ou de régimes politiques. Bachar al-Assad en Syrie, Saddam Hussein en Irak et Mouammar Kadhafi en Libye défendaient tous les trois un modèle laïque et non religieux, et pourtant nous

savons à quel point leurs régimes ont été violents et cruels. Autrement dit, la violence ne caractérise pas l'islamisme en particulier, mais elle apparaît dans une situation où il n'y a pas de consensus quant au système social qu'il convient d'adopter, dans une situation où les tensions sont si grandes qu'elles finissent par inciter les plus convaincus à prendre les armes. Dans la plupart des pays arabes, il y a suffisamment de gens qui ne reconnaissent pas la légitimité du pouvoir élu pour le contester violemment. Cela dit, on retrouve au sein même des courants islamistes une grande variété de tendances, qui sont plus ou moins respectueuses des droits des minorités et des individus, ou qui ne le sont pas du tout. À une frange extrême, la violence est justifiée contre ceux qui ne se conforment pas au dogme ; mais à l'autre extrémité du spectre, on croit que c'est par la voie de la persuasion que l'on parviendra à s'imposer. En somme, on peut être conservateur sans être violent.

On a parfois l'impression que l'Occident a trouvé dans l'islam un nouvel ennemi pour remplacer le communisme qui, pendant longtemps, incarnait cet Autre tant redouté...

Absolument. On assiste à une instrumentalisation très cynique de la menace islamiste pour justifier les politiques menées au Proche-Orient, lesquelles visent essentiellement à s'assurer d'un approvisionnement en pétrole et d'une main-

mise sur la région. Aucune puissance occidentale ne contrôle directement les pays arabes, mais chacune s'assure de maintenir son influence dans le choix des acteurs locaux. Le néo-colonialisme est beaucoup plus subtil que le colonialisme classique. Il s'agit d'identifier les acteurs qui nous sont favorables, de les aider en les armant et en les formant, puis, quand ils passent à l'action, de leur offrir un appui direct en prétendant aider la population à se libérer du joug d'un tyran. C'est ce qu'on a fait en Syrie pendant quatre ans en donnant notre appui à des combattants islamistes (du groupe État islamique) qu'on cherche aujourd'hui à écraser.

Le traitement médiatique réservé à l'islam et à l'islamisme donne souvent l'impression d'une enflure, comme si on prenait plaisir à amplifier la menace et à l'entretenir. Évidemment, il y a des événements concrets (attentats, menaces d'attentats) qui alimentent les craintes. À votre avis, quel est le degré de sérieux de la menace ?

D'après moi, il n'y a pas de menace directe sur l'ordre social dans les pays occidentaux. Cependant, il y a des irritants. Le terrorisme représente naturellement une menace pour l'équilibre social, mais si on compare la violence terroriste à celle du crime organisé et des gangs de rue, on se trouve sur deux plans bien différents. Comprenez-moi bien : je ne veux pas avoir l'air de minimiser la violence terroriste. Mais ce qui me dérange, c'est qu'on a tendance à reporter sur des comportements conservateurs les actes violents. Les médias en général peinent à faire la part des choses entre ce qui relève d'une revendication intégriste et ce qui renvoie à un comportement religieux banal, qui ne menace aucunement l'ordre social. *Le Devoir* et *Le Journal de Montréal* ont souvent illustré des articles qui parlaient de l'islam avec une femme portant le niqab, c'est-à-dire un voile intégral, comme si l'islam se réduisait au port du niqab. Il y a quelques années, *La Presse* avait publié une série d'articles qui visaient à déconstruire les stéréotypes à propos de l'islam et de la culture arabe. Et pour illustrer ces articles dont le but avéré était de combattre les clichés, quelle image a-t-on placée en première page, à la une du journal, pour attirer l'attention des lecteurs ? Je vous le donne en mille : une femme portant un voile intégral !

C'est pourtant une pratique très peu répandue. À Montréal, nous ne voyons presque jamais de femmes portant le voile intégral. Et quand on en croise une, on s'en souvient comme d'un fait marquant.

Si je suis un Québécois qui habite à l'extérieur de Montréal et que mon contact avec l'islam passe exclusivement par les médias, je peux avoir l'impression d'être envahi. Vous vous rappelez peut-être la fameuse controverse à propos d'une cabane à sucre qui avait accordé un espace de prière à des musulmans ? En deux jours, *Le Journal de Montréal* avait consacré plus de huit pages à la question. Huit pages ! Quand vous lisez ces articles, vous avez l'impression d'assister à une invasion.

Un autre symbole de l'identité québécoise supposément mis en péril...

C'est précisément l'effet que produisent de tels articles. Comme si notre identité était en train de changer, alors que dans les faits, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Il s'agissait d'un événement tout à fait banal, dont je rappelle le déroulement : lors d'une réception privée dans une cabane à sucre, des musulmans avaient demandé au propriétaire s'ils pouvaient louer une petite salle attenante pour permettre aux plus pieux d'entre eux (une minorité, soit dit en passant) de faire leurs prières. Le propriétaire, qui pour des raisons pratiques ne voulait pas aménager une autre salle et qui, d'ailleurs, n'avait pas d'autres clients que ce groupe à ce moment, leur a proposé de prier sur la piste de danse. Les musiciens ont cessé de jouer pendant dix minutes et quelques convives ont fait des prières, après quoi la fête a repris son cours. Et on en a fait toute une histoire !

Comment la communauté musulmane québécoise vit-elle avec cette attention dont elle est l'objet ?

Le problème, c'est que la seule frange de la communauté musulmane qui se fait entendre dans les médias est la plus pratiquante, alors qu'elle représente un courant minoritaire. La majorité des musulmans ne pratiquent pas, ou pratiquent assez peu, comme bien des Québécois d'ailleurs. Mais cette majorité ne voit pas d'intérêt à se regrouper dans une association, à se choisir un porte-parole, à intervenir sur la place publique, parce que, justement, elle ne définit pas d'abord son identité par son appartenance religieuse ou même culturelle. Cela ferait un regroupement bien étrange : « L'association des musulmans qui ne veulent pas être identifiés comme musulmans ». (Rires)

Ces gens-là, qui forment la majorité, ne sont pas organisés, pour la bonne raison que, lorsqu'ils souhaitent s'organiser ou se rassembler, ils le font sur d'autres bases : en tant que médecins, ingénieurs, enseignants, etc., avec les autres Québécois qui appartiennent à ces professions, qu'importe leur religion ou leur origine. Ils ont d'autres affiliations et ne ressentent pas le besoin de revendiquer des droits sur la base de leur religion. Ce n'est pas *en tant que musulmans* qu'ils souhaitent se définir. Or quand les médias veulent interviewer les musulmans, ils recherchent des associations qui se définissent selon ce critère, ce qui fait que le public prend ces associations, souvent minoritaires et parfois même marginales, pour les représentantes légitimes de toute la communauté.

Ces associations-là n'ont évidemment pas intérêt à expliquer aux médias qu'elles ne sont pas vraiment représentatives...

En effet. Je rappelle que, d'après les estimations des spécialistes (les études exhaustives manquent encore), les musulmans pratiquants représenteraient de 35 à 40 % de la communauté musulmane totale. Et pas plus de 15 % des musulmans

fréquenteraient une mosquée de façon régulière. Sur ce nombre, 5 à 10 % pourraient être considérés comme des radicaux conservateurs. L'ennui, c'est que ce sont ces 5 à 10 % qui choisissent le plus souvent de s'exprimer publiquement. Et les médias contribuent à perpétuer l'image d'un islam conservateur, comme s'il existait un *casting* du musulman typique. Des journalistes m'ont téléphoné un jour en disant chercher des femmes musulmanes pour une série d'entrevues. Je leur ai donné des noms. Ils m'ont demandé si elles étaient voilées. Je leur ai dit que non. Leur réponse : « Ça ne nous intéresse pas. »

Se peut-il que les Québécois redoutent l'islam parce que cela leur rappelle leur passé catholique, comme si, en entendant quelques imams tenir des propos rétrogrades et réclamer le retour de la religion dans l'espace public, ils entendaient quelque chose comme l'écho désagréable du discours des curés ?

Oui, je pense qu'il est vrai qu'on projette sur les musulmans des peurs qui viennent de notre passé collectif. Ce qui ne m'empêche pas de penser que nous sommes souvent injustes envers l'Église, qui a aussi contribué à préserver l'identité québécoise, qui a servi de rempart. Je suis moi-même athée et je n'ai aucun intérêt à défendre de ce côté. Mais quand on attaque l'Église et ses dérives passées, il faut bien comprendre que le même contrôle s'est exercé dans presque toutes les sociétés et tous les pays, un contrôle qui a été exercé tantôt par une caste ou une classe dominante, tantôt par un clergé conservateur ou un régime politique autoritaire qui, d'une manière ou d'une autre, sont tous parvenus à imposer une morale restrictive. La peur que les Québécois ressentent vis-à-vis des revendications de la minorité musulmane vient aussi du fait que le Québec occupe un statut minoritaire dans l'ensemble canadien et nord-américain. Or quand ils voient les minorités vivant sur leur territoire s'allier avec la majorité anglo-canadienne qui les domine, par exemple en exigeant l'aide du gouvernement fédéral ou en faisant appel au jugement de la Cour suprême, les Québécois prennent peur. Cette peur, les Canadiens anglais la tiennent pour du racisme, en ignorant les rapports de pouvoir qui la fondent, c'est-à-dire sans comprendre qu'elle repose sur des enjeux politiques et pas simplement sur de l'intolérance ou un refus de l'autre. Ce qui ne veut pas dire que les médias et les partis politiques québécois ne contribuent pas eux-mêmes à nourrir et à légitimer cette peur, et qu'ils ne s'en servent pas à des fins assez peu honorables, comme on a pu le voir dans le malheureux épisode de la Charte des valeurs, où certains élus populistes cherchaient à redonner de l'élan à leur option en misant sur la peur.

Y a-t-il d'autres sources à cette peur ?

La peur de l'islam s'inspire aussi d'un imaginaire plus large, qui est partagé par l'ensemble de l'Occident et qui nourrit sa pensée depuis quatre siècles, celui de l'orientalisme. Dans ses études, Edward Saïd a bien montré que la culture occidentale, dans ses rapports avec le monde arabo-musulman, a construit une altérité presque absolue, que l'on pourrait résumer ainsi : le musulman ou l'arabe est le « tout autre », celui qui ne me ressemble pas, avec qui je n'ai rien de commun.

Cela fait penser à cette fameuse scène de *L'Étranger* de Camus, où le héros Meursault ne se sent rien de commun avec celui qu'il assassine sur la plage et qu'il désigne simplement comme « l'Arabe ». Il est vrai que Meursault affiche son indifférence et son mépris envers tous (sa mère, sa fiancée), mais c'est quand même ce jeune Arabe qui subit sa violence le plus directement, et de la manière la plus brutale et gratuite. Or ce qui est frappant dans cette scène, c'est le silence de la victime, qui est sans nom et sans visage et que personne – ni Meursault ni le narrateur – ne prend la peine d'identifier.

Vous avez tout à fait raison. Dans ce roman, et dans les lectures que nous en faisons depuis sa parution, le subalterne – ici l'Arabe – *n'existe pas*, ou alors il n'existe que comme un élément du contexte dans lequel le dominant vit, pense, a des angoisses, etc. Le subalterne est un contexte plutôt qu'un être humain.

Ce que révèle *Meursault, contre-enquête* (2013) de Kamel Daoud, c'est que le livre de Camus a été peu lu en France sous l'angle politique ou colonial. Évidemment, il ne s'agit pas de faire a posteriori le procès de Camus, à l'exemple de celui qui est fait à Hergé pour *Tintin au Congo*, mais de remarquer que le meurtre de l'Arabe est toujours ramené à des considérations existentialistes, comme si les données concrètes de la situation n'avaient aucune signification, comme si le fait qu'un pied-noir tue un Arabe n'avait pas d'importance.

Je pense que nous avons lu et compris *L'Étranger* – qu'il faudrait bien sûr relire – à travers le prisme déformant de l'orientalisme, c'est-à-dire en tant que réflexion sur l'existence où l'Arabe apparaît simplement comme une figure d'altérité, qui n'a d'intérêt et de valeur que dans la mesure où elle est « utile » à la démarche philosophique du héros.

Il est clair que les Arabes ont été victimes de préjugés et qu'ils le sont encore, inutile de le nier. Mais peut-il se développer chez eux le *complexe de la victime* – un peu comme celui que nous trouvons, toutes proportions gardées, chez certains Québécois qui se considèrent encore et toujours comme les victimes de la domination anglo-canadienne ?

Il ne faut évidemment pas minimiser la réalité effective des rapports de domination, qui font des victimes encore

aujourd'hui. Mais il est vrai que le discours victimaire peut mener à des exagérations. Je me rappelle qu'au lendemain du 11 septembre 2001, des amis arabes me disaient : « Je longe les murs, j'ai l'impression que tout le monde me regarde, que je suis coupable par association », et ainsi de suite. Or je trouve que ce sentiment allait beaucoup plus loin que ce que la société nord-américaine exprimait à l'époque. Bien sûr, des médias sensationnalistes ont joué avec l'idée d'une complicité de tous les Arabes, de tous les musulmans avec les terroristes. Mais il y a eu aussi des mouvements de solidarité extraordinaires : on a assisté à des conversions et à des mariages interreligieux, à des manifestations monstres contre l'invasion de l'Irak ; les ventes du Coran ont explosé...

Vous interprétez cela comme le signe d'une volonté de comprendre ?

Absolument. La communauté arabo-musulmane a eu tendance à accorder beaucoup d'importance aux actes d'hostilité et à ignorer les gestes de solidarité et d'amitié. Cette tendance sert parfois les fins d'une politique qui antagonise. Prenons un exemple. J'ai étudié attentivement la célèbre histoire des caricatures de Mahomet publiées à l'origine dans un quotidien danois, qui ont été ensuite reprises par *Charlie Hebdo*. Il faut savoir que la crise n'a pas éclaté au moment de la parution des caricatures, mais plusieurs mois après les faits. Au moment de leur parution, plusieurs membres de la communauté arabo-musulmane du Danemark les ont trouvées hostiles, certes, mais ont choisi de ne pas en faire tout un drame. L'affaire a dégénéré quand un imam de Copenhague s'est saisi du dossier : il a repris les caricatures publiées, en a ajouté d'autres qui n'avaient pas été publiées dans le quotidien mais qui circulaient sur le web, et il est allé les montrer dans toutes les capitales arabes en incitant les dirigeants politiques et religieux à protester. Qu'est-ce qu'il cherchait ? Il voulait d'abord et avant tout se faire une crédibilité en tant que défenseur des communautés musulmanes au Danemark. Bref, il voulait réaliser un gain politique, en présentant les caricatures comme la preuve que les musulmans étaient victimes de répression.

Qu'avez-vous pensé de l'affaire des caricatures de *Charlie Hebdo* ? Pour tout vous dire, c'est à la suite de ce tragique événement que nous avons eu l'idée du numéro...

On a fait grand cas de la liberté d'expression qu'on jugeait menacée. Pour ma part, ce n'est pas le cadre principal à travers lequel je considère cet événement. Je m'intéresse surtout à la situation de communication en cherchant à répondre à une question simple : les caricatures s'inscrivaient-elles, oui ou non, dans une communication respectueuse ? Si je sais que

vous avez une irritation sur la peau du bras et que j'insiste pour vous gratter à cet endroit pendant que nous discutons, il est certain que vous aurez une réaction hostile. Il est vrai que *Charlie Hebdo* s'est montré critique envers tout le monde, et je ne veux surtout pas que l'on censure la critique, qui est valable, celle qu'on peut adresser à l'islam comme celle qu'on peut adresser à toute autre religion. Je n'ai aucun tabou quant au contenu, mais je pense que la forme de la critique n'est pas indifférente. La critique sarcastique ne permet pas la discussion ; elle participe plutôt d'une logique d'opposition et de démonisation, qui vise à vaincre l'autre.

Certains dessins n'étaient pas particulièrement drôles. Les auteurs revendiquaient la liberté du rire, mais en temps normal, on use du rire pour se moquer des puissants, pour mieux les rabaisser et permettre aux plus faibles de jouir d'une sorte de promotion, fût-elle temporaire. C'est l'essence même de la culture carnavalesque que de renverser les positions.

Le problème avec ces caricatures, c'est qu'elles ont été perçues, à tort ou à raison, comme le rire que les puissants adressent aux faibles, comme une attaque de la majorité à l'endroit de ceux qui sont déjà marginalisés et qui ont l'impression d'être pris pour cible – et qui d'ailleurs le sont, aussi bien en France que dans le reste de l'Europe, de la part de la droite. Si on s'en était pris à un philosophe ou à un intellectuel qui remettait en question une partie du dogme, j'aurais considéré l'affaire comme relevant de la liberté d'expression. Mais ce que *Charlie Hebdo* revendiquait, pour dire les choses franchement, c'était le droit de se foutre de la gueule de gens qui sont déjà en position de faiblesse.

On assiste actuellement en France à la montée d'un discours catastrophiste, comme si tous les acquis de la civilisation, toutes les conquêtes de la République étaient remis en cause. De nombreux intellectuels et écrivains prédisent – ou redoutent – la disparition d'une culture française, et plus largement de la culture occidentale, qui serait en train de céder devant la montée du communautarisme. Comment envisagez-vous l'avenir ?

Le plus grand ennemi de l'Occident, c'est lui-même. Le danger ne vient pas de l'extérieur, ou de l'immigrant qui chercherait à nous affaiblir de l'intérieur : il vient de nos propres incohérences, du fait que nous ne savons pas quand nous arrêter ni où tracer les limites. Cela dit, les défis auxquels nous faisons face ne sont pas sans solution et je dirais même que les solutions sont souvent plus simples qu'on peut le penser. Bref, je demeure modérément optimiste. ■

L'INQUIÉTUDE À L'ÉGARD DU PAYS

Olivier Maillart

Avant même de commencer à écrire sur la question de l'islam et de ses nombreux dérivés (le grand grammairien français Pierre Fontanier parlait de *polyptote*) : islamisme, islamisation, islamophobie, etc., on se sent pris d'une immense lassitude. Avant même les meurtres de caricaturistes et de Juifs (qui avaient eu en France des précédents), il y avait comme une saturation concernant ce sujet, saturation qui n'a pu que s'intensifier depuis le 7 janvier 2015. J'ai l'impression d'avoir déjà *tout lu, tout vu, tout bu* sur le sujet, comme Jacques Dutronc. Le malheur étant que, malgré l'avalanche de commentaires tous plus éclairés les uns que les autres, je ne me sens pas gagné par la lucidité. La presse, la télévision, les opinions que l'on peut lire sur Internet, tout cela s'additionne, les experts succèdent aux experts, les spécialistes aux spécialistes, les progressistes attirés répondent aux réactionnaires patentés, les intelligents revendus répliquent aux naïfs habituels, les idiots utiles donnent la main aux imbéciles heureux, bref le spectacle s'organise, on manifeste, on colloque, on interpelle citoyennement. Tout cela n'aura en rien permis une meilleure compréhension de notre monde. Ce n'est pas le but. Il semblerait même, précisément, qu'il faille que le sens échappe, et que le Journalisme universel avait son rôle à jouer dans cette noble mission.

Alors, bien sûr, des idées sur l'islam et sur ses copains, l'islamisme, l'islamophobie, tout ça, j'en ai. Comme tout le monde, et pas plus originales. Je préférerais ne pas en avoir d'ailleurs, car, de nos jours, qui n'en a pas, justement ? Les rares fois où je sors de mon tonneau, je devrais aller promener

ma lampe dans les rues à la recherche d'un homme qui n'a, pour une fois, aucune idée originale, ni même aucune idée tout court sur le sujet du jour. D'un être qui n'aurait jamais déposé aucun commentaire en bas d'un article sur Internet. De celui qui, garant sa mob alors qu'on braque sur lui la caméra pour lui demander ce qu'il pense de la nouvelle question capitale, répondrait simplement : « Ôte-toi de mon Solex. » Quel calembour lamentable... C'est vous dire où j'en suis.

Bien sûr, je peux observer, autour de moi, un certain nombre d'événements ou de manifestations liés à l'islam, ou plutôt : un certain nombre d'événements qui supposent systématiquement que l'on en dise qu'ils n'ont « rien à voir avec l'islam », un peu trop vite pour que ce ne soit pas suspect. Et la France qui change, d'inquiétante manière. Depuis les attentats (en fait même avant), j'imagine le pire, qui n'est pourtant pas sûr, simplement parce que c'est dans ma nature. Je redoute pour mon pays différentes fins catastrophiques, pour demain ou pour après-demain. L'astrologie est à la mode, les charlatans ont rebaptisé la chose, perspectivologie ou un truc comme ça, je ne sais plus. Il faudrait demander à Jacques Attali.

Allora, facciamo così : partons du 7 janvier 2015, attentats, assassinats ciblés, les gars de *Charlie Hebdo* (journal infect, soit dit en passant, et que je m'honore de n'avoir jamais acheté de ma vie), les flics qui les protégeaient, les pauvres Juifs qui faisaient leurs courses dans l'épicerie casher. Et puis les réactions, effrayantes, effarantes, touchantes aussi, parfois : les « Je suis Charlie », les « Je suis pas Charlie », les larmes des bobos, les cris de joie et les klaxons festifs dans les banlieues immigrées,

la manifestation du dimanche (il faisait très beau ce jour-là, avec une amie on a fait un tour dans le parc de Saint-Cloud : elle pensait qu'on était à la veille de la guerre civile, et s'étonnait de voir les enfants jouer, les papas courir, les chiens aboyer, les vélos rouler et les cerfs-volants s'envoler). Je n'ai pour ma part aucune interprétation brillante à offrir. Mon réflexe a été de relire *Chers djihadistes* de Philippe Muray (écrit au lendemain du 11 septembre 2001), et de me dire qu'il n'y avait pas une virgule à en changer. Par contre, en me fondant sur ce que j'entends, sur ce que je lis, je veux bien dessiner quelques futurs possibles à la France. Comme je suis pessimiste (par raison, hein, comme Gramsci), ils sont assez sinistres tous les trois, mais ils ne font pas tous mal de la même façon. Et ils proposent chacun une image des rapports entre la France et l'islam, dans les prochaines années.

La première hypothèse, on l'appellera l'*hypothèse hollandaise*. En hommage non à la belle province batave, mais à notre président de la République, cette caricature vivante à la Daumier, ce bourgeois tout petit petit, si français, rusé mais pas intelligent et dont le monde s'accorde à reconnaître la nullité, lui qui rêve à sa propre réélection, selon son mot, « sur un malentendu ». C'est l'hypothèse de la confiance heureuse, celle

que c'était fini ! Que les vieux allaient mourir, et qu'on pourrait tous se rouler des cônes entre jeunes de toutes origines, de tous âges, jusqu'à la tombe ! Peinards ! Tranquilles ! Mais non. La baffé que ça doit être en permanence, le monde d'aujourd'hui, pour Olivier Adam. Et pourtant, il est comme Hollande, Olivier, il y croit encore. Car, comme tous les athées, il a la foi du charbonnier. Si jamais son rêve se réalisait, il y a des chances que le monde ressemble à ce qu'imaginait Muray (le fameux « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus morts »). Ce n'est pas très engageant. C'est la première solution.

Deuxième hypothèse : l'*hypothèse zemmouriste* (du nom d'un éditorialiste génial que le monde ne nous envie pas). Cette fois, guerre totale. Les « Gaulois » (ou « Français de souche », ou « indigènes du continent européen », appelez-les comme vous voulez, de toute façon ce sera illégal) se dressent sur leurs ergots. Face à eux, les musulmans, ou assimilés comme tels, font de même. La France devient un Liban puissance mille, retrouve le génie de son histoire nationale, celle des guerres de religion (« le plus grand de tous les maux », nous prévenait pourtant Pascal, qui s'y connaissait question Mal), et c'est reparti ! Là, franchement, je commencerai par penser à ma survie, et à celle de mes proches. Je me féliciterai

Il faisait très beau ce jour-là, avec une amie on a fait un tour dans le parc de Saint-Cloud : elle pensait qu'on était à la veille de la guerre civile, et s'étonnait de voir les enfants jouer, les papas courir, les chiens aboyer, les vélos rouler et les cerfs-volants s'envoler.

qui croit qu'à force de marteler les « éléments de langage » adéquats (vivre ensemble, tolérance, pas d'amalgame, refus du fascisme, lutte contre l'exclusion), les choses s'arrangeront d'elles-mêmes, l'islam se dissolvant dans la grande tambouille de la fraternité républicaine. C'est l'attitude qui consiste, face à la tenace hostilité du réel, à croire que la pensée magique est suffisamment forte pour l'anéantir et congédier le risque de la catastrophe ; sans s'apercevoir que, si jamais le monde qu'elle rêve devenait effectivement réalité, il serait aussi abominable qu'un jardin d'enfants planétarisé. Quelques jours après les meurtres, le post-écrivain Olivier Adam exprimait admirablement cet idéal dans un texte paru dans *Libération*, intitulé « Quand Dieu n'existait pas ». Il se souvenait de sa jeunesse, dans les années 1980 (une époque que j'ai moi aussi connue, il ne doit pas être beaucoup plus vieux que moi). Un monde post-historique, post-chrétien, confortable. Un monde dou-dou, une vaste Suisse, un peu le Québec en somme. Où sans grand risque on « bouffait du religieux (curés imams rabbins tous dans le même sac), on se foutait des flics, de l'armée, de la nation, des fachos », où les derniers catholiques, méprisés mais tolérés, était « juste des sujets de plaisanteries ». Et puis, le pauvre Olivier, il les a vus revenir, les religieux. Et remontés, avec ça ! Pas commodes : barbus, arrogants. Lui qui pensait

d'être en bonne forme physique et d'avoir de la famille en province. De ne pas avoir encore d'enfant. Je chercherai sans doute à me procurer une arme, et je regretterai de n'avoir jamais appris à m'en servir. Quand j'envisage cette perspective et que je regarde – dans la rue, dans le bus – ceux qui seraient appelés, qu'ils le souhaitent ou non, à devenir mes compagnons d'armes (les autochtones, ceux que leur couleur de peau désigne comme des « céfrans »), je me dis qu'on est vraiment mal barrés. Surtout avec les jeunes : se tireront tous au plus vite, à mon avis. Pas l'air d'avoir la fibre très patriotique, ni très résistante. À nouveau, me direz-vous, constante de l'histoire nationale... Je lisais récemment dans *Le Monde* que la grande joie de la jeunesse, en ce moment, c'était de monter des discothèques de plein air dans les stations de ski, des sortes d'Ibiza des sommets. On va pas retrouver les Français de l'an 2 avec une pareille bande de guignols... On risque même de se prendre une belle branlée. Enfin, avec un peu de chance, je mourrai avant ma femme.

Tout ça nous amène à la dernière hypothèse, appelons-la *soumissionnaire*. Celle que met en scène, sur le ton de la comédie, le dernier roman (fort bâclé, comme toujours à la remorque des sujets mis à la mode par le bavardage médiatique, sans qu'il soit malheureusement possible de dire que l'écrivain y

inventerait une forme capable d'en dire autre chose que ce que les médias en disent déjà) de Michel Houellebecq, sorti par un hasard macabre en même temps que les derniers attentats. Cette fois, la France se métamorphose complètement, et devient un État islamique. Après quelques troubles, tout rentre dans l'ordre, et plutôt d'heureuse façon (c'est toute l'ironie de l'ouvrage) : la sécurité est restaurée, de même que le plein emploi. Les femmes rentrent à la maison, les Juifs partent en Israël. Le citoyen consommateur peut jouir de tout, et notamment de plusieurs épouses. Tout juste doit-il se convertir, bien sûr. De nouveau, je tente de me poser la question avec honnêteté : si le choix offert au protagoniste se posait à moi, que ferais-je ? Je pense que je commencerais par me dire, très égoïstement, que je ne suis pas le plus emmerdé : je suis un homme (tant pis pour les femmes), hétérosexuel (tant pis pour les homos), catholique (tant pis pour les Juifs et les athées), autant dire que je ne serais pas le plus mal loti dans une République islamique. Mais il y a, tout de même, cette question de la conversion. J'ai peu de motifs de fierté dans la vie, mais il se trouve que, pour un certain nombre de raisons personnelles qui touchent à ma famille, à mes préférences esthétiques, à quelques valeurs morales, à d'autres choses encore, j'ai plaisir à être catholique. Et que je n'ai pas l'intention de changer de ce point de vue. Tout m'y pousse, pourtant (Houellebecq ne fait qu'amplifier une tendance déjà lourde de mon pays) : la presse progressiste, type *Télérama*, nous sort chaque été un dossier spécial sur les splendeurs de la civilisation andalouse, systématiquement opposée à la supposée barbarie du Moyen-Âge chrétien : n'importe quel historien sérieux vous expliquera que le Moyen-Âge n'était pas barbare et que le monde arabo-andalou, s'il était effectivement le fleuron d'une grande civilisation, ne correspond pas vraiment aux valeurs vivre-ensemble actuelles, rien n'y fait. Quand je pense que les mêmes ironisent volontiers sur la France coloniale qui faisait apprendre aux petits Africains « nos ancêtres les Gaulois », les voilà qui vantent de fort peu probables *racines musulmanes de la France*. L'Histoire s'écrit toujours au présent, hein... Cela dit, même du côté de la droite la plus extrême, il n'est plus rare d'entendre vilipender la gentillesse chrétienne (lire : faiblesse) pour mieux vanter le mythe de la virilité musulmane. Discours nietzschéo-nazi assez vieillot, qui ne semble pas bien connaître l'histoire du christianisme – ni l'organisation de nombre de sociétés liées à la religion musulmane. Quoi qu'il en soit, et bien que je n'aie vraiment rien d'un héros, je sens que le pas sera pour moi infranchissable. Parfois je repense, face à cette ultime hypothèse, à la fin de *Rhinocéros*, la pièce d'Eugène Ionesco. Vous savez : quand tous, à l'exception de Bérenger, se sont transformés, même celle qu'il aime. Eh bien, c'est assez ridicule, mais voilà, moi non plus je ne veux pas barrir, ni porter une peau dure et vert sombre. Je ne sais pas combien de temps cela me sera possible. Je me dis pour me consoler que j'aurai Mozart, Dante et Fra Angelico, tout le grand art catholique que je garderai comme un trésor secret, pour me tenir compagnie.

Arrivé au terme de mes trois hypothèses, je me rends compte que j'ai encore fait un plan en trois parties – même sor-

ti de l'école, je ne peux pas m'empêcher de faire des dissertations (ça aussi, ça doit être très français). On l'aura compris, je n'ai fait qu'esquisser trois avenir possibles, tous plus ou moins effrayants à mes yeux, qui mettent en jeu les rapports entre la France et l'islam au 21^e siècle. Ils sont le fruit de lectures désordonnées, d'idées chapardées à droite et à gauche, de choses vues ou entraperçues. Je n'ai aucune certitude, simplement une douloureuse inquiétude, dont je sais bien qu'elle n'est pas partagée par beaucoup de monde (pour craindre que la France ne disparaisse, il faut savoir ce qu'elle est, ce qui élimine déjà la majeure partie de la population française). J'emprunte d'ailleurs le titre de mes divagations à un film japonais, *Yūkoku*, que l'écrivain Yukio Mishima tira d'une de ses nouvelles. Film bizarre, d'un *kitsch* fascisto-gay, mais je trouve magnifique que la langue japonaise dispose d'un terme qui puisse dire, en trois syllabes, cela : « l'inquiétude à l'égard du pays ».

À partir de la fin du 19^e siècle, le Japon s'imposa à lui-même – autant qu'il se la vit imposer – une série de réformes qui transformaient en profondeur son mode de vie, qui s'attaquaient à ses valeurs, à son identité. De nombreux artistes, dont Mishima ou encore Junichiro Tanizaki (voir, par exemple, son extraordinaire *Éloge de l'ombre*), interrogèrent ce qu'était le Japon, ce que signifiait le fait d'être japonais, cette identité ayant été mise au défi par l'impérialisme occidental, par l'agressivité de la colonisation, par l'uniformisation exigée, et toujours plus largement obtenue, par la mondialisation capitaliste et les progrès de la technique. C'est cette violence que l'Europe a imposée au monde entier, ou presque, lors de son expansion coloniale. C'est cette violence qui lui est imposée, en retour et quelques décennies plus tard, par des moyens différents, avec l'arrivée massive d'immigrés sur son sol, obéissant à d'autres mœurs, vivant selon une autre historicité. La situation de l'islam, en France, n'est qu'un épiphénomène d'une situation bien plus large, qui combine la perte de substance de toute une civilisation (et peut-être du monde entier, auquel elle aurait alors inoculé son poison) et les réactions violentes des populations encore traditionnelles qui se voient niées dans leur essence même, réactions qui témoignent du fait qu'elles sont à leur tour entraînées dans la modernité qu'elles croient pourtant combattre.

Mais il est temps de conclure. Lorsque je vois la manière dont le Japon s'est interrogé sur son identité, s'est transformé et est parvenu, malgré tout, à demeurer une civilisation à nulle autre pareille, mon cœur reprend confiance. Je considère alors la France, et je cherche les œuvres d'art qui témoigneraient, à leur tour, d'une capacité identique à ressaisir l'essence de cette civilisation qui fut l'une des plus belles et des plus raffinées de toute l'histoire des hommes. Je ne suis pas certain, je le crains, d'en trouver.

Tout cela n'est guère réjouissant, me direz-vous. Mais, après tout, pourquoi cela devrait-il l'être ? ■

CHERCHER LE BARBARE

Étienne Savignac

Dans une entrevue accordée quelque temps avant la sortie de *Soumission* et les attentats de Paris, Michel Houellebecq évoquait sans grande hésitation la « destruction de la philosophie issue du siècle des Lumières ». Il appuyait son propos en soulignant l'excellente santé des religions monothéistes et déclarait par là même la mort de l'athéisme et de la laïcité. Il se définit d'ailleurs désormais comme un agnostique, son athéisme n'ayant « pas vraiment résisté à la succession de morts qu'il a connues ». L'affirmation de Houellebecq est ambitieuse, mais elle ne semble pas démentie par un début de millénaire qui, depuis le 11 septembre 2001, témoigne de l'échec de la raison sur le divin. En cette période incertaine, en cette fin d'époque annoncée où l'on voit un monde qui meurt tandis que le nouveau peine à naître, on pense volontiers à Gramsci, qui constatait que « pendant cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés ». En effet, les revers que subit une laïcité de plus en plus malmenée entraînent des réactions vives chez ses défenseurs et une confusion générale, souvent malveillante, entre athéisme, laïcité et origine culturelle. Ainsi se libère une parole troublante, inédite pour notre génération, qui semble signifier une autre fin d'époque, celle du tabou qui protégeait l'Occident, depuis la découverte des camps de la mort, contre la diabolisation des groupes religieux, ethniques ou culturels.

Si la philosophie des Lumières a fait triompher le raisonnable sur le religieux, particulièrement grâce au savoir qui est source de démystification, ses valeurs essentielles, qu'on retrouve dans la Déclaration d'indépendance des États-Unis ou dans la Déclaration des droits de l'homme de la Révolution française, mettent de l'avant la liberté, l'égalité et la tolérance, qui sont les socles de nos démocraties. Si ces valeurs n'ont pas permis d'éviter des conflits terribles comme

les deux grandes guerres, elles ont tout de même ouvert la voie à des sociétés plus égalitaires, et elles ont alimenté les grandes luttes contre les injustices, particulièrement raciales (ségrégation des Noirs en Amérique, apartheid, etc.). Il est alors difficile de s'opposer à Houellebecq lorsqu'il décrète la fin des Lumières. On ne peut en effet contester le retour du religieux, ne serait-ce que sous sa forme la plus violente, et on ne peut qu'observer un recul des valeurs humanistes qui nous animaient depuis plus de deux siècles. Par exemple, la multiplication des assassinats de Noirs américains par des policiers aux États-Unis, affaires pour la plupart classées sans suite, démontre que l'héritage de Luther King et de Malcolm X s'étioule irrémédiablement et dans une relative indifférence.

Le recul des valeurs universelles, qui placent tous les êtres humains sur un pied d'égalité, laisse poindre le retour de xénophobies confuses et décomplexées. L'épisode pathétique d'Hérouxville a démontré que la modernité n'est pas forcément gage de progrès, et il a ramené à notre souvenir le fait que l'homme dépourvu d'éducation a tendance à se complaire dans une certaine noirceur, laquelle s'illustre souvent hélas par une xénophobie primaire. En revanche, et c'est sans doute le plus préoccupant, nous assistons aujourd'hui, tant au Québec que dans tout l'Occident, à la libération d'une parole dévoyée, inquiétante, jusqu'ici retenue, tantôt politique, tantôt journalistique, tantôt sociologique, qui n'est pas sans faire écho à la période ayant précédé les deux grandes catastrophes européennes, période pendant laquelle on tentait de définir la pureté du peuple en même temps qu'on identifiait le bouc émissaire d'une société en crise. En appelant Zola à la rescousse, on réalise que, si d'aucuns ont parfois abusé des comparaisons définitives, notre époque et la sienne présentent des ressemblances évidentes : « Depuis quelques années,

je suis la campagne qu'on essaie de faire en France contre les Juifs, avec une surprise et un dégoût croissants. Cela m'a l'air d'une monstruosité, j'entends une chose en dehors de tout bon sens, de toute vérité et de toute justice, une chose sottise et aveugle qui nous ramènerait à des siècles en arrière, une chose enfin qui aboutirait à la pire des abominations, une persécution religieuse, ensanglantant toutes les patries. » Il ne s'agit pas de superposer ces deux époques, sans nuances ni distinctions de contexte, mais de s'interroger sur la portée d'expressions décomplexées, comme celle d'un « problème de l'islam » qu'a avancée l'académicien Alain Finkielkraut¹ et dénoncée le journaliste Edwy Plenel, vision qu'on voit relayée au Québec par le sociologue Mathieu Bock-Côté². Une expression qui fait écho au « problème juif » dont on dissertait sans gêne dans l'Europe de la fin du 19^e siècle, et qui inquiétait tant Zola.

Face à la menace terroriste, qui constitue une réalité en Occident, des postures de repli identitaire se mettent en place, et une parole de régression consternante les accompagne. Pendant qu'en France ce repli s'alimente à la crise économique (réflexe classique), au choc qui a suivi les attentats de Paris ainsi qu'aux cicatrices béantes du postcolonialisme, certaines voix au Québec tentent d'importer frauduleusement des tensions européennes qui nous sont en tous points étrangères, et ce, particulièrement depuis 2013 et les débats entourant la Charte des valeurs. Il faut vraiment méconnaître les complexités, les fragilités, les souffrances de la société française et leurs racines profondes pour importer ici un discours non seulement inapproprié, mais qui porte en lui les germes de la guerre qu'on prétend vouloir éviter. Dans une société harmonieuse comme la nôtre, à peine dérangée par quelques ajustements que les travaux de Bouchard et Taylor ont bien décrits, on cherche à exploiter les tensions internationales, à agiter les épouvantails malhonnêtes de la perte d'identité au profit d'un envahisseur imaginaire, contre lequel on s'autorise à commettre de plus en plus de gestes hostiles. Ainsi réduit-on les personnes de culture musulmane à l'islam, lequel est lui-même réduit à l'intégrisme islamique et au terrorisme. Autant de raccourcis et de sophismes vicieux et insupportables, rendus possibles par ce qui me semble correspondre à la fin d'un certain tabou de l'Holocauste. Après la découverte des camps, l'humanité avait compris que les mots comptent, que les mots prononcés dans le contexte de l'affaire Dreyfus et de la montée lente du nazisme recélaient en eux la monstruosité que personne n'osait alors imaginer. Une précaution de mémoire qui laissait croire que nous avions compris avec Hannah Arendt que « c'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal ». Or, les programmes politiques des uns et des autres semblent avoir eu raison de ce qu'on croyait immuable, et la mémoire du pire n'empêche plus désormais la diabolisation d'un peuple, à toutes fins utiles.

Ainsi, de plus en plus de voix publiques adoptent la posture malhonnête de la *xénophobie*. Il s'agit par là de tenir des propos qui ne peuvent être considérés comme racistes ou xénophobes, mais dont les auteurs savent que l'ambiguïté résonnera favorablement chez les plus vulnérables comme une autorisation à libérer une parole à l'intolérance crasse.

Et cette *xénophobie* s'appuie sur une confusion savamment entretenue entre laïcité, athéisme et origine culturelle, confusion habile qui permet d'accuser et de rendre coupables l'ensemble des musulmans de crimes et de délits qui leur sont étrangers, et auxquels on les associe uniquement en raison de liens d'appartenance, de croyance ou d'origine, alors qu'ils en sont, et la réalité en est comptable, les premières victimes. Incapables de relever les défis complexes de la compréhension du monde, personnalités politiques, journalistes et chroniqueurs font commerce de ces haines. Ils manipulent avec adresse les « amalgames » pour conduire l'opinion publique vers une stigmatisation évidente, dont ils se tiennent ensuite à l'écart en protestant avec lâcheté qu'ils n'y sont pour rien. Derrière une certaine érudition et une apparence de rectitude, leur objectif est pourtant clair : en profitant du climat de terreur provoqué par la menace islamiste et par une manipulation adroite des mots et des concepts, il s'agit de réveiller en chacun de nous ce que Brecht appelait « *La bête immonde* », cette hostilité intrinsèque envers l'étranger, de laquelle seule l'éducation peut triompher. Pour les uns, il s'agira de raviver, sur fond de repli identitaire, la flamme souverainiste à travers une laïcité qui exclut ; pour les autres, cette négation de la richesse humaine, cette transformation d'une idée monstrueuse en une opinion légitime, assise sur l'illusion d'un héritage identitaire homogène et fantasmé. Césaire parlait d'un rapetissement des droits de l'homme pour qualifier cette « conception étroite et parcellaire, partielle et partielle et, tout compte fait, sordidement raciste ». Inventer l'ennemi global, chercher le barbare, encore, au lieu de chercher le fil, le lien, comme si les civilisations n'avaient pas rendez-vous.

Les événements récents d'Ottawa, de Paris et de Copenhague témoignent que nous traversons une période trouble et dangereuse, puisque des fous de Dieu, probablement devenus fous par la répétition des injures impérialistes occidentales, ont décidé de semer la terreur tant au Moyen-Orient que chez nous. Cette violence totalitaire, dit Plenel, « ne cessera pas mais s'aggravera si nous ne nous élevons pas à la hauteur du défi qu'elle nous lance : affronter les injustices, inégalités, misères et humiliations qui l'ont produite, que ce soit à l'échelle du monde ou de notre pays. Un monde qui accepte que les 1 % les plus riches détiennent bientôt plus de la moitié du patrimoine mondial court à sa perte, c'est-à-dire à cette violence sans fin, sans frontières et sans territoires, qui est la nouvelle figure de la guerre. Et les premiers à le savoir, car ils la subissent depuis si longtemps, ce sont les peuples du monde arabe, de culture majoritairement musulmane ». Pendant que des pays arabes crient au ciel leur soif de démocratie, des intégristes islamistes proclament, parmi d'autres provocations, son incompatibilité avec l'Islam.

Les processus de généralisation sont les outils bien connus de l'intolérance, et les chemins qui mènent à l'indifférence. La propagation de la suspicion et le repli identitaire ont toujours fait le bonheur des idéologues, que trop de différences embarrassent. La philosophie des Lumières nous invitait, par l'acquisition de tous les savoirs, à les apprivoiser et à vaincre nos peurs. Si Houellebecq dit vrai, si le temps des

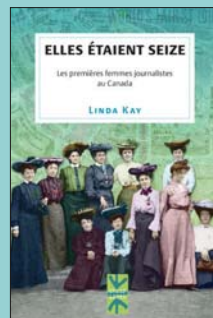
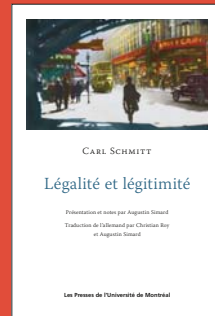
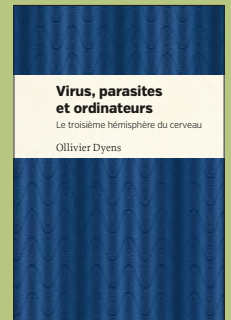
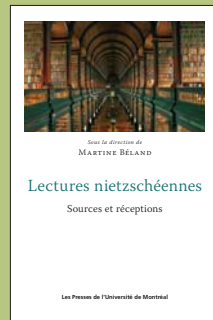
Lumières est désormais révolu, il s'agit peut-être d'une période sombre qui commence pour nous. Une période pendant laquelle, sous l'influence de ceux que l'unité des hommes rebute, nous mènerons la guerre que nous prétendions redouter. « À force de montrer au peuple un épouvantail, on crée le monstre réel », disait encore Zola. « On les a frappés, injuriés, abreuvés d'injustices et de violences, et rien d'étonnant à ce qu'ils gardent au cœur, même inconsciemment, l'espoir d'une lointaine revanche, la volonté de résister, de se maintenir et de vaincre », ajoutait-il.

Malgré les exigences d'assimilation qui sont en réalité, comme le dit Plenel, une « euphémisation de la disparition », une volonté d'effacement comme de refus de l'altérité – « n'accepter l'autre qu'à la condition qu'il ne soit plus lui-même, ne le distinguer que s'il décide de nous ressembler, ne l'admettre que s'il renonce à tout ce qu'il fut » –, malgré les injonctions de distanciation (#*notinmyname*), malgré toutes les associations malhonnêtes et les humiliations ; malgré tout ça, les Arabes, les musulmans de chez nous font preuve de résilience, d'obligeance et de dignité, quoi qu'en disent les agitateurs d'épouvantails, les semeurs de haine. Dans les mots qui suivent, le journaliste Akli Ait Abdallah rappelle que derrière chaque immigrant, au-delà des statistiques et des phobies idiotes, au-delà des froideurs, des insensibilités et des ignorances, il existe un homme, une femme, des travailleurs, des familles de bonne volonté, souvent extirpés du pire. Au moment où j'écris ces lignes, un bateau surchargé de migrants fait naufrage en Méditerranée, et on présume qu'il y aura au moins 700 morts. Au-delà de la tristesse, c'est l'espoir le plus fort, celui que fabrique le désespoir, qui sombre avec ce bateau. Il faut toujours sourire à un immigrant. On ne sait jamais quel miracle ni quelle souffrance se tiennent devant nous.

« Je suis... Je suis, moi, l'immigrant, celui qu'on sélectionne, qu'on accepte, qu'on accueille, qu'on surveille, qu'on ausculte, qu'on évalue, qu'on statistique, qu'on probationne, qu'on quotationne, qu'on modélise, qu'on budgétise, qu'on maindœuvrise, qu'on légifère, qu'on encode, qu'on certifie et qu'on intègre, qu'on encense, qu'on récompense, qu'on complimente, théâlementhe, qu'on félicite, qu'on répartit, qu'on ventile et qu'on régionalise, qu'on francise, qu'on laïcise, qu'on civilise, qu'on courtise, qu'on analyse, qu'on supporte, qu'on diabolise, qu'on déprogramme, qu'on condamne, qu'on déradicalise et qu'on blâme, qu'on amalgame, qu'on ethnicise et qu'on racise, qu'on contrôle, qu'on réforme, qu'on limite, qu'on contient, qu'on maîtrise, qu'on endigue, qu'on débat, qu'on renvoie, qu'on déporte, qu'on décâlisse. Je suis, moi, l'immigrant, pourtant qui de douleurs, d'amitiés, de chair et de parole. » Akli Ait Abdallah ■

1. <http://www.franceinter.fr/video-alain-finkielkraut-il-y-a-un-probleme-de-lislam-en-france>
2. <http://service.vigile.quebec/Toujours-toujours-accuser-l>

LE SAVOIR EST LÀ.



DISPONIBLES EN VERSION NUMÉRIQUE À **50%** DU PRIX PAPIER

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal

GÉOMÉTRIE DE LA TERREUR

Essai sur les rapports entre violence et religion

Ugo Gilbert Tremblay

*J'ai pris grand soin de ne pas tourner en dérision
les actions humaines, de ne pas les déplorer
ni les maudire, mais de les comprendre.*

B. SPINOZA

*Voilà l'homme tout entier, s'en prenant
à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable.*

S. BECKETT

I. Rire du Diable ?

Parmi la foule d'interprétations qui ont circulé à propos de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, il n'y en a guère qu'une seule qui ait su retenir mon attention sans me faire bâiller : celle, délicieusement théologique, assénée sans pudeur ni langue de bois, par le maire de Saguenay. L'interprétation de Jean Tremblay avait en effet le mérite de dire dans une langue claire et assumée ce que les autres dissimulaient sous les couverts d'une terminologie hypocritement séculière et faussement rationnelle. Rappelons la délectable formule du maire, écrite sur son compte Twitter une journée seulement après les faits : « On oublie le véritable auteur de cet attentat : le Diable. »

On s'est évidemment beaucoup gaussé d'une telle parole, les uns y voyant la marque déshonorante d'un illuminé tout droit sorti du Moyen-Âge, les autres y discernant avec stupeur

le dernier épisode psychotique d'un *crackpot* égaré au sommet d'une hiérarchie municipale. S'il va de soi que le pauvre maire s'est exprimé dans un vocabulaire vieillot qui avait tout pour le rendre inaudible, je doute fort en revanche qu'on ait eu raison de conclure que sa position était si éloignée de celle de ses détracteurs. Entre Jean Tremblay et la vaste majorité des « Je suis Charlie », il n'y avait qu'une différence de façade, une infime controverse de vocabulaire, le premier ayant tout au plus commis la maladresse de transposer dans une langue archaïque ce que les seconds disaient dans une langue plus feutrée, c'est-à-dire *en apparence* plus moderne et affranchie de la superstition. Cela est bien connu, on voit toujours mieux la paille dans l'œil de l'autre que la poutre qui obstrue notre propre regard. Il ne faut donc pas s'étonner si tout le monde a préféré voir dans la formule du maire l'expression ridicule d'une obsession personnelle, l'élucubration d'un dévot délirant, plutôt que d'y apercevoir avec humilité le miroir dérangeant qu'elle leur tendait.

Que révélait donc ce miroir, si l'on veut bien prendre la peine d'y jeter un coup d'œil ? Il révélait l'essence théologique inavouable de l'opinion majoritaire, en exhibant par une sorte de loupe grossissante l'impossibilité de recourir aux notions

substantielles du Bien et du Mal sans poser au préalable quelque chose d'équivalent aux hypostases rivales de Dieu et du Diable. Ce miroir nous renvoyait en pleine figure, si j'ose dire, le vieux problème philosophique du fondement de la morale dans un monde dépourvu d'ancrage ultime. N'est-il pas intéressant de constater que ceux qui se moquaient du maire Tremblay n'étaient pas prêts pour autant à renoncer au luxe d'une morale sûre d'elle-même ? Qui, parmi eux, aurait hésité à présenter les terroristes comme autant de figures abhorrées d'un Mal radical ? Et d'ailleurs, à bien y songer, que représentait au fond ce « Je suis Charlie » clamé partout, sinon une trouvaille euphémisante digne du génie publicitaire qui autorisait tout un chacun à déclarer à la face du monde et sans modestie aucune : « Je suis le Bien » ou, à tout le moins, « Je suis du côté du Bien » ? Tous conviendront que le Bien dont chacun se sentait le dépositaire après les attentats ne se limitait pas à un bien relatif, partiel ou incertain de lui-même (tel que le refus du Diable l'eût pourtant impliqué), mais représentait au contraire un Bien solide, placé sous le signe d'une plénitude sans faille, assuré de ses contours comme de ses fondations.

N'est-il pas ironique que ceux qui se riaient du Diable évoqué par le maire Tremblay aient à ce point ignoré ce que leur propre rire avait de démoniaque ? Ce rire consacrait tacitement, en effet, la perte des étalons transcendants, des assises extramondaines, des critères suprêmes, ceux-là mêmes sur lesquels s'appuyait le monde d'hier pour arracher nos jugements moraux au règne indifférencié du caprice et de l'idiosyncrasie. Sans doute les ralleurs du maire croyaient-ils, du haut de leur modernité insolente, faire œuvre de lucidité, mais ils ne faisaient alors que redoubler la candeur de ce dernier par l'insignifiance de leurs propres fictions ombrageuses. Tandis que le maire avait eu l'honnêteté de remonter jusqu'au solage des catégories morales sans lesquelles il n'aurait pu diviser le monde en deux, c'est-à-dire se réclamer du Bien véritable tout en localisant avec certitude la source du Mal, voilà que les autres, ces pauvres laïcs livrés au monde profane, s'aventuraient malgré tout à évoquer la présence d'un Mal absolu et à se prendre sans sourciller pour les soldats invétérés du camp du Bien, tous unis contre les monstres inhumains et les barbares sans âme, sans s'apercevoir qu'ils faisaient ainsi revivre les vieux fantômes d'un système moral que leur mécréance hilare aurait dû, en bonne logique, emporter avec elle.

Qu'on me comprenne bien, je ne soutiens pas ici qu'il faille renoncer à juger, au nom de nos valeurs blessées, tels ou tels actes odieux ou inacceptables. Cela, nous le faisons chaque jour, et les hommes continueront de le faire au moins jusqu'à ce que le soleil s'éteigne faute de combustible. Mon propos consiste simplement à rappeler ce principe philosophique élémentaire : si on croit à la validité *supra-individuelle* de nos indignations, alors on est tenu d'aller jusqu'au bout de cette croyance et d'accorder foi à une forme quelconque du sacré, c'est-à-dire à une forme ou une autre d'absolu infrangible. Pour le dire autrement, il est absurde de croire que nos dégoûts et nos inimitiés ont vocation à s'appliquer à la terre entière si nous ne posons pas en même temps l'existence d'un principe

objectif et universel qui, où qu'il soit situé (dans le ciel, la raison, la nature, le prolétariat...), serait à même d'arracher nos condamnations morales au sol friable et ô combien volatil de la sensibilité humaine, entité à géométrie variable s'il en est une.

Mais alors – et c'est sans doute là que réside le piège que tendait le maire Tremblay à ses adversaires – comment *savoir* au juste, faute d'un point d'appui intemporel, si l'idée que nous nous faisons du Bien n'est pas une simple excroissance de nos partis pris, comment savoir – à moins justement d'avoir déjà rencontré Satan en personne – qu'elle ne découle pas de nos appartenances ethnoculturelles, de nos localisations géographiques, de nos craintes, de nos intérêts, de nos complexions psychologiques particulières ou, plus trivialement encore, d'un pur et simple instinct de conservation cellulaire, aussi myope que machinal ? Il suffit de penser à l'imperturbable apathie que nous affichons face à la mort d'innocentes victimes tombées sous les frappes de drones téléguidés au Moyen-Orient pour saisir à quel point ce qui s'identifie au Mal pour des millions de personnes demeure pour nous sinon autant d'éclaboussures fâcheuses utiles à l'avancement du Bien, du moins l'équivalent sur le plan de déplaisir de ce que provoque le sifflement d'une mouche lorsqu'on s'efforce tranquillement de lire, disons, les *Essais* de Montaigne. D'où l'on voit que, contrairement à ce que pensaient les innombrables « Je suis Charlie » québécois qui s'amusaient à brocarder la position du maire Tremblay, il est loin d'être si aisé d'assumer pleinement ce que signifie le fait de vivre dans un monde sans Diable, monde vertigineux de la réversibilité morale généralisée, où le mal des uns représente toujours quelque part le bien ou le moindre mal des autres.

Le lecteur n'aurait pas tort, à ce stade, de me reprocher d'avoir tourné autour de mon sujet principal, celui du terrorisme, ou plus précisément celui des rapports entre violence et religion. Mais si je me suis permis cette digression c'est surtout parce que – outre le fait que la formule du maire était trop savoureuse pour ne pas être commentée –, je souhaitais faire ressortir les impasses inhérentes à toute grille d'interprétation morale des phénomènes, fussent-ils les plus abominables. Certes, adopter une telle grille ne porterait pas à conséquence si le but visé consistait simplement à courir rejoindre nos amis manifestants avec des chandelles afin de réciter quelques slogans démocratiques incantatoires, mais il en va tout autrement si le but visé est – comme dans le présent essai – non de juger, mais de *comprendre* la mécanique anthropologique concrète du terrorisme (rien de moins). Voilà pourquoi il m'est apparu nécessaire d'adopter ici ce que j'appellerais « le point de vue des étoiles », à savoir un point de vue totalement décentré qui ne préjuge en rien d'un départage possible entre ce que les humains appellent, avec leurs mots malhabiles, avec leurs lettres majuscules bouffonnes, le Bien et le Mal. Le point de vue des étoiles est comparable à ce que Nietzsche appelait joliment « l'innocence du devenir », point de vue à partir duquel les lignes foncées qui cadastrent la réalité entre les bourreaux et les victimes, le blâmable et le méritoire, le méchant et le juste, s'effacent soudainement pour laisser place à la tragédie silencieuse et indifférente du réel, là

où le terrorisme doit être appréhendé non comme la marque d'une bestialité inhumaine, mais comme un fait *humain* parmi d'autres, tout aussi dérisoire d'ailleurs, à l'échelle de l'univers, qu'une brûlure d'estomac ou qu'un feu de forêt en Amazonie.

II. Incriminer le Coran ?

Je me dis parfois que le problème principal que pose la violence terroriste ne tient pas tant au fait qu'elle met un terme à l'existence d'hommes qui ne demandaient qu'à vivre, mais bien au fait qu'elle paralyse l'intelligence de ceux qui leur survivent. Quiconque s'observe honnêtement à la suite d'un attentat verra que, l'espace d'au moins quelques minutes, sinon de quelques heures – l'ennui étant évidemment que chez plusieurs cet état perdure bien au-delà –, nos capacités de réflexion s'émeussent, les nuances qui nous venaient jadis si naturellement se mettent à traîner de la patte, notre esprit se fait plus avare de distinctions subtiles, et voilà même, à notre grand déshonneur, que notre espace mental tout entier semble se contracter sous la pression des préjugés les plus gênants, jusqu'à flirter avec l'idée que nous serions désormais conscrits dans une vaste guerre des civilisations, entre ces abstractions imaginaires que sont l'Islam et l'Occident. Si d'aventure nous ouvrons la bouche en de tels moments, ce sera nécessairement pour prononcer quelques inepties frelatées, comme si nous étions mus par le pilote automatique de l'insignifiance. Pour ma part, je ne trouve d'autre explication à ce phénomène que la suivante : lorsqu'elle est frappée par la terreur, l'intelligence humaine fonctionne à peu près comme un automobiliste confronté en pleine tempête à une pente glacée. De même que l'automobiliste n'a d'autre choix que de passer, comme on dit, en mode « quatre pattes », le cerveau humain semble programmé pour passer en mode « reptilien ». Tout se passe comme si l'excès de violence que comporte l'attentat exigeait, pour être digéré, que notre esprit se recroqueville temporairement vers des formes antérieures de son développement, à la recherche d'une oasis psychique où seule régnerait la chaleur analgésique des analyses binaires et des simplifications outrancières.

Bien qu'un tel repli de l'intellect s'avère chez la plupart de courte durée – l'irréductible complexité du réel reconquérant peu à peu ses droits –, j'ai remarqué que ce phénomène n'était pas sans laisser certaines séquelles, comme si le passage au mode reptilien en venait, à force de se répéter, à modeler irréversiblement l'esprit humain dans les moules de schèmes cognitifs rigides et enclins à une désespérante inertie. En témoigne cette idée répandue qu'il existerait un lien causal, à la fois organique et structurel, entre l'Islam et la violence, idée que de nombreux esprits pourtant dits cultivés ne regimbent pas à colporter sans la moindre réserve. Bien sûr, rétorquera-t-on, à l'intérieur du Coran, « on trouve quand même des versets qui ont des résonances franchement belliqueuses », « on trouve quand même certains passages qui trahissent un impérieux désir d'en découdre avec l'ennemi », « on trouve quand même un sens particulier de l'honneur et de l'épée », « on trouve quand même... », et *tutti quanti*. Je veux bien

reconnaître que, par les temps qui courent, ce sont surtout des musulmans, et non des bouddhistes, qui mitraillent leurs congénères humains en pleine rue, et le fait qu'ils crient « *Allabou Akbar* » à tue-tête ne contribue certes en rien à dissiper la confusion. Or, comme je le soutiendrai plus loin, on ne comprendra jamais rien au terrorisme islamiste tant et aussi longtemps que l'on continuera de voir la violence qu'il génère comme un rejeton de la religion plutôt que comme l'aboutissement de dynamiques anthropologiques profondes dont la religion ne constitue au fond qu'un vernis langagier, qu'une enveloppe symbolique accessoire.

À propos du préjugé textocentriste voulant que le passage à l'acte des terroristes musulmans soit surdéterminé par le texte coranique, texte dont les djihadistes violents contribueraient en quelque sorte à nous révéler le programme authentique, il me semble qu'il comporte au moins trois angles morts qui suffisent à jeter sur lui le discrédit le plus entier.

Le premier est qu'il faut avoir une conception passablement intellectualiste et ingénue de l'être humain pour penser que ce dernier a besoin de se plonger dans les dédales d'un texte révélé pour justifier le meurtre de ceux qui passent à ses yeux pour des rivaux à éliminer. Depuis quand l'homme doit-il recourir à autre chose qu'à des prétextes frivoles, si ce n'est à deux ou trois aménagements mentaux bâclés, pour donner libre cours à ses pulsions assassines ? On ne saurait assimiler avec sérieux les terroristes islamistes – peu connus d'ailleurs pour être férus d'herméneutique et de philologie – à des exégètes scrupuleux qui agiraient par simple souci de cohérence envers le texte, désireux d'accorder leurs gestes avec les injonctions de leur livre de chevet, comme si le passage à l'acte relevait d'une logique d'engendrement univoque qui irait directement du texte coranique à l'action terroriste. J'ajouterais que, même s'il était possible d'établir la justesse d'une telle lecture, en montrant que le Coran est un véritable manuel de terreur, il expliquerait pourquoi seule une minorité microscopique de musulmans se conforment avec zèle à ses commandements les plus agressifs. Si on distribuait une recette de gâteau à 1,2 milliard de personnes et que seuls quelques milliers d'entre elles en tiraient du pain, il serait pour le moins spécieux de déclarer rétrospectivement que la recette de gâteau constituait au fond, et à bien y réfléchir, une recette de pain. Or, ce sont pourtant de telles énormités que l'on entend proférer chaque jour au sujet des liens présumés entre l'Islam et le terrorisme.

Le deuxième point aveugle n'est pas très éloigné du premier ; il renvoie à l'idée qu'à partir d'une même recette de gâteau dont la rédaction s'est étendue sur plusieurs années et sur des centaines de pages, il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'on récolte tantôt de pacifiques pets-de-sœurs, tantôt des mille-feuilles légèrement plus guerriers. Cette métaphore culinaire n'est peut-être pas des plus glorieuses, mais elle illustre le principe suivant lequel tout texte, quel qu'il soit, trouve à s'éclairer de diverses manières, en fonction du contexte historique de sa réception, et que la diversité des interprétations possibles varie selon que la langue qui l'a formulé a emprunté des chemins plus ou moins sibyllins. Or, sur le large éventail qui va des théorèmes mathématiques jusqu'aux textes

religieux, il n'y a guère de doute que ces derniers méritent la palme d'or du flottement sémantique. Qu'ici ou là quelques excités se réclament d'un texte pour décapiter leurs semblables nous révèle donc moins la vérité essentielle de celui-ci que le fait que tout texte révélé se présente d'abord comme une auberge espagnole, à la merci aussi bien d'un œcuménisme monotone que d'une fantaisie funeste. Voilà pourquoi il n'est pas plus sensé, à mes yeux, de prétendre que le Coran est par essence incompatible avec la démocratie que d'affirmer que sa vérité intime est aussi inoffensive qu'une fleur bleue. Ce serait oublier l'alchimie native du langage, qui fait que l'esprit

Or que pourrait nous apprendre une telle médiation ? Je retiendrai ici, pour les besoins de mon propos, deux éléments. D'une part, et sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans les détails, on apprendrait que le terrorisme islamiste est un phénomène récent, qui plonge ses racines les plus profondes dans le 19^e siècle ; et que c'est surtout dans les nombreuses reconfigurations géopolitiques des cent dernières années qu'il a trouvé des viviers affectifs durables de rancœur et d'animosité, lesquels paraissent d'ailleurs loin, très loin d'être en passe de s'assécher lorsqu'on regarde le cours actuel du monde. Je me borne ici à signaler que la prise en compte de

N'est-il pas ironique que ceux qui se riaient du Diable évoqué par le maire Tremblay aient à ce point ignoré ce que leur propre rire avait de démoniaque ?

humain, particulièrement devant un texte non démonstratif, peut en faire pencher le sens du côté d'un vil métal ou d'un or précieux. Je ne crois guère me tromper en disant qu'en matière d'exégèse religieuse, une interprétation donnée en révèle plus sur celui qui l'énonce, sur l'étendue de son imagination, sur la bassesse ou la sublimité de ses affections, que sur l'objet qu'il interprète à proprement parler.

Le troisième angle mort sur lequel j'aimerais à présent m'arrêter me permettra ensuite d'élargir mon propos, en le faisant porter non plus sur les rapports entre islam et violence, mais bien sur les rapports qu'entretiennent la religion en général, comprise dans son acception anthropologique la plus large, et les différentes exactions que l'on perpète chaque jour en son nom. Le talon d'Achille de la lecture textocentriste que plusieurs intellectuels – peut-être cette lecture n'est-elle que la projection de leur obnubilation déviante pour les textes ? – ne résistent pas à appliquer aux comportements violents de certains musulmans, outre qu'elle postule une vérité substantielle du texte coranique qui n'existe pas, me semble résider dans sa profonde myopie historique. L'illusion textocentriste doit être comprise ainsi comme la conséquence d'un présentisme forcené où l'absence de perspective longue (au-delà de quelques années) n'a d'égale que la soumission aux flux circulaires et sisyphiens de l'actualité. Si le textocentrisme est aussi aveugle aux contextes variables dans lesquels a pu être accueilli un texte comme le Coran, c'est tout simplement parce qu'il ne dispose pas du moindre recul. En même temps qu'il surestime la valeur explicative d'un texte daté du 7^e siècle dans la genèse de violences commises en son nom, il se trouve parallèlement hypnotisé par la médiatisation tentaculaire et envahissante de ces mêmes violences, comme s'il n'y avait littéralement plus d'espace pour que se glisse entre les deux, entre le texte et la violence, la salutaire médiation du temps et du devenir.

cette réalité suffirait non seulement à historiciser les éruptions violentes du terrorisme et du même coup à reléguer le texte coranique à un statut de faire-valoir périphérique, d'instance de légitimation secondaire, mais aussi et surtout à relocaliser l'origine du mal du côté du vécu concret, des perceptions plus ou moins fantasmées, des bouillonnements passionnels plus ou moins entretenus, qui agitent le monde intérieur des terroristes eux-mêmes. Quant au second élément qui atteste que le texto-centrisme est le symptôme d'une accablante cécité historique, il consiste à constater sinon qu'*aucun* texte sacré, même chrétien, n'a fait obstacle aux enthousiasmes sanglants, du moins – et c'est l'hypothèse que je retiendrai – que la violence n'est pas tant l'apanage de l'islam ou de quelque autre religion que le fruit de logiques humaines souterraines qui se déplacent et courent à travers l'histoire, les peuples et les hommes en fonction de facteurs essentiellement extrareligieux. Ces facteurs, je les nommerai pour ma part, *facétieusement, psychocosmiques*.

III. Blâmer la foi ?

Ces dernières remarques nous invitent à déplacer le foyer du problème, en cherchant non pas à déconstruire la conjonction fumeuse qui unirait le Coran et le terrorisme dans une sorte de danse macabre, mais, plus largement, le lien que d'aucuns pourraient tracer entre violence et religion, cette dernière devant cette fois être entendue indépendamment de ses ancrages textuels et de la pluralité de ses chapelles contingentes. Une certaine vulgate héritée des Lumières – représentée la plupart du temps par des athées militants dont la ferveur à nier Dieu trahit elle-même une certitude suspecte – défend en effet l'idée selon laquelle l'humanité, une fois libérée des obscurantismes religieux de toute obédience, verrait enfin son sort pacifié ; elle entrerait alors dans une ère définitive de

tolérance fraternelle et de réciprocité bienheureuse, comme si la religion, par l'étroitesse d'esprit qu'elle fomentait, était vouée à activer les ressorts de la haine et de l'affrontement. L'idée, en d'autres termes, est ici que la religion serait la cause première du désordre et des désaccords qui déchirent les hommes en inoculant dans le monde des millions de désirs d'anéantissement mutuel.

Outre l'aspect fort ingénu de ce fantasme de paix perpétuelle, laquelle paraît aussi peu à la portée des hommes qu'elle ne l'est sans doute des mantes religieuses, une telle façon de voir repose à mon avis sur une méprise quant à la signification essentielle du phénomène religieux. L'erreur consiste à considérer ce dernier à l'échelle de ses *effets collectifs*, qui, dans les religions massifiées, prennent évidemment la forme de logiques identitaires, c'est-à-dire de blocs d'appartenance exclusivistes, auxquels s'agglutinent immanquablement les gangrènes combinées de la politisation et du pouvoir, au lieu de considérer le phénomène religieux à son niveau de déploiement primordial, à savoir à l'échelle psychologique de la foi et du besoin anthropologique auquel cette dernière a eu historiquement pour *fonction* de répondre. Or pour ne pas se tromper sur la nature du religieux et contester

détails du long périple que raconte Hésiode dans sa *Théogonie*, datée du 7^e siècle avant J.-C., et qui constitue, rappelons-le, le premier récit des origines à être parvenu jusqu'à nous. Ce qu'il importe surtout de retenir, c'est qu'avant que le monde ne devienne monde, c'est-à-dire *ordre*, Hésiode explique que tout n'était qu'indistincte confusion, bigarrure sans repères, brouillard informe, et que le cosmos en tant que tel n'a fini par s'imposer qu'à la suite d'une pénible guerre des dieux, au terme de laquelle Zeus a su non seulement neutraliser les forces discordantes (les Titans, parmi lesquels figurait au premier chef Cronos), mais aussi imposer une harmonie durable. Ce qui frappe le plus dans ce mythe primitif de la naissance du monde, c'est ce qu'il révèle à propos de certaines des obsessions pérennes de la conscience humaine, laquelle s'est trouvée, dès l'origine, accablée par une hantise profonde du désordre et par un souci proportionnel de voir s'installer ici-bas quelque chose comme un tout ordonné. Obnubilé par une perception première et insoutenable du chaos, l'homme serait ainsi ce petit tas de cellules anxieuses, dont l'histoire entière se résume à une succession de tentatives plus ou moins fructueuses visant à convertir son impression de désordre en des simulacres d'ordre sensé.

Tout se passe comme si l'excès de violence que comporte l'attentat exigeait, pour être digéré, que notre esprit se recroqueville temporairement vers des formes antérieures de son développement, à la recherche d'une oasis psychique où seule régnerait la chaleur analgésique des analyses binaires et des simplifications outrancières.

du même coup le préjugé voulant qu'elle ait partie liée avec la violence mondaine – dont le terrorisme incarne sans contredit la forme quintessentielle –, deux questions me paraissent devoir être posées. D'abord, quel est ce besoin fondamental auquel la foi religieuse a pour fonction de répondre ? Et, deuxièmement, quels sont les effets concrets de cette réponse quant à la question du recours à la violence : l'en détourne-t-elle ou, au contraire, est-elle encline à susciter chez l'homme une irrépressible envie de massacres à la kalachnikov ?

Afin de répondre à la première question, il est instructif de remonter jusqu'à la Grèce antique, c'est-à-dire avant la naissance des religions monothéistes, de façon à mieux percevoir le besoin viscéral auquel les religions, dans le sillage des mythologies, viendront à leur tour proposer des réponses imparfaites. L'intuition fondamentale de la cosmogonie grecque, dont on retrouve la trame aussi bien chez Hésiode que dans les épopées d'Homère, est qu'il existe une antériorité originelle du *khaos* sur le *kosmos*, et que la condition d'installation du second est liée au refoulement et à la domestication du premier. Inutile d'entrer ici dans les

À la question de savoir à quel besoin fondamental la foi religieuse a pour fonction de répondre, le lecteur ne s'étonnera guère de me voir répondre : à un frénétique besoin d'ordre. C'est ce que j'appellerais « le besoin psychocosmique de l'être humain », à savoir la compulsion psychologique qui le pousse à vouloir *mettre le monde en ordre*, fût-ce d'une manière purement formelle, c'est-à-dire en élaborant des dispositifs symboliques complexes qui, sans changer quoi que ce soit au réel perçu comme décousu, injuste et chaotique, ont néanmoins pour effet de nous réconcilier magiquement avec lui en le doublant d'une seconde réalité, jugée plus réelle que la première. C'est là ce qu'on pourrait aussi appeler « la fonction *cosmétique* des religions », dans la mesure où le maquillage a précisément pour but d'introduire un peu d'ordre dans un visage où celui-ci fait défaut. Les religions usent, quant à elles, non pas de crayons ou de rouge à lèvres, mais de *langage*, afin d'injecter dans le désordre insignifiant du réel les lignes symétriques d'un cosmos structuré, où l'homme s'accorde en outre le narcissique et grandiose privilège d'en incarner le centre et l'apogée.

Grâce aux seuls pouvoirs de symbolisation du langage, toute religion réalise ce tour de force ingénieux qui consiste à transformer tout ce qui pourrait faire croire en l'hégémonie d'un désordre ici-bas en autant d'occasions de fortifier l'espérance béate que nous plaçons dans l'avènement d'un ordre à jamais différé (parce que, comme le disait Jésus, « mon Royaume n'est pas de ce monde », ce qui revient à dire, cette fois avec Rimbaud, que « la vraie vie est ailleurs »). Ainsi, pour ne donner que quelques exemples parmi les plus lénifiants, l'agonie absurde de nos proches à la suite d'une longue et sordide maladie se transmue en garantie joyeuse de retrouvailles dans l'au-delà, notre propre destin de hors-d'œuvre pour asticots en aller simple bien mérité pour la félicité éternelle, la souffrance injustifiée des enfants en juste tribut payé pour la dette que l'homme contracta jadis en choisissant la voie du péché, l'esseulement cosmologique de l'humanité en foyer où, particulièrement dans la prière, crépitent les étincelles chaleureuses de la présence de Dieu, la misère éprouvée par les justes en attente d'un salut encore mieux assuré et, finalement, l'impunité des méchants et des impies en promesse de rétributions *post-mortem* aussi draconiennes que sans pitié. Voilà donc que, par le simple *lifting* des mots, tout semble tenir en place, à l'abri des aspérités qui eussent pu nourrir chez l'homme son inconsolable frayeur d'exister.

Ayant identifié le dispositif religieux visant à répondre au besoin psychocosmique de l'homme, nous pouvons maintenant nous demander en quoi cette réponse serait liée au recours à la terreur comme arme de revendication politique. Est-il sensé de parler de « violence religieuse » ou s'agit-il d'une contradiction dans les termes ? Je vois mal, pour ma part, comment l'on pourrait soutenir qu'un dispositif ayant pour fonction de fabriquer un ordre fantasmé pourrait mener à quoi que ce soit qui s'approche d'un attentat à main armée ; comment, en d'autres termes, un dispositif qui concerne avant tout les nuages pourrait justifier ici-bas la réduction de la vie des hommes en poussière. À cet égard, je me rallie volontiers aux intuitions pénétrantes de ceux que Paul Ricœur appelait les « maîtres du soupçon ». Que ce soit en effet Nietzsche, pour qui le phénomène religieux était un « art anesthésiant » visant à dispenser les hommes de lutter *hic et nunc* à la suppression de leurs maux ; Freud, qui faisait de la religion un « narcotique » visant à nous rasséréner de nos angoisses infantiles ; ou encore Marx, qui y voyait « l'*opium* du peuple », c'est-à-dire le remède nécessaire pour l'empêcher de suffoquer dans « un monde sans cœur », la religion, dans tous ces cas, est conçue comme le chemin le plus court menant à la résignation, à la passivité semi-comateuse, mais d'aucune façon à l'hyperactivité zélée qu'exige la moindre velléité de destruction. À moins que...

À moins que chez les terroristes dits islamistes la religion ait tout simplement échoué à remplir sa mission cosmétique et que son maquillage, tragiquement et brusquement, ne se soit mis à couler ? Admettre cela reviendrait à concéder que nos intuitions les plus communes à propos de ce terrorisme prétendument religieux sont non seulement superficielles, mais fausses. Car si mon hypothèse sur la fonction que remplit le religieux s'avère un tant soit peu crédible, alors il s'ensuit que le terrorisme perpétré au nom de l'islam devrait

être compris moins comme l'expression d'un *excès* du religieux que comme le symptôme d'une *faillite* et la preuve d'une *insuffisance* de celui-ci.

IV. La remontée du chaos

Pour bien comprendre la distinction que je trace entre religion et violence terroriste, il me paraît éclairant de considérer la troisième maxime que propose Descartes dans sa célèbre morale provisoire. Cette maxime affirme qu'il est souvent préférable pour l'homme d'adapter ses désirs à l'ordre du monde plutôt que d'adapter l'ordre du monde à ses désirs. Appliqué à mon propos, un tel principe permet de dégager un vaste continuum de positions dont les deux extrémités seraient incarnées par les pôles opposés de la « religion » et du « terrorisme ». Tandis que l'opération religieuse intervient *au-dedans* de l'homme afin de rediriger ses désirs frustrés hors du monde, sur un ordre transcendant qui lui permet du même coup de tolérer les désordres de l'immanence (perçus comme heureusement temporaires), l'opération terroriste prend le chemin inverse, en ce qu'elle consiste à intervenir violemment *au-dehors* de l'homme lui-même en vue de plier sans délai l'ici-bas à ses attentes les plus mégalomanes, le but étant de substituer un ordre radieux à la cacophonie intolérable du présent. Notons au passage que le choix des cibles du terrorisme, qu'il soit d'orientation maoïste, djihadiste ou felquistique, se trouve toujours déterminé par ce qui dans la réalité honnie personnifie *la* cause du chaos (le capitalisme, l'Occident, le fédéralisme canadien), un peu à la façon de Zeus qui avait su repérer en Cronos la source fâcheuse de la disharmonie cosmique.

À propos du dispositif religieux, que plusieurs d'entre nous n'hésiteraient pas à situer au comble de la crédulité puérile, il est intéressant de constater qu'il pourrait être porteur dans ses fondements d'un scepticisme qui s'ignore, comme si les religions n'étaient que des ruses symboliques secrétées par l'esprit humain et dont le but inconscient serait de lui permettre de désinvestir le monde des exigences qu'il eût de toute façon été condamné à voir déçues ou dénaturées. En tant qu'il propose un réaménagement intérieur des désirs et non un remaniement extérieur du monde, le dispositif religieux abandonne pour ainsi dire le monde à sa part de tragédie cruelle, comme si la production même des illusions religieuses prenait paradoxalement racine dans une conscience lucide, et si j'ose dire désenchantée, dont la sagesse implicite consisterait à consentir au décalage irréductible qui persistera toujours entre l'illimitation des désirs humains et l'espoir ô combien limité de leur traduction effective dans le réel. La découverte de ce scepticisme, caché derrière ce qui passe habituellement pour de l'angélisme, m'incline à penser que plus on réorganise le monde par le langage, c'est-à-dire que plus on compense son imperfection par le génie mystificateur des mots, moins on sera susceptible de se laisser prendre au jeu de quelques gesticulations meurtrières ; moins on sera susceptible de vouloir faire descendre follement ici-bas un ordre sans fissure dont l'impossibilité nécessitait justement

qu'on le laisse en haut, ou tout au moins quelque part dans les paradis artificiels de notre imaginaire.

Mais alors, pourrait objecter à bon droit le lecteur, comment expliquer que des hommes placent néanmoins leurs actions violentes sous la tutelle d'un discours ultrareligieux ? Je répondrais qu'il faut juger ces hommes à leurs actes, et non aux balivernes interchangeables qu'ils professent pour les justifier. Le terroriste islamiste a beau croire sincèrement qu'il agit au nom du prophète, il n'en témoigne pas moins par ses gestes que la Justice de Dieu, pourtant créée en vue de

dureté des dogmes que le terroriste affirme avoir tirés de la religion ; cette dureté ne fait qu'indiquer l'intensité du besoin d'ordre qui le torturait *au préalable*. Et si, malgré ces dogmes, il succombe néanmoins à l'appel de la violence, alors c'est le signe que c'est dans l'action désemparée, et non dans l'attente eschatologique, qu'il aura finalement trouvé la chaussure *la mieux adaptée* aux dimensions de son désarroi. C'est dire qu'entre la chaussure de la violence et celle de la religion, son besoin d'ordre aura trouvé dans la première à la fois plus de satisfaction et de réconfort.

L'homme serait ainsi ce petit tas de cellules anxieux, dont l'histoire entière se résume à une succession de tentatives plus ou moins fructueuses visant à convertir son impression de désordre en des simulacres d'ordre sensé.

remédier aux iniquités des hommes, ne parvient résolument plus à réchauffer son cœur. Chez lui, en effet, force est de constater que la figure de Dieu ne remplit plus sa fonction curative, et que les références théologiques compulsives qu'il invoque relèvent plus du tic verbal que de la conviction bien sentie. Car pour qu'un homme puisse ainsi retourner le dispositif religieux contre le monde, il faut assurément que l'élastique tenu qui le retenait à l'ordre divin se soit rompu, que les œillères qui atténuaient sa perception du désordre se soient flétries et, surtout, que les crans d'arrêt précaires qui le protégeaient contre la remontée brutale du chaos se soient détraqués. Or, une fois franchi ce seuil, c'est-à-dire une fois la bête sauvage du chaos libérée, la seule certitude véritable du terroriste tient sans doute moins à la garantie qu'il a d'accéder au ciel et aux vierges qu'on lui promet qu'à l'assurance profonde de ne plus pouvoir supporter un instant l'indicible désordre qu'il perçoit. Il s'ensuit que son passage à l'acte meurtrier, qui se présente pourtant à nous comme le paroxysme de la souillure et de la saleté, procède bien plutôt d'un désir monomaniaque de ménager et de propreté.

À la lumière de ce que j'ai avancé jusqu'ici, on comprend mieux pourquoi il serait trompeur de prétendre que c'est la religion qui active chez le terroriste islamiste le besoin d'ordre dont ses actions témoignent avec éclat. Cela reviendrait à imputer à la religion le besoin psychocosmique fondamental auquel, on l'a vu, celle-ci ne fait qu'apporter sa trousse de maquillage imparfaite. Cela reviendrait aussi, pour reprendre la formule de Beckett, à confondre « la chaussure avec le pied », c'est-à-dire à mélanger le moyen transitoire dont on use avec le besoin impérissable qu'il cherche à combler. Puisque la religion est toujours postérieure au besoin d'ordre qui la réclame, il faut se garder de surinterpréter l'extrême

Tout cela m'amène à penser que les terroristes sont des hommes souffreteux et malingres chez qui, pour mille raisons biographiques plus ou moins occultes, la sensibilité au désordre a connu une croissance aussi excessive qu'inusitée, un peu comme chez ces enfants dont les jambes poussent trop vite et qui conservent plus tard les stigmates de leur précocité. Le terroriste n'a pas les bons mots pour le dire, il ne dispose certes pas des ressources pour rediriger ailleurs l'acuité qui l'afflige, mais *il voit quelque chose* que nous avons quant à nous heureusement appris à n'entrevoir que confusément. Or *cela*, le terroriste le voit en permanence. Par son sens hypertrophié du désordre, oserais-je dire, c'est comme s'il avait constamment accès au tohu-bohu vertigineux des origines, comme si son être entier s'était transformé en poste d'observation privilégié du chaos primordial, celui-là même dont les Grecs avaient jadis pressenti l'existence derrière les cosmos fragiles – politiques, religieux, artistiques – que les hommes s'obstinent tant bien que mal à lui superposer.

Certes, il ne s'agit pas d'affirmer que les désordres de l'âme qui affectent le terroriste (ressentiment, amour-propre blessé, sentiments d'humiliation, de persécution et de déshonneur, dont l'homme du sous-sol de Dostoïevski offre certainement un portrait inégalé) ne sont pas dans une certaine mesure la traduction psychique des désordres du monde (Palestine, Afghanistan, Irak, etc.). Après tout, que le monde arabomusulman ait été particulièrement secoué ces dernières décennies, et que cette instabilité ait été liée aux interventions occidentales, personne ne saurait raisonnablement le contester. Mais je dis plus. Je dis que le terroriste est pourvu dans sa singularité d'un niveau de perception supplémentaire, que l'on pourrait assimiler à une espèce de don de voyance *précosmique*, don ingrat s'il en est qui arrache constamment le réel à ses

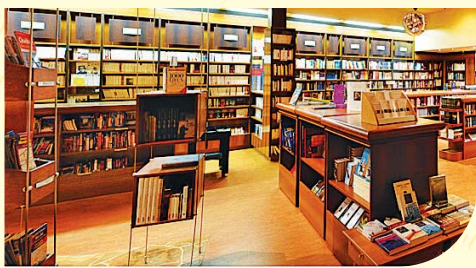
doubles et qui, du coup, combiné aux désordres de l'âme, ne peut que rendre encore plus volcanique la perception sans fard des désordres du monde.

S'il faut postuler une telle disposition chez le terroriste, c'est tout simplement parce qu'aucune explication strictement prosaïque ne paraît à même de rendre compte du fait que le terroriste devient terroriste tandis que la quasi-totalité des humiliés de la terre acceptent leur sort sans protester. Or mon hypothèse est qu'ils ne perçoivent pas tous exactement *le même désordre*. Il faut en effet admettre que, par-delà les désordres géopolitiques ou les asymétries économiques qui divisent le monde, le terroriste est, *en plus*, foudroyé par un désordre de plus grande envergure, un désordre plus profond, plus souterrain, et visiblement trop massif pour être exprimé autrement que par des ratiocinations inadaptées. Or le désordre que j'évoque ici, celui qui dans le cœur d'un homme peut sans doute, poussé trop loin, banaliser toutes les déflagrations, est un désordre qui surplombe la contingence de ses différents visages historiques et transcende le clivage entre ennemis et alliés qui peut momentanément lui servir d'exutoire désespéré ; il a trait à une expérience anthropologique primitive de l'étrangeté du réel et de son insignifiance, ou, pour le dire peut-être mieux, il a trait à l'intuition d'un désordre ontologique, c'est-à-dire au sentiment que l'être même du monde demeure en son fond radicalement insensible aux tourments des hommes, aussi indifférent à leurs naissances qu'à leurs trépas, à leurs rêves qu'à leurs soupirs.

Il est difficile de nous représenter un tête-à-tête aussi soutenu avec le désordre autrement que d'une manière éthérée. Je me dis parfois que seuls ceux qui se sont défenestrés ou jetés devant un métro ont pu vraiment s'en approcher, à la seconde même qui précédait l'élan nerveux de leur suicide. Face à la perception aiguë du chaos, certains hommes semblent se

trouver malgré eux envahis par une réaction de type auto-immune, comme si un ressort en eux s'attelait à orchestrer leur retour libérateur vers l'inorganique. Au niveau conscient, il y a certes du langage, des croyances, des motifs, mais ce ne sont alors que des épiphénomènes contextuels téléguidés par un puissant désir d'en finir. Enfin, tout cela demeure très spéculatif, mais je me surprends à songer que la seule différence véritable entre le suicidé et le terroriste tient peut-être en ce que l'envie de mort est si violente chez le second qu'elle va jusqu'à requérir *plusieurs corps* pour se déverser.

Je survole rapidement mon essai, et je me dis que mes analyses sont sans doute elles-mêmes fort trompeuses. N'y a-t-il pas, après tout, mille façons pour l'homme de se laisser piéger par son besoin d'ordre ? Nul besoin d'aller à l'église ou de courir commettre un attentat. On peut aussi, plus trivialement, *écrire un essai*. Qu'ai-je fait sinon me donner l'illusion, au fil de ces quelques pages, de saisir quelque chose au phénomène de la terreur ? Mon cerveau n'a-t-il été, à son tour, que le simple relais d'une ancestrale pulsion d'ordonnement, visant à transformer le chaos incompréhensible du réel en un petit cosmos autoportant, en un système autarcique de signifiants cohérents ? Le moins que je puisse faire, à ce stade, est soit de tout raturer, soit d'inviter le lecteur à se méfier résolument de tout ce que je viens d'écrire. Si vous lisez ces lignes, c'est que je me serai finalement résigné à la seconde option. ■



www.librairie-alire.com
450-679-8211

LIBRAIRIE
alire
LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE

Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil, Qc

BONHEUR DE LA SOUMISSION

David Dorais

L'un de mes amis a cette hypothèse selon laquelle les siècles ne se terminent effectivement qu'une dizaine ou une quinzaine d'années après leur fin officielle. Sa théorie, précise-t-il, s'applique surtout à la France, mais touche aussi le reste de l'Occident. Ainsi, d'après lui, le 19^e siècle se conclut réellement sur le naufrage du *Titanic*, qui est en même temps le naufrage du positivisme technologique et de la société bourgeoise stratifiée. D'autres exemples ? Le 18^e siècle ne s'éteint qu'avec Waterloo (1815), l'Empire ayant été un prolongement de la société de l'Ancien Régime. Le Grand Siècle et l'ère classique s'étirent jusqu'à la mort de Louis XIV (1715). La Renaissance française meurt avec Henri IV (1610). La bataille de Marignan (1515) et l'avènement de François I^{er} marquent la fin de la France médiévale sur les plans politique, militaire, diplomatique, artistique et religieux. La féodalité est définitivement brisée à Azincourt (1415). Jusqu'où pourrait-on remonter ?

À lire le récent livre de Michel Houellebecq, il semble que le romancier vive l'an 2015 comme on se tient au bord d'un précipice. Il contemple l'effondrement non seulement du 20^e siècle, mais d'une époque pluriséculaire. *Soumission* relate les dernières heures d'une civilisation, et aussi l'aube d'une nouvelle période. Le roman parvient à prendre du recul pour envisager avec un regard panoramique le moment décisif que nous sommes en train de traverser.

Avant même la parution du livre, on a fait beaucoup de cas de son argument, à savoir la prise du pouvoir en France par un parti islamiste et l'accession d'un musulman à la présidence. Témoin de l'attente anxieuse, voire de l'épouvantement, suscités par l'ouvrage, François Hollande l'a condamné sans même l'avoir lu, et *Soumission* a été le premier roman français piraté avant sa sortie en librairie. Le fait que le livre est sorti le jour même des attentats à *Charlie Hebdo* n'a rien arrangé à l'affaire et a entretenu l'idée que Houellebecq ciblait l'islam. Bien que l'auteur ait été défendu par certains écrivains et critiques (par exemple, Emmanuel Carrère et Bernard Maris), il s'est aussi fait vertement reprocher son instrumentalisation des peurs identitaires françaises, son populisme, son islamophobie, sa posture d'extrême droite et son appui aux thèses catastro-

phistes prédisant une islamisation imminente de la France. La palme de la profondeur de pensée revient à Christine Angot qui, dans un article élégamment intitulé « C'est pas le moment de chroniquer Houellebecq » (*Le Monde*, 14 janvier 2015), écrit avec émotion : « Il ne s'intéresse pas au réel, qui est caché, invisible, enfoui, mais à la réalité visible, qu'il interprète, en fonction de sa mélancolie et en faisant appel à nos pulsions morbides, et ça je n'aime pas. [...] *Soumission* est un roman, un simple roman, mais c'est un roman qui salit celui qui le lit. Ce n'est pas un tract mais un graffiti : merde à celui qui le lira. »

Il faut ne pas avoir lu l'œuvre (ou n'y avoir rien compris) pour considérer que Houellebecq brandit l'épouvantail de l'islamisation. Les détracteurs du romancier ne nous révèlent rien, sinon leurs propres hantises. Au contraire de ce que l'on veut lui faire dire, le roman offre une image pondérée et positive de la religion de Mahomet. La trame politique en est limpide : un parti musulman modéré, mené par un chef brillant qui s'est toujours tenu à distance des extrémismes, réussit, en se soumettant scrupuleusement aux règles du jeu démocratique, à sauver la France et à lui donner un souffle qu'elle n'a pas connu depuis cinquante ans. Mohamed Ben Abbas est même en bonne voie de recréer l'empire d'Auguste en incluant les pays du Maghreb dans l'Union européenne. Si le salut exige des accommodements sociaux qui heurtent nos valeurs actuelles (privatisation des universités, confessionnalisation de l'enseignement, promulgation de la polygamie), ils sont tout à fait plausibles dans la trame du roman et n'entraînent aucun bouleversement majeur dans le monde fictif qui nous est présenté. On est loin des hordes de barbares sanguinaires et obscurantistes déferlant sur nos terres pour fonder un nouveau califat ! Comment Houellebecq pourrait-il être accusé d'exciter les haines xénophobes ? À tout prendre, il propose plutôt la conversion de la France à l'islam comme une voie de rédemption qui constitue beaucoup plus qu'un pis-aller. Mais l'auteur est-il sérieux ? Difficile à croire de la part de celui qui déclarait au magazine *Lire* en 2001 : « La religion la plus con c'est quand même l'islam. » Alors, il est ironique ? Mais on trouve dans *Soumission* peu de traces de

décalages et d'antiphrases. C'est l'une des forces de ce roman, d'arriver à se maintenir entre deux eaux, c'est-à-dire à garder une neutralité de ton qui le rend amoral et qui empêche le lecteur de trancher en ce qui concerne le « message » que transmettrait l'œuvre.

L'attachement de Christine Angot au don de pénétration de l'écrivain aurait dû l'amener à prendre conscience que Houellebecq ne parle justement *pas* de ce qui est le plus évident, la religion. L'islam, au lieu d'être au cœur de son roman, n'en représente qu'un épiphénomène. Le véritable sujet de l'auteur est ce que l'on pourrait appeler le « déclin de l'Occident ». La correspondance avec l'ouvrage controversé de Spengler de 1918 n'est pas fortuite : on retrouve chez Houellebecq la même conception fataliste et tragique de l'Histoire selon laquelle les grandes civilisations naissent, grandissent, dépérissent, meurent et se succèdent à l'instar des organismes vivants, sans aucune direction ni finalité. Mais, à la différence de l'auteur allemand, la posture de Houellebecq est celle du romancier, donc de la fiction. Son rôle ne consiste pas à édifier un discours de vérité, mais à proposer un exercice de pensée. Le point de départ de *Soumission* pourrait se formuler ainsi : « Et si l'Occident moderne (en gros celui qui s'est développé de la fin du Moyen Âge jusqu'à maintenant) connaissait ses derniers moments ? » Une fois posée l'hypothèse, il s'agit d'en déduire et d'en observer les implications. L'approche, anthropologique et sociologique, demeure la même que dans *Les particules élémentaires*, mais l'humour acide, frondeur et détaché (le « rire satanique » de Baudelaire) a été remplacé par une inquiétude sourde, un sentiment de fragilité et de vulnérabilité, d'appréhension devant l'avenir, presque un sentiment de fin du monde. Le cynisme vécu dans le sexe et l'alcool n'est plus aussi drôle, il apparaît à présent comme le signe angoissant d'une pulsion suicidaire qui traverse l'ensemble de notre culture et n'offre aucun espoir de survie.

Pour souligner le fait que la faillite de notre civilisation est le point nodal de son livre, Houellebecq fait du personnage principal, François, un spécialiste de Huysmans. Celui-ci sert d'emblème au roman, lui qui fait dire à des Hermies, l'ami de Durtal dans *Là-bas* : « Les queues de siècle se ressemblent. Toutes vacillent et sont troubles. Alors que le matérialisme sévit, la magie se lève. » Cette citation pourrait figurer en exergue de *Soumission*. Huysmans est aussi celui qui, ayant poussé jusqu'au bout, dans *À rebours*, le décadentisme, c'est-à-dire la complaisance dans les plaisirs sensoriels et dans l'immoralisme, se convertit ensuite au catholicisme et devient oblat, une trajectoire écartelée qui confirme l'analyse de des Hermies et que vit lui-même le personnage chez Houellebecq.

C'est sciemment que l'auteur omet de donner un nom de famille à son héros : François est un individu particulier, avec sa propre expérience du monde, mais son semi-anonymat en fait aussi un type générique, un symbole de tout Français actuel, voire de tout Européen. Il porte sur ses épaules le poids de l'Occident finissant. Son parcours le place, pour une bonne partie du roman, sur des voies excentrées : il publie dans des revues au doctorat modeste, se fait renvoyer de l'université et

quitte la ville après l'élection de Ben Abbes, n'a guère d'amis et se fait systématiquement plaquer par ses petites amies. Il existe seulement dans la périphérie. Mais peu à peu le tracé de sa route s'incurve pour se diriger vers le centre : il se voit confier l'édition des œuvres de Huysmans dans la Pléiade, réembauché à l'université avec une augmentation substantielle, on le courtise par des personnalités bien en vue et on lui promet qu'il obtiendra au moins deux épouses. Tous ces bénéfices parce qu'il s'est résigné et a fini par accepter le fait que l'époque à venir sera religieuse.

La surface de l'histoire dans *Soumission* est faite de conflits entre laïcs républicains et intégristes, et entre « identitaires » patriotiques et prosélytes musulmans. Les détracteurs de Houellebecq se sont arrêtés à cette couche superficielle et n'ont pas vu que la véritable alternative qui structure le roman en profondeur est celle qui oppose sentiment d'appartenance et sentiment d'errance, d'exil, de dissolution. *Grosso modo*, l'histoire de l'Europe a consisté en la geste du christianisme, qui a forgé ses grandes époques : la religion du Christ est née et a pris son envol sous l'Empire romain, elle s'est épanouie au Moyen-Âge, elle a connu une mutation et amorcé son déclin quand la morale évangélique a revêtu les atours des Droits de l'homme, et elle s'épuise maintenant dans le matérialisme, l'individualisme et la déliquescence amoureuse. Soit l'Europe périclète à court terme, soit elle se donne une armature neuve. Et quoi d'autre que la religion, qui lui a déjà assuré sa gloire et qui, par définition, joint et relie (lat. *religare*), pourrait lui offrir la solidité nécessaire pour traverser cette crise ? Seule la religion permet de continuer à être moderne, grâce au retour aux sources. Elle seule permet à une vieille civilisation endormie de se revivifier et de soutenir le choc des autres grandes cultures. Dans le contexte actuel, l'islam est l'unique croyance qui soit en position de « prendre le pouvoir ». Il s'est donc imposé à l'auteur comme le seul ressort narratif valable.

L'homme qui convainc François de se convertir est Rediger, le nouveau directeur de la Sorbonne, dépeint comme admirable, fin, intelligent. Il demeure dans un immeuble qu'a habité Jean Paulhan. Quel bonheur pour lui, dit-il, de vivre dans la maison où Dominique Aury, maîtresse de Paulhan, a écrit *Histoire d'O*. Cette œuvre érotique acquiert une valeur symbolique dans le cadre du roman, renvoyant à l'un de ses thèmes majeurs. Rediger déclare : « Il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, telle que la décrit *Histoire d'O*, et la soumission de l'homme à Dieu, telle que l'envisage l'islam. » *Histoire d'O* est un roman existentialiste où le corset et les chaînes représentent la tentative désespérée de donner un sens à sa vie. De même, Houellebecq propose l'obéissance aveugle à la religion comme notre planche de salut. Reste à savoir s'il faut entendre le titre de son livre comme un mot d'ordre ou comme une mise en garde. Et l'auteur, en bon romancier, prend soin de ne nous offrir aucune piste de réponse et de nous laisser à notre perplexité. ■

SOUSSION
Michel Houellebecq
Flammarion, 2015, 300 p.

PIÈCES D'IDENTITÉ

Sylvain Robert

Les cercueils dérivent déjà vers l'Histoire.

ÉLISE TURCOTTE

Pour apprendre l'éternité
à échelle humaine
j'emprunte le chemin
des croisades
je lis les biographies
de Saladin et du roi Richard

Je n'ai pas de croix
à défendre
mon bréviaire est
une grammaire arabe
dans ma bouche
chants grégoriens
et chants soufis
ont la même syntaxe

Tachycardie et arythmie
s'enchaînent
des drones bombardent
un hôpital des écoles
un pays que l'on ne veut pas
reconnaître

Je suis fatigué
de voir ces corps
soudés par le sang

Je brûle
comme on brûle les oliviers
des Territoires occupés

Mon identité se résume
à des empreintes dentaires
une signature
à peine visible
sur un traité de paix

Cendres et goudron
le gris parfait
pour dessiner
la fêlure de l'Holocauste



Avec un pas de côté
mes bras enroulent
les banquiers du Vatican
et leurs secrets
avant de les projeter au sol
je danse l'aïkido

Sans donner un seul coup
je pare et détourne l'adversaire
fluide et insaisissable
comme l'eau
j'érode le mur
du ghetto de Varsovie
et celui de Jérusalem-Est

Des barbelés et des psaumes
hantent mes nuits
ma pression systolique
augmente
moi aussi
je lance des pierres
en criant kelb
aux soldats
qui demandent à voir
les passeports
les visas
des paysans qui bêchent
leur terre

Moi aussi
je lance des pierres
en criant kelb
aux soldats
qui effacent et retracent
les frontières

Sur le qui-vive
à chaque respiration
en légitime défense
je cherche une prise
et roule sous les coups
de l'infarctus du myocarde
comme un derviche

Mon corps est un mur
de lamentations
sans pèlerins
sans prières
pour l'apaiser

Entre mes pulsations
j'entends Jérusalem-Est
sa colère son mur
ségrégation béton et barbelés

Entre mes pulsations
des oliviers s'embrasent
le permis de tuer existe
les drones de la CIA s'envolent
un enfant une grand-mère meurent
le prix Nobel de la paix
a perdu sa gauche magnétique

Entre mes pulsations
je crie des prières
Jésus est juif
Jésus est palestinien
Jésus fait partie de la minorité visible
n'en déplaie aux robes pourpres de Rome

Entre mes pulsations
certains prêtres rabbins imams
creusent des fosses communes
où les croyants sont offerts
en compost

RAMI

Ghayas Hachem

L'auteur de *Play Boys* nous livre un extrait de son prochain roman.

1.

Rami venait de passer l'été à lire Naguib Mahfouz – comme s'il pouvait revendiquer une part d'honneur au Nobel arabe de littérature – quand arriva de Paris la lettre de Bernard. Elle lui fit d'abord l'effet de ces courants d'air qui sifflent malgré les calfeutrages, qui balaient même sur leurs chemins quelques tentures. Il ne s'attendait pas à ce que Bernard lui envoie quoi que ce soit. Puis il voulut répondre, et tout de suite – comme pour rabattre les contrevents que la lettre avait soulevés –, mais l'adresse de l'expéditeur n'était indiquée nulle part. C'était un don, cette lettre, un geste désintéressé, impayable – le coup de vent impétueux qui cingle le visage, le fouette sans qu'on puisse le fendre. Bernard révélait tout de son expérience parisienne, instruisait Rami à propos d'un journal qu'il avait fondé avec des copains à la Sorbonne, raisonnait de façon inspirée et documentée sur l'architecture haussmannienne. Quant aux Parisiens eux-mêmes, il leur réservait les remarques les plus retorses et subtiles. Mais le plus malin de ces ergotages, c'était un passage – bien long celui-là, bien imagé, bien abstrait, bien spécieux en somme – où Bernard exhibait les derniers joyaux de sa réflexion artistique. Rami se reprocha durement (trop durement !) de n'y rien comprendre. C'était une peinture qui se voulait cubiste, cette lettre, mais qui avait du mal à trouver son unité, le brouillon d'un mauvais Kandinsky qui se serait égaré dans ses lignes. Pas carré du tout, le Bernard, pas Klee pour deux sous. Il rabâchait – comme à Montréal déjà – Malarmé et Artaud, mais donnait l'impression d'avoir poussé d'un cran l'approfondissement de sa Science. Si, face à face, Rami parvenait tant bien que mal, gestuelle aidant, à suivre l'enseignement obscur de son ami lorsqu'il divaguait sur ces auteurs – à se faufiler tout embrumé qu'il était à travers ces pérégrinations mentales tortueuses, refusant de se croire berné par des fumisteries –, dans sa lettre, Bernard lui échappait totalement. Il écrivait, professait-il, un conte philosophique où la théorie ne pouvait se passer de la fiction, car il s'agissait d'Incantation poétique et de Mort, de Périple intérieur et de Point fatal, de l'Instant plein qui était celui de la Mort, et de la

Mort qui habite les Instants. Peut-être était-il dur, reconnaissait-il – comme pour cesser de tourbillonner – mais la Poésie est dure, la Poésie est cruelle, la Poésie est MORT.

Datée du mois de juin 91, sans précision sur le jour, la lettre arriva seulement à la fin d'août. C'est dans les chaleurs équatoriales que se forment les tornades les plus dangereuses ! Ces pages, visiblement arrachées à un journal ébouriffé d'élucubrations automatiques, avaient été écrites en plusieurs étapes, comme si leur insipidité confondante avait coûté à leur auteur des efforts monstres. Les différentes couleurs d'encre – couleurs et non seulement teintes – en témoignaient. Reprenant « Cher Rami » à la tête du dernier paragraphe, Bernard lui souhaitait bonne chance pour le bac, dont les épreuves étaient terminées depuis juin, et le sommait d'être aventureux, d'aspirer à cette poésie haute et dure, incantatoire et fatale (Rami en serait capable, digne), de Mourir du bac pour Vivre de la Poésie (Qui, elle, est mort).

Manifestement, le Poète ignorait tout de Rami : son souci de devenir bachelier, sa fréquentation estivale des romans réalistes de Mahfouz éveillant en lui des ferveurs pan-arabonationalistes, revigorant ses recherches sur Nasser et Fayçal, sa détresse postcoloniale en somme, provoquant des impulsions révolutionnaires mégalomanes, de ces illusions légitimes quand on a dix-huit ans et qu'on croit au pouvoir d'une plume engagée dans le cours de l'Histoire.

Au lendemain du bal des terminales, en juin 91 – fort encore de son nouveau statut de bachelier – Rami s'était rué à la librairie Hermès sur l'avenue Laurier : Rushdie faisait scandale, Maalouf était à la mode, les traductions de Mahfouz nobélisé depuis peu se bousculaient sur les cubes... Il les voulait tous ! Avec un carnet de citations, il les emportait sur le mont Royal et sur toutes les terrasses de la ville. Son corps filiforme et raide avançait, le cœur en avant, d'un pas nerveux, pressé, légèrement cambré, comme s'il voulait se devancer lui-même, comme s'il était déjà en retard. Il recopiait les phrases qu'il aimait, espérant trouver des passerelles vers ses propres

phrases. Et dans un cahier Clairefontaine semblable à celui où Bernard lui lisait des bouts de poèmes avant son départ, il répertoriait les mots difficiles, comme pour s'en emparer une fois pour toutes.

Mais il faut bien le dire, la lettre enflamma Rami. Ses yeux noirs, brillant d'une lueur vive qui les faisait paraître plus clairs, pétillèrent d'un enthousiasme réel ce jour-là. Le regard de Rami, se dilatant comme sous l'effet d'une étincelle, de l'éclat d'une étoile nouvelle aux scintillements étranges, en fut ébloui et gagna à la fois en intensité et en absence, s'éleva comme pour échapper à son long visage ovale, comme si les choses les plus lointaines étaient soudain proches, accessibles, déjà acquises même. Flatté de recevoir une lettre d'un Poète qui le visitait comme d'un autre monde, Rami ne pensa jamais que Bernard était un farceur, un hurluberlu. La Poésie entraînait chez lui d'un coup – avec fracas –, s'abattait sur son petit monde pour en renverser les cloisons, pour lui reprocher ses incursions dans le réalisme – son retard à cesser d'être ordinaire. L'Éternité faisait vibrer l'être modestement temporel qu'il était, lui ouvrait en rugissant la Porte qui le sauverait des mains de l'Histoire ! Et Rami s'en voulut de trembler à l'idée de la traverser. La lettre le mystifia tellement qu'il la garda sur lui, au début, avec un sentiment d'honneur – la révérence qu'on éprouverait devant un Testament dont les commandements sont pénétrés d'un souffle d'absolu –, puis comme par osmose, il y puisa l'autorité supérieure qui lui manquait, il s'en couronna pour juger à son tour – mais en secret – les autres.

La veille de la rentrée universitaire de septembre 91, les anciens terminales du collège Stanislas se rencontrèrent à La petite ardoise avant de se séparer pour aller qui en droit qui en commerce, qui en médecine, et c'est la lettre – ce compagnon constant, discret, lui servant de bouclier – qui lui donna l'orgueil nécessaire pour affirmer aisément – arrogamment – sa *différence*, son chemin individuel vers la littérature, sa séparation de ses camarades de classe avec qui il ne partageait plus –

du défi, toute cette vaillance en somme, toute cette ambition avaient attiré Rami vers lui, deux ans plus tôt, en première, pour en faire son camarade d'exil. À la sortie de l'Ardoise, en septembre 91, Karim promenait de haut en bas son regard ironique et charmeur. Il se rengorgeait de son horaire en médecine. Une dissection humaine était planifiée pour la deuxième semaine du laboratoire d'anatomie. Il passait aux choses sérieuses, lui, et insinuait qu'ils se verraient beaucoup moins. Le paon déployait en éventail sa longue queue chatoyante aux plumes ocellées. Orgueil pour orgueil, dent pour dent, Rami brandit la lettre.

2.

Rami n'allait pas impressionner Karim avec Bernard. Ils étaient encore en première quand son ami lui avait reproché de parler littérature avec ce « gigolo ». Lui en voulait-il de se laisser séduire par cet étudiant en lettres avide de jouer au mentor avec les élèves de son ancien lycée ? Karim imitait la voix glapissante de Bernard, exagérait l'ouverture de la bouche comme un chien qui bâille avant de se poulécher les babines en clignant des yeux. Il devait se l'imaginer très fort, car lorsque ses canines et ses incisives apparaissaient, Rami avait l'étrange conviction de voir Bernard surgir devant lui et prenait alors la défense de son inspirateur. Karim n'en démordait pas. Voyant que Rami avait reconnu Bernard dans son imitation, il bondissait de plus belle, se mettait à japper, à grogner, aboyer, gueuler dans tous les sens. C'en était trop !

« Il m'a vu l'autre jour avec la biographie de Camus, expliquait Rami de sa voix forte et saccadée, comme pour s'empêcher de rire. Il suit un cours sur l'Occupation... Il lit *L'existentialisme est un humanisme*. »

Karim aspirait bruyamment ses joues pour mimer le visage angulaire et osseux de Bernard. « Je l'ai vu l'autre jour en train d'embrasser Sabine, rétorquait-il en sortant la langue. Le

C'était un don, cette lettre, un geste désintéressé, impayable – le coup de vent impétueux qui cingle le visage, le fouette sans qu'on puisse le fendre.

le bac étant passé – un objectif également valorisé. Lui, Poésie venait de l'élire ! Il n'allait pas abuser de la confiance qu'on avait mise en son Destin ! Seulement ce soir-là, il montra la lettre à Karim. Il croyait sans doute – et c'était son erreur – devoir tout révéler à ce compatriote libanais pour préserver leur amitié au-delà de la croisée des chemins.

La noblesse d'âme de Karim se traduisait dans une allure galliforme. Sa démarche élégante et posée, sa tête légèrement penchée vers l'arrière – comme pour découvrir un cou parsemé de grains de beauté, ou comme si les yeux très noirs percevaient au loin, et beaucoup plus haut, ce dont ils se doutaient déjà –, cette allure de premier de classe se pavanant après un examen difficile qui vient de le couronner d'un nouveau succès, de confirmer ses forces et talents, et son goût véritable

canon en sciences éco, tout un morceau celle-là ! Laisse-moi te dire qu'il ne pensait pas trop à ta période d'Occupation, ni à l'existentialisme. »

C'est plus tard, en avril 90, que Bernard, libéré des examens à l'université et multipliant les visites à son ancien lycée, avait pourvu Rami de ses conseils les plus précieux. Il fallait écrire avec audace, enseignait-il de sa voix forte et, en effet, glapissante. Les dissertes au bac, c'était le plan, la méthode, mais surtout l'audace, martelait-il avec frénésie. Il fallait aller au-delà des limites du langage, lança-t-il un jour en sourcillant, comme pour sonder l'effet de ce concept qu'il venait de découvrir à l'université. Ou le langage des limites, comme pour confondre Rami avec une formule encore plus retorse. De temps à autre – et ce sont les manières qui le dépréciaient

le plus aux yeux de Karim – quand une fille apparaissait, Bernard était rappelé à ce qu’il avait baptisé « la poésie pragmatique ». (Autre concept universitaire artificieux qu’il essayait tant bien que mal d’assimiler en le jetant à la figure de Rami !) Il s’arrêtait, par décence prétendait-il, pour rendre à la jeune femme l’hommage qu’elle méritait. Il halenait de façon vulgaire, tendait le cou du mieux qu’il pouvait, comme s’il était attaché à une laisse, vers la fille qui s’éloignait, il reniflait bruyamment, puis retournait à ses déclamations, tâchant cette fois de les faire parvenir jusqu’aux oreilles de la passante. À d’autres moments, il s’envolait au gré des énoncés abstraits de son art lyrique. Les références fusaient, torrentielles ! De Mallarmé à lui, la ligne qui passait rapidement par Artaud était directe. Bernard recommandait tous ces auteurs à Rami, redoublant de ferveur en lui confiant ses dernières consignes à la veille de son départ pour Paris, l’autorisant à les aborder désormais, le créditant d’une capacité de lecture suffisante. Il les lui imposait même, s’il voulait devenir écrivain, comme il l’était déjà lui-même.

Rami fut-il naïf d’avouer à Karim que ces recommandations l’inspiraient à troquer les sciences pour les lettres, quand il serait en terminale ?

« T’es influençable, souffla ce dernier, le nez en l’air, comme s’il humait une odeur désagréable venant de loin. Si tu fais lettres je te boude. »

Le regard narquois de Karim n’était ni hargneux ni que-reilleur. Rassuré sur leur amitié, Rami poussa l’audace jusqu’à révéler son désir de faire littérature à l’université.

« On aura la terminale pour décider, le coupa Karim de sa voix de premier de classe. Pense à tes parents. Ils ne t’ont pas amené à Montréal pour que tu leur fasses des études de filles. Ils t’ont sorti de la guerre du Liban, eux ! Fais-leur droit, conclut-il après une courte délibération, si tu es nul en sciences. »

Rami peinait à rallier son ami. Dès la rentrée, en première, ce dernier lui avait reproché de mutiler son nom. « Raaa-mi », l’interrompait-il, exaspéré, quand il l’entendait le franciser en mettant l’accent tonique sur la seconde syllabe. Mais en bons compatriotes, les deux jeunes hommes discutaient longtemps en parlant fort, comme s’ils craignaient d’être interrompus à tout moment, comme s’ils doutaient même de leur droit à la parole. Ils se relançaient sur les sujets les plus sérieux d’une voix qui gagnait en fermeté et en certitude. Le cours d’histoire de monsieur Lambin générait de vifs débats sur l’avenir du monde arabe. À dix-sept ans, d’où leur venait tout ce sérieux ? Était-ce l’absence de leurs pères respectifs qui, n’ayant pas trouvé d’emploi selon leurs qualifications, avaient repris l’avion pour aller travailler au Moyen-Orient ? Se hâtaient-ils de devenir des hommes à leur place ? Rami et Karim se prescrivait même des lectures communes pour enrichir leurs discussions d’exil. Au programme, il y eut vite les biographies de Nasser et de Fayçal – figures emblématiques qui avaient fait rêver leurs pères de souveraineté et d’honneur, et dont ils rappelaient inlassablement les maigres faits héroïques, édulcoraient par pudeur les erreurs historiques, ou simplement ne s’en apercevaient pas. La leçon de Lambin sur la grandeur et la décadence des empires musulmans avait provoqué les échanges les plus pressants et houleux sous les vieux arbres

tranquilles d’Outremont.

« Cette citation de Renan : “L’islam est le dédain de la science”, s’enragea un après-midi Karim en traversant le portail de Stanislas, ça ne passe pas avec moi !

– C’est pour la critique que Lambin l’a citée ! Il a même fait l’éloge des astronomes musulmans du Moyen-Âge !

– Je sais, le rabroua Karim, ne supportant pas que Rami le soupçonne d’avoir mal lu. Le livre parle de la “critique brutale” de cet imbécile de Renan. Brutale ou pas, elle est répertoriée ! Ça pique l’honneur, tu comprends ! “L’Europe conquerra le monde et y répandra sa religion qui est le droit, la liberté, le respect des hommes”, compléta Karim, pour montrer qu’il avait bien appris la citation. Peux-tu m’expliquer comment il peut parler à la fois de conquête et de droit ? Tu vas voir, conclut-il en levant l’index.

– Quoi ? Tu vas faire quoi ?

– Médecine. Un grand médecin gagne beaucoup d’argent. Personne ne pourra me conquérir, moi. »

Karim avait tout à coup la hauteur d’un sénateur républicain en campagne. Rami ne se sentait plus en face d’un ami, mais d’un représentant s’envolant au gré d’un discours cuisant, annonçant, mi-charmeur mi-colérique une politique de supposée réforme, parvenant à être conciliant sans pour autant renoncer à l’âcreté. Rami garda pour lui son appréhension que son ami abandonne les *idées*, et qu’ils cessent un jour de dialoguer. Leur amitié n’allait-elle pas résister à tout ? Pourquoi l’aurait-il dissuadé de faire médecine ? La discussion l’enthousiasmait. Karim s’imaginait « grand » ! C’était plaisant de se projeter dans le futur ! Rami le fit aussi, et, avec l’emphase dont le ridicule nous échappe quand on s’exerce à une chose pour la première fois, il parla de sa résolution de devenir un « homme de pensée ». Il fallait sauver l’honneur de la Nation arabe par la plume ! L’unir et la libérer par la pensée des Lumières ! Il confia que, pour s’y prendre, il feuilletait son anthologie de littérature. Par fascination pour les auteurs. Il vouait un culte à ces êtres qui consacraient leurs vies à lire et à écrire. Il voulait devenir comme eux !

Karim s’appliquait à rester ouvert. Les commentaires de textes de Rami ne l’avaient pourtant jamais impressionné. Ils manquaient de méthode. Et de raisonnement, de structure. D’où ses mauvaises notes, à répétition ! Karim l’édifia sur toutes ses lacunes. Rami ne possédait pas les techniques du plan de texte – son camarade restait très ferme là-dessus – et il devrait aussi lire Malraux s’il tenait vraiment aux lettres. En voilà un qui était imposant. Malraux, ministre de de Gaulle ! « Homme de pouvoir » et pas seulement « de pensée » ! Sa parole avait du « poids », disait Karim avec un geste, comme si, tenant un objet rond et lourd dans la paume, il le tirait vers le bas.

Rami se faisait-il mal comprendre ? Le soir, au téléphone, il relançait la conversation d’une voix forte et saccadée. Ne parvenant pas à faire admettre ses positions – et avec l’illusion de *réparer* quelque chose – il retournait marcher dans les rues où lui et son ami avaient parlé durant le jour.

Il habitait Côte-des-Neiges. De l’avenue Willowdale, il rejoignait le parc de Vimy qu’il traversait à la hâte avant de surprendre le parc Joyce et de dévaler la rue Bernard. Il passait devant les mêmes maisons d’une fois à l’autre. Des

bouts de dialogues retentissaient en lui. La marche lui faisait du bien. Au moins, il avait un ami, se disait-il après quelques minutes, un camarade avec qui échanger ! Et il ne tardait pas à échafauder des projets ambitieux qu'il se promettait de lui révéler au prochain entretien, oubliant déjà qu'il s'exposerait à de nouvelles incompréhensions. Il traversait les rues d'un pas fébrile, sous des fenêtres d'où filtraient des lumières orangées, propices sans doute aux confidences les plus intimes, aux voix les plus douces. Il aimait être là ! Et par une mystérieuse correspondance des sens – lorsque l'odeur du bois carbonisant dans les cheminées parvenait jusqu'à lui –, il croyait entendre

plus depuis les premiers jours de froid où elle s'était mise à parler de la température comme d'un être dur qui lui en voulait personnellement, comme d'un adversaire à guetter parce que toute bonne stratégie était dans la prévoyance – une expression désobligeante qui semblait dire : « Il n'y a que ça à voir, et tout est vent. Comme ces tempêtes qui viennent d'on ne sait où et qu'il faut attendre au détour, parce que le ciel est hypocrite et que les beaux jours sont trompeurs. » Elle donnait l'impression d'une évadée remise sous les verrous, ligotée sur son sofa, les pieds seuls ayant du jeu pour se dégoûter avant les travaux forcés d'un lendemain glacial.

Il fallait sauver l'honneur de la Nation arabe par la plume ! L'unir et la libérer par la pensée des Lumières ! Il confia que, pour s'y prendre, il feuilletait son anthologie de littérature.

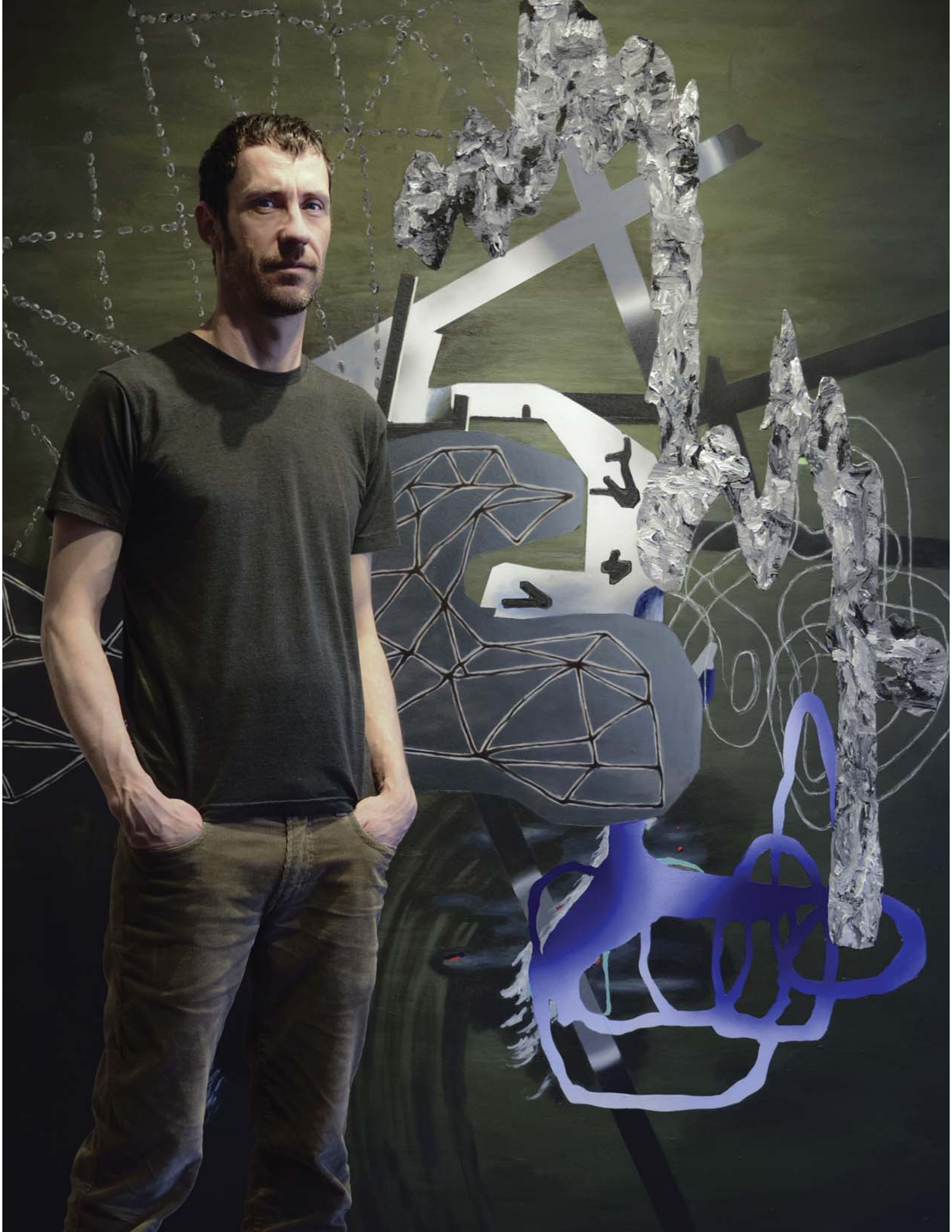
du piano résonner dans ces atmosphères suaves. Alors qu'il arpentaient ces rues luxueuses et sereines, quelque chose se déliait en lui, et ses pas étaient mus par un enthousiasme indéfini.

Un soir, un trop-plein d'excitation devant tant d'opulence et de confort lui fit dire un obscur « moi aussi, je veux ». Il rebroussa chemin, se donnant à lui-même des explications. S'il désirait le faste, Karim avait raison. Il fallait travailler fort pour l'obtenir. Réussir ! Devenir un avocat puissant ! Ou un Malraux ! Mais ce après quoi il soupirait n'était pas plus concret que la lumière orangée ou les notes de piano qu'il était seul à percevoir, ou encore ce bois brûlant au fond d'un foyer, au fil d'une conversation amicale. Il avait hâte de rentrer chez lui ! S'asseoir à son bureau en bois lustré, mettre son casque d'écoute, se laisser entraîner par les trois sonates de Beethoven enregistrées sur une cassette : *Clair de lune*, *Appassionata* et *Pathétique*. Reproduire entre les murs anémiques de sa chambre la douce et chaleureuse intimité imaginée chez les autres ! Ces désirs mettaient dans sa course du retour une urgence, une frénésie, un brin de panique. Un passant l'aurait cru à la recherche d'un objet précieux, désespérément perdu. Il rejoignit Côte-des-Neiges.

En traversant l'appartement pour aller dans sa chambre, il aperçut sa mère au salon. Seule, allongée en camisole de nuit sur le sofa, les pieds surélevés sur une petite table, elle suivait, souffreteuse et dans le noir, les reportages de Météomédia, comme elle le faisait avec une régularité religieuse depuis le début de leur immigration. La *Faaturuma* de Gauguin, mais trop inquiète et lasse pour se laisser encore bercer, trop découragée pour se laisser atteindre par le jour perçant du tableau qu'elle ne voyait plus derrière elle. Une *Faaturuma* enveloppée de la lumière du soir, sa mère, et sans la robe rose bleuté pour contraster avec la mélancolie du regard. Mélancolie tout court. Mélancolie-camisole-de-nuit. Mélancolie qui parvenait surtout à être rêche. Les éclairages néon et indigo de l'écran lui firent reconnaître son visage raide et tendu, racorni par une expression hostile qui ne la quittait

Ivan Denissovitch, sa mère ! En lui disant bonjour, Rami eut l'impulsion de regarder autour d'elle, comme pour repérer les chaînes qui l'attachaient et l'en libérer.

Il s'enferma dans sa chambre. Beethoven, pour s'évader ! Et son anthologie de littérature ! Les chapitres comprenaient des pages glacées ornées d'œuvres picturales. Dans la section « Romantisme », *La mort de Sardanapale*. Un drap orangé froissé. Des corps féminins lourds. Beaucoup de fesses rondes. Violence. Plaisir. Un personnage d'art naïf peut-il s'incruster dans un orangeux tableau romantique ? Rami revenait à Delacroix encore et encore. Des bribes de vers aperçus ici et là se mêlaient à cette illustration louche. « La volupté l'opresse », disait Musset. « Mon âme a plus de feu », disait Hugo. Oui, mais toutes ces fesses alors ! Tout ce désordre ! Toute cette chair blanche montrée comme ça, de dos ! Il décollait les écouteurs pour s'assurer que sa mère n'entrerait pas. Mais elle était toujours détenue, elle ne serait pas relâchée de sitôt, elle guettait les caprices du ciel qui l'incarcérait dans ses tempêtes, qui menaçait de lui tomber dessus à tout moment ! Et dans sa chambre à lui, la température montait ! C'était une fièvre, même ! Il ne voulait plus la lumière orangée des fenêtres d'Outremont, mais celle-ci, celle des draps bien froissés de Sardanapale. Il devenait sauvage, il devenait violent, il n'entendait plus les phrases douces de Beethoven, il y en avait de bien moins douces d'ailleurs, des rugissements. Sardanapale ! Ce drap froissé ! Ces femmes qui s'abandonnaient aux commandements cruels de son plaisir ! Des rondeurs comme on les aimait au 19^e siècle ! Rami adorait le 19^e siècle ! Il se sentit devenir brutal, très brutal. Puis, soudain, l'œuvre de Delacroix disparut. Ses rêveries « romantiques » s'assombrirent aussitôt. C'était malheureux, ce sentiment que quelque chose tombait. Bête, même ! Mais inévitable ! Plus fort que tout, plus fort que Beethoven ! Du salon lui parvenait Météomédia de nouveau : la température baissait, disait-on, elle baissait de plus en plus. ■



JEAN-SÉBASTIEN DENIS ÉLÉMENTS FONDAMENTAUX

Marie-Anne Letarte

J'ai découvert les œuvres de Jean-Sébastien Denis à la Maison de la culture Mont-Royal en 2004. Une série de tableaux intitulée *Forêt* couvrait les murs de la galerie. Le peintre avait décomposé les éléments d'un paysage sylvestre pour en tirer un vocabulaire pictural qu'il explorait de toile en toile, dans un fascinant travail de recomposition. Ce qui m'avait alors éblouie, c'était la présence paradoxalement enveloppante de cette forêt déconstruite.

Les éléments picturaux y semblent placés de manière aléatoire, comme pour refléter une sorte de hasard naturel. Les formes ne sont pas toujours découpées nettement, des effets de flou produisent une légère impression de désordre. Plusieurs éléments débordent du cadre : le spectateur se trouve



ainsi placé au centre du tableau, ou plutôt : à l'intérieur de la forêt, d'où la sensation d'intimité apaisante que produisent les tableaux de cette série. Les qualités plastiques des médiums utilisés – huile, acrylique, fusain et pastel – sont mises en valeur. La peinture est appliquée en pâte, en coulée ou vaporisée, créant ainsi des effets de reliefs, de gouttelettes et d'éclaboussures. Les techniques du dessin sont convoquées dans les lignes entortillées



sur elles-mêmes ou tracées en parcours pointillés. Des trames ou matrices tissent des volumes organiques. La palette est sobre et privilégie les teintes naturelles : sur des fonds clairs, les tons rabattus de vert, de jaune de nickel, de terre de Sienne et de terre d'ombre sont agrémentés de blancs et de noirs contrastés. Parfois des couleurs plus vives sont utilisées, avec parcimonie et efficacité.

Le travail d'abstraction picturale, qui n'est pas sans parenté avec la pensée philosophique ou scientifique, consiste à isoler les qualités d'un objet – une forêt, par exemple – pour en donner une représentation stylisée. On entend souvent dire de l'art abstrait qu'il ne *représente rien* ; mais dans les œuvres de Jean-Sébastien Denis, l'abstraction représente précisément ce qu'elle a *abstrait* du réel, au sens de « séparer » et d'« isoler ». La forêt, en tant que totalité idéale, est représentée dans la recreation et la recombinaison de tous les éléments qui la composent : branches, feuilles, terre, humus, roches, écorces, tamis de lumière. À la faveur de ce travail de décomposition et de recombinaison, le peintre repense la forêt et en tire les signes d'un vocabulaire personnel.

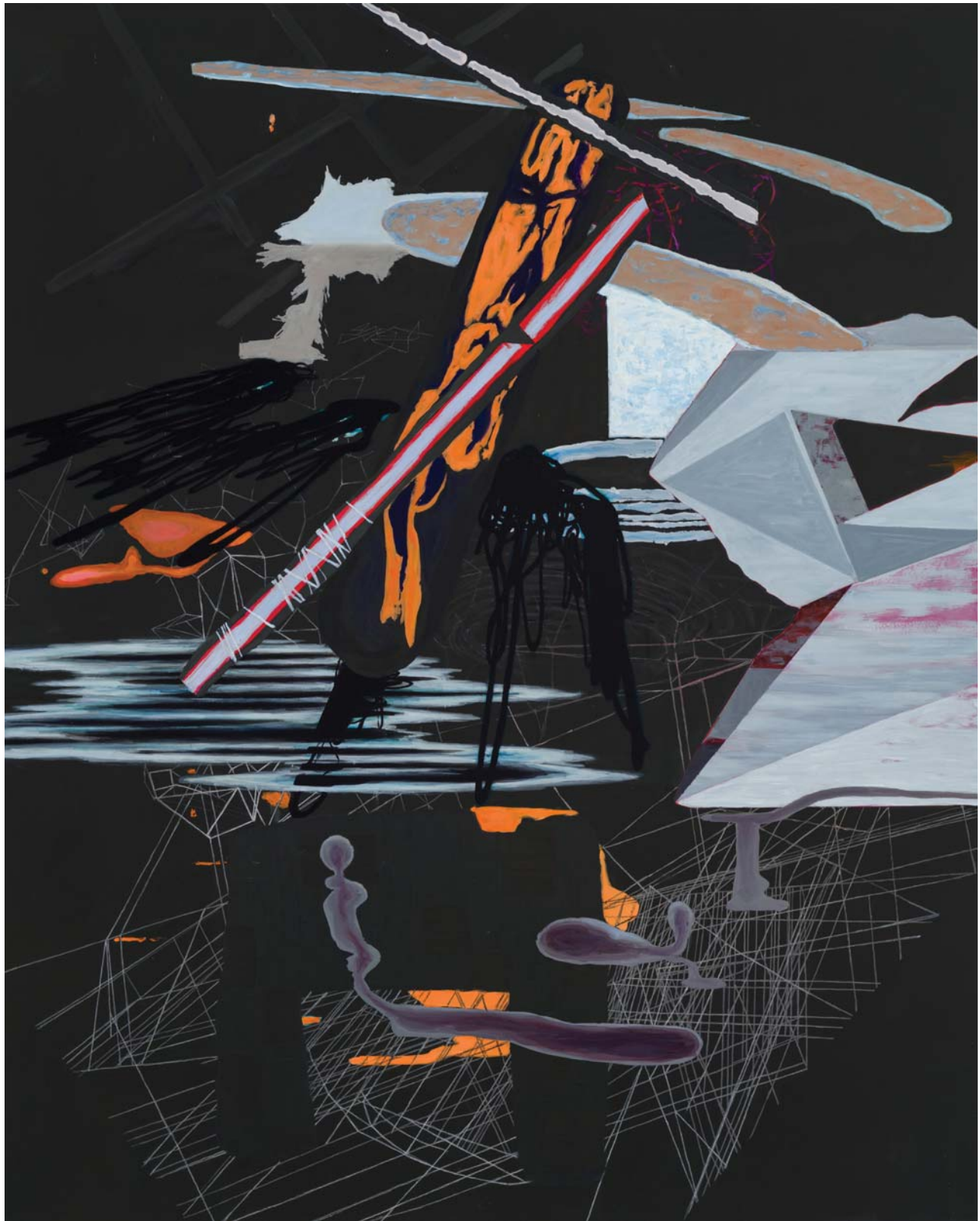
Présentée en avril à la galerie Simon Blais, la plus récente exposition de Jean-Sébastien Denis s'intitule *Intrication* – un titre intrigant qui ouvre des pistes pour déchiffrer l'évolution de son œuvre.

Nous retrouvons, dans cette nouvelle série, plusieurs éléments typiques des tableaux antérieurs, telles ces masses en fondu qui semblent agitées de mouvements et font penser à des nuages, des essaims d'abeilles, de petites tornades, des disques galactiques ou des halos. Nous retrouvons également ces matrices dont la composition géométrique évoque maintenant des grillages métalliques ; ou ces lignes texturées insolites, peintes en volume, qui s'entortillent comme des rubans de laine, des cordons ombilicaux ou des structures hélicoïdales.

En revanche, le travail d'abstraction s'est emparé d'un nouvel objet, beaucoup plus vaste et ambitieux que la forêt, un espace en quelque sorte plus abstrait aussi : l'*espace* lui-même, l'espace infini des astres et de l'univers. Les éléments organiques et l'atmosphère tamisée des compositions sylvestres cèdent ainsi la place à des agencements plus peuplés, aux ambiances nocturnes, qui donnent à voir des spectacles baignés de mystère. Les éléments



En haut : *Clairière n° 11*, 2004. Technique mixte sur toile, 122 x 183 cm. Photo : Guy L'Heureux
 Ci-contre : *Clairière 08-02*, 2008. Technique mixte sur toile, 122 x 183 cm. Photo : M.-Anne Letarte



Intrications 15-07, 2015. Technique mixte sur toile, 198 x 158,5 cm. Photo : Guy L'Heureux



presque noirs, et dans le surgissement de ces formes explosives qui évoquent des supernovas traversant le cosmos. Les bleus, les jaunes et les rouges électriques font leur apparition, comme des étincelles, au sein de la palette. Les lignes grises sont parfois accentuées de vert, de bleu et de jaune. Les lignes courbes ou droites, en aplat ou en trois dimensions, rappellent les structures géométriques d'atomes, de cellules ou de cristaux. La peinture est appliquée généreusement pour créer des textures ; l'utilisation de l'aérosol lui confère inversement un caractère volatil, qui renvoie à la composition gazeuse de l'espace atmosphérique. Jean-Sébastien Denis crée des univers où les éléments se rencontrent dans une sorte de chorégraphie cosmique qui en exprime les lois mystérieuses. Les lignes en continu et en pointillé dessinent des trajectoires, des mouvements, des orbites. L'œil suit la trajectoire de ces éléments afin de comprendre les liens qui les unissent, un peu comme il parcourt les œuvres d'Escher, à la recherche du principe logique que cachent les illusions de perspective. L'espace de

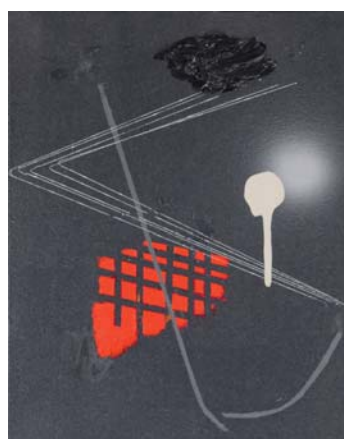
picturaux présentent des contours plus définis et tendent à graviter vers le centre de la toile en des assemblages complexes, des *intrications*, comme le suggère le titre de cette nouvelle série. La position du spectateur a changé. Ce n'est plus celle d'un enveloppement parmi une foule d'éléments touffus et flottants : nous occupons maintenant une perspective plus reculée, extérieure au cadre. La totalité que forment les éléments intriqués peut être saisie en un coup d'œil, mais il reste un long trajet à parcourir au sein de ces constructions étoffées pour en saisir toute la complexité.

La dimension céleste ou astronomique d'*Intrication* se manifeste d'emblée dans ses fonds sombres,

la toile devient un lieu d'expérimentation au sens presque scientifique : des formes singulières sont mises en relation et expriment comme une succession d'événements physico-chimiques.

Alors que les grands formats de la série *Intrication* comptent une dizaine d'éléments syntaxiques, la mosaïque de petits formats intitulée *Éléments*, qu'on trouve sur un autre mur de la galerie, en contient trois ou quatre par tableau : les compositions sont simplifiées par la répétition d'un même motif, qui leur apporte parfois une touche d'humour ou de légèreté. Certains petits formats vont jusqu'à exhiber, avec culot, des fonds rouge vif !

L'atelier de Jean-Sébastien Denis est situé aux abords du Mile-Ex, quartier où l'on trouve plusieurs bâtiments pourvus de larges fenêtres abritant des ateliers d'artistes. Comme ses semblables, cette ancienne manufacture possède l'un de ces fameux monte-charge à panneaux verticaux, dans la gueule duquel les artistes engouffrent leurs canevas, cadres et pots de peinture avant de faire le chemin inverse avec leurs tableaux terminés, en route vers les galeries et dans l'espoir d'en vendre quelques-uns pour continuer à payer le loyer de cet indispensable lieu



de création qu'est l'atelier. Celui dans lequel je pénètre s'apprête à vivre un chambardement : l'artiste est sur le point de le réaménager afin de démarrer sa nouvelle production. Une structure verticale en bois accueille les tableaux terminés et d'autres encore inaboutis, laissés de côté en attendant que s'impose la solution pour les résoudre. Des mètres de toile brute servent tantôt de rideaux pour séparer une partie de l'atelier, tantôt de recouvrement sur un pan de mur. Des photos de tableaux anciens sont affichées en guise de références. J'y reconnais des œuvres des années passées ; leur juxtaposition permet de suivre les mouvements qu'a connus l'œuvre du peintre au fil des ans. Je remarque aussi des maquettes représentant les lieux où sont exposées les œuvres monumentales qu'il a réalisées dans le cadre du programme d'intégration des arts à l'architecture. Une table est jonchée de tubes de couleurs et de pinceaux par centaines. Sur une autre, mon attention se porte vers une petite construction en trois dimensions qui présente



un air de famille évident avec les tableaux. Denis m'explique qu'il prépare une maquette pour un autre projet d'intégration des arts à l'architecture, mais que cette fois-ci, il a été sollicité à titre de sculpteur ! Lui qui n'a jamais fait de sculpture se sent malgré tout à l'aise dans ce projet puisque ses tableaux en deux dimensions représentent toujours un espace tridimensionnel.

Jean-Sébastien Denis me raconte que sa fascination pour la science et la mécanique remonte à sa petite enfance. Dès son jeune âge, il était intrigué par les engrenages, par les liens qui unissent les éléments d'un même système. Captivé par les robots et la science-fiction, il rêve de devenir chimiste. Il retrouvera quelque chose de cette première vocation dans le côté « cuisine » de la peinture, qui amène l'artiste à mélanger des matériaux – peinture, huile, solvants et autres produits – sans toujours savoir ce qui en résultera. Adulte, il se passionne pour l'astronomie et ses mondes parallèles parsemés de trous noirs et d'astéroïdes, ses ombres infinies baignées de



faisceaux lumineux. Il me fait part de sa fascination pour cette réalité qui nous dépasse et qui l'inspire à recréer des univers et des systèmes articulés par une cohésion énigmatique.

Denis m'explique que le titre de sa dernière exposition s'inspire d'une notion mystérieuse issue de la mécanique quantique. Selon cette branche de la physique, l'intrication désigne le phénomène observé au sein de deux systèmes corrélés, lorsqu'une modification

dans l'un des systèmes entraîne automatiquement une modification dans l'autre système, quelle que soit la distance qui les sépare. « La mécanique quantique décrit des phénomènes liés à des prévisions statistiques et relève aussi des incongruités, comme le fait qu'une chose peut être une chose *et* son contraire. » Suivant cette loi de l'intrication, un atome peut rester lié à un autre, même si tous deux ne partagent pas une proximité physique. Ce phénomène inexplicable, qui se produirait à une vitesse plus élevée que la vitesse de la lumière, est le plus étrange qu'ait pu constater la mécanique quantique. Pour Denis, la notion d'intrication illustre les liens qui unissent ses tableaux, entre lesquels reviennent certains éléments, mais non sans avoir subi des modifications diverses : inversion, augmentation, réduction, etc. Il utilise les technologies numériques pour explorer les compositions possibles des œuvres en cours. Il prend ainsi des photos de ses tableaux inachevés, qu'il importe dans un logiciel de traitement de l'image. À l'aide



du logiciel, il déplace ensuite les éléments, modifie leurs formes, teste les agencements de couleurs. Après avoir découvert la composition qu'il trouve la plus réussie, il suit en quelque sorte le processus inverse afin de recréer sur la toile le produit de ses expérimentations informatiques, cette fois-ci avec des matériaux « réels ».

Jean-Sébastien Denis m'explique que l'utilisation parcimonieuse de la couleur dans ses tableaux découle de la place importante qu'y occupe le dessin, à part égale avec la peinture : « Je préfère utiliser peu de couleurs, parce que j'y suis justement très sensible. J'aime beaucoup le travail des grands coloristes, notamment celui des Nabis, de Van Gogh et de Gauguin... Mais à des couleurs déséquilibrées, je préfère la sobriété. La couleur peut évoquer tellement de choses ! Pourquoi cette couleur plutôt que telle autre ? Si je fais de la couleur, il faut vraiment que ce choix soit motivé. Par contre, lorsque j'en fais, j'aime bien utiliser des couleurs flash ! » Au Riopelle coloriste, Denis préfère ainsi le Riopelle dessinateur et le Riopelle des tableaux en noir et blanc.





Une des particularités des œuvres de Jean-Sébastien Denis tient au fait que l'espace y est pensé du point de vue d'un sculpteur. Les éléments intriqués forment des structures tridimensionnelles au sein d'un espace traversé par des effets de profondeur. Denis me dit apprécier l'illusion du mouvement qui anime la peinture. Dans les faits, rien ne bouge sur la toile, mais les déplacements de l'œil, la gestuelle de l'artiste, la composition en plusieurs plans créent l'impression d'un mouvement. En nous propulsant dans un espace céleste et mystérieux, les tableaux de cette récente série nous font éprouver comme une double sensation de vertige et d'apesanteur.

Le monde dans lequel nous vivons est complexe, peut-être plus complexe qu'il l'a jamais été. Et c'est cette complexité du monde que les tableaux de Jean-Sébastien Denis cherchent à saisir, en remontant jusqu'à ses fondements élémentaires. ■

Jean-Sébastien Denis détient un baccalauréat en arts visuels de l'Université du Québec à Montréal. Représenté par la galerie Simon Blais, il a exposé ses œuvres au Québec, en Ontario, en Nouvelle-Écosse et aux États-Unis. Il a participé à deux occasions au programme d'intégration des arts à l'architecture (communément appelé « le 1 % »). La première de ces œuvres monumentales est intitulée *Ascension* et a été réalisée pour le pavillon Saint-Jérôme de l'Université du Québec en Outaouais. La seconde est composée de 54 toiles (!) qui tapissent les murs du nouveau Centre universitaire de santé McGill.

JUANITA WILDROSE

Susan Downe

Il y a eu des péchés.

Les péchés sont revenus à la charge.

Maman les voyait comme des « *pentimenti* », des événements sur lesquels elle avait appliqué une nouvelle peinture des années plus tôt mais qui refaisaient surface.

Au début, ils n'apparaissaient que dans ses rêves. Quand elle se réveillait, elle était consciente d'avoir vu des représentations de ses fautes, de ses omissions, du tort qu'elle avait causé à ses enfants. Ils ont ensuite commencé à se manifester durant la journée, sous forme de souvenirs intacts. Ils ont fini par se bousculer dans une cacophonie de sons et d'images. « Ils sont imprimés dans ma chair », disait-elle.

Elle savait faire preuve de recul. Elle a dit à ses enfants, désormais adultes, que si elle avait été sévère, c'était au fond parce qu'elle avait eu peur de ne pas être une bonne mère ; elle avait voulu être vigilante, élever ses enfants en fonction des idéaux ancrés dans son esprit. Elle était en proie à une anxiété permanente ; elle ressassait le passé à l'envi. Je lui disais chaque fois que je savais qu'elle avait fait de son mieux, et un jour, exaspérée, je lui ai dit : « Mais regarde-nous ! Le résultat n'est pas si mal, non ? » Notre pardon et nos efforts pour la rassurer ne l'empêchaient pas de souffrir.

Un jour, j'ai éprouvé exactement la même chose qu'elle et je suis devenue hantée par mes propres échecs. Je lui ai confié mon tourment et elle a aussitôt compris qu'il était parfaitement semblable au sien.

Ce fut le début de sa délivrance. C'est également à cette époque que ma mère est devenue une femme attachante.

Durant plusieurs années, nous avons réappris à la connaître : elle nous a révélé la femme qu'elle avait été.

CENDRES

Une fois que nous sommes sur Varna Road et que nos ceintures sont bouclées, je dis à maman qu'il faut absolument se débarrasser du tas de broussailles sur le terrain parce qu'il prend des proportions démesurées. Elle le sait, me dit-elle, il va falloir le brûler. Je réponds que nous y avons songé l'an dernier, mais que quelqu'un a dit que l'idée ne plairait pas à John puisque la fumée risquait d'endommager la couche d'ozone supérieure de l'atmosphère, ou d'en alourdir la couche inférieure, je ne sais plus, alors nous ne l'avons pas fait. Nous sommes toutes deux d'avis qu'il faut bien faire quelque chose, mais maman ajoute qu'elle ne veut pas causer de pollution elle non plus. Elle dit même qu'elle hésite à se faire incinérer parce que toute cette fumée nuit à l'environnement. Et après, quand je serai en terre, dit-elle, je vais m'infiltrer dans la nappe phréatique. Maman, lui dis-je, si tu es enterrée dans le cimetière à Bayfield, tu vas te retrouver dans le cours d'eau souterrain qui afflue vers l'ouest et tu vas aboutir dans le sous-sol de ta propre maison. Nous rions toutes les deux car c'est vrai, il y a toujours des inondations dans le sous-sol à cause de cette eau-là. Je lui dis qu'on va la sortir de là à la pompe et la déverser sur l'herbe du côté est de la cour. Elle se met à rire. Vous ne vous débarrasserez jamais de moi, dit-elle.

Ensuite, elle me confie avoir songé à l'urne qui va contenir ses cendres, et que les deux vases qu'elle s'est procurés à l'encan, posés sur les étagères de verre de la baie vitrée de la bibliothèque, seraient parfaits pour peu qu'on trouve une façon de les sceller. On n'a qu'à utiliser de la Super Colle, dis-je avant de lui révéler que c'était ce que le directeur du salon avait suggéré pour les cendres de ma sœur. Une de ses



amies avait fait une urne spécialement pour elle et il fallait bien sceller le couvercle, mais de la Super Colle, c'était un peu étrange dans ce contexte, et franchement, c'était loin d'être super qu'elle soit morte. Ma mère répond que c'est une bonne idée. Peut-être qu'on pourrait se servir du plat à légumes à deux compartiments qu'on a utilisé pour le déjeuner, propose-t-elle ensuite. Je réponds que c'est génial parce qu'il y aura un compartiment pour elle et un autre pour papa. Elle dit qu'ils auront peut-être du mal à se supporter l'un l'autre s'ils doivent rester si près si longtemps. Quoiqu'on a réussi jusqu'ici... ajoute-t-elle avant de se rappeler que cette assiette était à l'origine un cadeau de mariage à son autre fille, ma sœur toujours vivante, qui l'a laissée chez maman parce qu'elle ne l'aimait pas. Maman continue de digresser. Ce plat nous a été si utile, dit-elle. Nous restons silencieuses et méditons sur ces femmes, ces vies. Sur notre vie. La mort.

À Varna, nous prenons vers le sud et roulons à travers la pâleur des champs de maïs. Les spathes autour des épis s'agitent bruyamment dans le vent. Au loin chatoient des étendues de haricots d'un jaune profond, doré même, dans le couchant. Maman me caresse doucement la main.

Papa est sur le siège arrière et il contemple de ses yeux bleus le paysage par la fenêtre ; il laisse les champs, les bosquets et les fermes défiler devant lui, un léger sourire aux lèvres. Autrefois, c'était lui qui conduisait. Désormais, il reste assis en silence, les mains sagement posées sur les genoux. Il porte un *guyabera* bleu ciel (celui-là est ouvert à l'avant, il en a plusieurs – un blanc, un crème, un bleu – que ma mère et lui ont achetés eux-mêmes à l'époque où ils vivaient à Trinidad et en Jamaïque) et un chapeau de paille clair orné d'un ruban noir. Le rebord est tout de travers et d'une étroitesse désuète.

On se moque souvent de la tête énorme de papa dans la famille. Tous les chapeaux semblent trop petits pour lui et les questions vestimentaires l'indiffèrent.

Ma mère et moi ne le faisons pas participer à notre conversation ; sa surdité l'enferme comme s'il était dans une autre pièce. Mais je crois tout de même savoir à quoi il pense : « Le comté de Huron est le plus bel endroit sur terre ; je ne me lasserai jamais de ce paysage, il est différent chaque jour de l'année. » Il se souvient de la façon dont Boz, le cousin de Juanita qui est agronome, était fasciné par cette région, par le contraste entre la végétation luxuriante et l'allure modeste des maisons. « On ne voit pas ça aux États-Unis d'Amérique ! » Nous passons devant l'une d'elles, une habitation de brique jaune près de la route, un salon de coiffure maison, et j'imagine bien papa qui lit l'enseigne placée à l'avant, Kathy's Kuts and Kurls, et combien l'incongruité de cette graphie doit le faire rire.

Nous serons à la maison dans une heure. Quand je me garerai devant l'entrée du garage, maman dira : « Au marché ! Au marché ! » en référence à une célèbre comptine. Je couperai le contact et papa dira : « Tu conduis bien, Susie », puis une pensée que j'ai souvent dernièrement ressurgira à mon esprit : nous voilà tous les trois, maman, papa et moi, comme au début, avant la naissance des autres, tout à la douceur de nos jours, sans imprévus ni obligations ; quand maman et papa étaient assis à l'avant de la Dodge noire, ouverte au ciel et à la brise (la voiture était dotée d'un marchepied et d'une petite ridelle latérale), quand papa, avant de démarrer, allongeait le bras droit le long du siège et disait : « Assieds-toi, Susie, je ne veux pas que tu tombes. » ■

JUANITA WILDROSE

Susan Downe

Traduit de l'anglais par Marie Frankland

Leméac, 2015, 288 p.



LA FEMME RAPAILLÉE

Geneviève Letarte

Je crois bien avoir lu tous les romans de Nancy Huston, mais certainement pas tous ses livres, car depuis sa première publication en 1979 jusqu'à sa plus récente, l'écrivaine a fait paraître pas moins de quatre-vingt-douze titres, naviguant allègrement de l'essai au roman en passant par le théâtre, la littérature jeunesse, les livres en collaboration avec des artistes, et même quelques livres-CD. C'est dire que Huston écrit beaucoup, peut-être même un peu trop, serait-on porté à penser, mais que faire d'autre quand on est une écrivaine qui, comme tous les écrivains dignes de ce nom, tente de rassembler les fils de sa vie pour lui donner un sens, une cohérence impossibles à trouver dans la réalité ?

C'est de cette quête de sens qu'il est question dans son dernier titre, *Bad Girl* (Actes Sud/Leméac, 2014), un récit autobiographique légèrement fictionnalisé qui raconte par fragments la venue au monde et à l'écriture d'une certaine Dorrit, alias Nancy Huston. Composé de chapitres très courts, le livre présente de manière éparse le parcours de Dorrit « à tous les âges, et même avant d'avoir un âge ». Le temps du récit est celui des neuf mois de sa vie intra-utérine, depuis le moment de sa conception par un couple d'amoureux qui s'envoient en l'air après avoir bu trop de lait de poule arrosé au rhum, jusqu'au moment de sa naissance, éjectée presque de force par sa mère qui, n'en pouvant plus d'être encombrée par la grossesse, lave à quatre pattes tous les sols de la maison. Entre ces deux pôles, la narratrice s'adresse à son double pour lui raconter ce qui se passe autour d'elle pendant la gestation, tout en faisant des sauts dans le temps pour évoquer les tribulations de ses ancêtres et les faits marquants de sa vie future. En fait, c'est un peu comme si Huston, devenue une « vieille dame de lettres », se racontait à elle-même, par l'entremise de Dorrit,

l'histoire de sa vie comme un conte merveilleux et plein de rebondissements, bien que marqué par la douleur de l'abandon. Après s'être moquée de Beckett, « qui prétend se rappeler sa vie intra-utérine », l'écrivaine reprend à son compte cette idée, mais en l'inversant, c'est-à-dire en s'adressant

de l'extérieur à celle qu'elle fut pendant les neuf mois de son séjour dans le ventre maternel. L'astuce narrative fonctionne, et l'on suit avec passion ce parcours fragmenté entre le dedans et le dehors des choses, entre le passé et le futur d'une vie.

Bien que conçue un soir de Noël, Dorrit n'est pas la bienvenue en ce monde, ses parents n'étant pas prêts à accueillir un deuxième enfant alors que le premier en est encore à manger du porridge dans sa chaise haute. Lorsque sa mère constate l'absence de ses règles, elle tentera de se débarrasser du fœtus en sautant dans sa chambre, et la nouvelle communiquée au père provoquera des remous au sein du couple. Mais Dorrit s'accrochera, c'est dans sa nature d'être « toute, accrochage », comme en témoigneront plus tard l'assiduité et l'énergie qu'elle mettra à jouer du piano, à apprendre des langues étrangères, à lire des tonnes de livres et à en écrire aussi des tonnes. La petite fille naîtra, donc, et grandira auprès de parents qui sont un curieux mélange de « gamins zinzins » et de « surdoués de la performance scolaire ». Le père est brillant et fantasque, mais il souffre de migraines, de sinusite chronique et de confusion mentale, symptômes débilitants que Dorrit associera plus tard



à une lésion cérébrale causée par une série d'accidents plus ou moins autoprovocés. La mère est une femme « omnidouée » et très belle, qui veut embrasser tout ce que la vie lui promet, mais « hélas, trop en avance sur son temps ». Son désir d'émancipation la mène à délaisser ses enfants, d'abord au sein même de la famille, puis en la quittant définitivement. À six ans, Dorrit vivra le drame irréparable de voir partir sa mère, puis d'être témoin de la souffrance de celle-ci à travers ses lettres. Toujours, la mère continuera d'écrire à Dorrit, depuis différents endroits dans le monde, et ces lettres seront perçues par la fille comme un roman merveilleux auquel elle voudra répondre en réarrangeant les détails de sa propre vie afin de la rendre plus intéressante. Ce sera en quelque sorte sa première expérience de création romanesque.

Bad Girl fonctionne non pas selon une logique narrative linéaire, mais plutôt associative, faite d'allers-retours dans le temps, de sauts rapides d'un sujet à l'autre, de références littéraires et artistiques qui étoffent les réflexions de l'auteure. En travaillant de cette manière impressionniste, Huston réussit à montrer à quel point les marqueurs de l'enfance, voire

d'avantage et plus sûrement au regard d'autrui. Si la Dorrit/Nancy de *Bad Girl* adopte très tôt un comportement séducteur (recherchant auprès des hommes l'attention qu'elle n'a pas eue de sa mère), elle sera dispensée grâce à l'art de devenir une « femme mensonge ». Ainsi, déclare Huston : « L'écriture te sortira du spot sous lequel tu te bronzais », « tu réussiras à t'arracher au marathon meurtrier de la Féminité ».

Il est difficile de rendre compte d'un livre comme *Bad Girl*, tant ces fragments narratifs touchent à une multitude de sujets, d'émotions, d'idées. C'est d'ailleurs ce qui en fait le charme, cet éclatement que l'on sent néanmoins porté par une logique souterraine. Les voies explorées dans ce livre en font un objet fascinant pour le lecteur, surtout s'il s'agit d'une lectrice également écrivaine. Parvenue à l'âge de la maturité, Huston réussit à donner une qualité universelle à son expérience très personnelle. En essayant de se rapailler elle-même, elle nous donne la possibilité (ou l'envie) de scruter notre propre biographie, comme si le livre s'ouvrait de l'intérieur pour nous amener à considérer la plage de notre existence. Je me suis retrouvée dans les explorations de Dorrit,

Que faire d'autre quand on est une écrivaine qui tente de rassembler les fils de sa vie pour lui donner un sens, une cohérence impossibles à trouver dans la réalité ?

de la pré-enfance, se répercutent dans l'âge adulte, et que toute vie est un continuuel mouvement entre le passé et le présent. À l'incapacité organisationnelle de son père, Dorrit réagira en se passionnant pour l'ordre et la discipline : dans son « bureau toujours parfaitement rangé », elle « n'aimera rien tant que s'appliquer à la même tâche, jour après jour ». Considérée dès le départ comme un « accident », elle cherchera son salut dans la musique et l'écriture. Une anecdote rapporte qu'à six ans la petite fille abandonnée « revient chaque jour au piano, comme si la mère était cachée à l'intérieur de l'instrument. » Cette discipline la préserve du désordre de ses émotions. Plus tard, l'écriture lui offrira un monde qu'elle peut « gouverner seule », la possibilité de vivre sans être constamment soumise au regard des autres (voire des hommes).

Le thème de la séduction féminine revient souvent chez Huston, mais elle l'aborde ici avec une crudité particulière, peut-être parce qu'avoir soixante ans permet de se distancier de son moi narcissique. Évoquant l'artiste américaine Anne Truitt, qui avoue avoir été « sauvée » par la discipline que lui imposait le fait d'être mariée et d'avoir des enfants, Huston n'hésite pas à affirmer : « Pour une femme qui souhaite faire de l'art, le souci de son apparence est plus rédhibitoire que la maternité. » Constat intéressant, et rarement invoqué quand il est question des obstacles auxquels font face les femmes artistes. Alors que le narcissisme chez les hommes est perçu (et sans doute ressenti) comme une force positive, il agirait de manière négative chez les femmes en les livrant encore

dans son rapport aux livres, à l'écriture, aux autres et au monde, et dans l'insatiable besoin d'histoires qui la caractérise : « Parce que ta propre histoire crie famine, les histoires des autres doivent se déverser en toi sans arrêt, te nourrir à chaque instant. » Huston renchérit en conviant au banquet diverses figures littéraires et artistiques dont les réflexions alimentent les siennes et nous instruisent par le fait même. Avec elle, nous découvrons les limbes de Beckett, l'« empathie désespérée » de Romain Gary, les déchirements amoureux et politiques de Mahmoud Darwich, les traumatismes d'enfance de Louise Bourgeois et les propos du philosophe Alain à l'effet que les postures physiques ont une incidence sur notre façon de penser. Ici, le récit de soi devient bel et bien celui de la formation d'un écrivain, d'où le sous-titre fort à propos du livre, *Classes de littérature*.

On l'aura compris, je suis encore sous le charme. *Bad Girl* n'est peut-être pas le livre le plus « important » de Nancy Huston, il ne possède pas les qualités architecturales de ses romans, mais c'est précisément pour cela qu'il m'a plu, par son caractère forcément inachevé, un peu déchiqueté, bien que très abouti sur le plan formel. En fait, *Bad Girl* est un livre qu'on aimerait avoir écrit, non parce qu'il satisferait à quelque canon littéraire, mais parce qu'il semble avoir procuré du plaisir à son auteure. Le plaisir qui relève d'une saine quête de soi et s'accompagne d'une forme d'étonnement que je qualifierais volontiers de philosophique. ■

LES VERTUS DE L'OUBLIABILITÉ

Michel Biron

Nicolas Dickner a le sens des images fortes : après la boussole légèrement dérégulée de *Nikolski*, son premier roman, voici l'histoire d'un conteneur réfrigéré transformé en une capsule habitée durant des mois par une voyageuse de dix-huit ans. *Six degrés de liberté* raconte cette version postmoderne du *Tour du monde en 80 jours* à partir de deux récits alternés, celui de la jeune Lisa qui rêve de « repousser les limites de l'expérience humaine », et celui d'une pirate informatique, Jay, lectrice du troisième volume des œuvres complètes de Jules Verne qu'elle a découvert par hasard sur un trottoir tout en étant obligée de collaborer avec la GRC pour ne pas croupir en prison. Celle-ci traque celle-là et donne une étonnante intensité dramatique à un récit qui toutefois relève moins du polar que de la fable poétique.

La construction est astucieuse et efficace comme un jeu parfaitement maîtrisé. L'impressionnant travail documentaire, le style précis et le ton allègre de l'auteur parviennent à faire tenir debout ce qui peut sembler, au départ, une idée assez farfelue. Quel intérêt en effet de vouloir se mettre soi-même en boîte pour faire le tour du monde au nez et à la barbe de tous les services de renseignements de la planète ? La réponse est simple : il n'y a pas de but en dehors

de l'expérience elle-même. Lisa n'espère aucun bénéfice de son odyssée, sinon le plaisir d'une prouesse qui tient à la fois de la clandestinité politique, du sport extrême et du hacking de haut niveau. Elle n'est ni radicalisée ni louve solitaire. Son périple n'a rien à voir avec un quelconque complot terroriste, même s'il s'inscrit dans un climat d'anxiété mondialisée. La beauté de l'exploit n'en est que plus pure, plus désintéressée, plus séduisante. Une beauté à la fois scientifique et poétique, à l'instar de la métaphore du titre, *Six degrés de liberté*, empruntée à un domaine habituellement peu fréquenté par les poètes, celui du génie nautique. Pour ceux que cela intéresse, ce titre renvoie aux différents axes de rotation d'un véhicule dans l'espace. Le conteneur, on l'aura compris, constitue ici un véhicule hautement symbolique.

Il peut renfermer toutes sortes de choses, à commencer par des déchets. Lisa a quinze ans au début de l'histoire et s'occupe de vider le grenier d'une maison en ruine que son père veut rénover. Nicolas Dickner aime observer la société à partir de ce qu'elle jette. « Les déchets ont toujours été un important marqueur de classes sociales », explique son narrateur, qui suggère à Mark Zuckerberg d'inciter les amis de Facebook à publier le contenu de leurs poubelles

plutôt que leurs goûts musicaux ou alimentaires. Les poubelles ne mentent pas : elles dévoilent ce que l'on est plus sûrement que ce que l'on exhibe. Le roman n'est plus un miroir que l'on promène le long du chemin, comme au temps de Stendhal, mais un conteneur transparent dans lequel s'accumulent des ordures en tous genres que l'écrivain se fait un malin plaisir de récupérer. Rien d'obscène, rien de spectaculaire, mais tout ce qui traîne suscite sa curiosité, car il y a toujours moyen d'imaginer des vies derrière ce que les gens mettent au rebut.

C'est ce que fait par exemple Jay pendant qu'elle surveille les données des cartes de crédit sur son ordinateur : « Elle tâche d'imaginer, derrière la froide façade de ces chiffres, les destins qui se font et se défont, la vie qui avance comme une coulée visqueuse de skis de fond et de scooters, de trios souvlaki, de fichiers MP3, de romans de gare, de vibrateurs, d'essence ordinaire, de pneus d'hiver, de massages californiens et de clous à toiture, d'armoires IKEA, de bretzels au chocolat aromatisés à la menthe, de nettoyeur à vitre et de sacs à ordures. » Elle est comme le romancier, mais tous les personnages semblent des romanciers en puissance tant ils s'affairent à créer de l'ordre dans un flux d'informations qui semble sans



fin. Tous font des listes, se passionnent pour des détails triviaux ou incongrus, décomposent la matière, mesurent le temps qui passe, pèsent leurs mots, bref tous vivent leur quotidien avec une précision si maniaque qu'on les dirait issus d'une famille d'autistes fonctionnels.

Ces personnages ont effectivement en commun de vivre dans une sorte de bulle, « en mode Asperger », comme le remarque le narrateur à propos de Jay travaillant avec ses écouteurs sur les oreilles. La société existe, mais très peu. Parfois, ils ne la supportent tout simplement pas, comme Éric, l'ami d'enfance de Lisa, hacker génial qui souffre d'agoraphobie. Ils sont l'un pour l'autre comme un frère et une sœur, un duo aussi exclusif, asocial et platonique que des personnages de Réjean Ducharme. Ils sont totalement absorbés par leur monde, celui des geeks. Ce sont des obsessionnels pour qui la *libido sciendi* prend toute la place : il n'y a pas l'ombre d'une scène à caractère sexuel dans le roman, et c'est comme si la question du désir n'avait guère d'importance pour ces personnages qui ne veulent entrer en conflit – et donc en relation – avec personne. Ils sont trop occupés à s'instruire, à élaborer des projets invraisemblables. Ils n'ont pas d'ambition précise, mais ce ne sont pas des *losers*. On s'étonne à peine d'apprendre vers le milieu du roman qu'Éric est devenu millionnaire à dix-huit ans grâce à ses talents de programmeur-hacker. On n'est guère surpris non plus de le voir déménager à Copenhague avec sa mère, son beau-

père et bientôt une demi-sœur. Il ne sort pas plus de chez lui que du temps où il vivait dans la région de Montréal : Copenhague, Huntingdon ou le milieu des océans, c'est du pareil au même à l'ère de Skype.

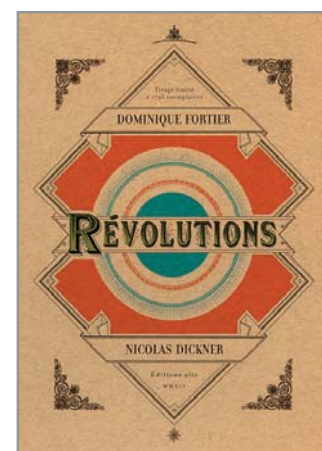
Lisa, Éric et Jay habitent un univers à la fois miniature et infiniment renouvelable. Ils s'inventent un monde en véritables champions du « *do it yourself* », comme le prouve Lisa lorsqu'elle met à profit le savoir-faire hérité de son père pour retaper son conteneur mobile. Du passé ils prennent ce qui leur convient, oublient ce qui les dérange. *Six degrés de liberté* est une fable sur la mémoire et sur l'identité qui s'exprime aussi à travers les manies de personnages secondaires, comme la mère de Lisa qui lutte contre sa dépression en visitant de façon compulsive le magasin IKEA, ou encore son père atteint de la maladie d'Alzheimer. L'oubli est une sorte de vertu, une façon de ne pas trop souffrir. À condition d'être bien dosé, comme l'illustre une scène emblématique au cours de laquelle Lisa et Éric prennent soin de donner à leur conteneur fantôme un code qui obéisse à la règle suave de « l'oubliabilité ». Ce sera « PZIU 127 002 7 », qui leur semble « raisonnablement oubliable » et tout de même « assez esthétique ». L'identité, chez Nicolas Dickner, tend vers l'oubliabilité : on veut repousser les limites de l'expérience humaine, mais incognito.

Se faire oublier, passer inaperçu, changer de lieu, renoncer à son identité : tout ce que font les personnages du roman tourne autour de ce même motif de l'oubliabilité. Ce n'est pas un hasard si Jay a d'abord été reconnue coupable de vol d'identité avant de signer son entente secrète avec la GRC, qui l'oblige à changer de nom et à rompre avec son passé. Elle a consenti à « son effacement de la surface de la planète » parce qu'elle n'avait guère le choix, mais aussi parce qu'elle n'avait pas grand-chose à perdre. Ce personnage, comme les autres, s'épanouit en s'effaçant, se reconnecte aussi facilement qu'il se déconnecte. Il n'y a pas de frontières à son épreuve, chaque surface devient une interface.

Le tour de force de Nicolas Dickner est de rendre cette mécanique attachante, de réussir à créer de véritables

personnages malgré le côté fabriqué de son scénario. Ces personnages si légers et désinvoltes ont les deux pieds sur terre, et l'absence de pathos ne les rend pas insensibles, bien au contraire. Ils ont une conscience exacerbée de ce que signifie la mondialisation, et on ne s'ennuie jamais en leur compagnie. Ils incarnent au sens fort la mobilité contemporaine, mais ils transforment ce qui peut sembler une simple condition extérieure en une quête pleine de sens. Ils nous enseignent à être attentifs à tout, même à ce qui est dépourvu de beauté, comme ces immenses conteurs qui acquièrent au bout de réels efforts une nouvelle et improbable légèreté.

À l'automne 2014, Nicolas Dickner a publié avec la romancière Dominique Fortier un curieux ouvrage qui peut se lire, lui aussi, comme un pied de nez aux formes conventionnelles de l'imaginaire. L'idée de départ était simple : chacun devait écrire quotidiennement un petit texte à partir du calendrier républicain mis en vigueur par les révolutionnaires français entre 1793 et 1806. Le jeu a duré un an et a commencé au mois des Vendanges, rebaptisé « Vendémiaire », découpé comme chacun des autres mois en trois décades elles-mêmes divisées en huit noms de végétaux, un nom d'animal et un nom d'outil. La contrainte peut sembler aussi farfelue que l'idée de voyager dans un conteneur, mais l'éditeur a accepté le jeu en produisant un objet joliment illustré qui ne ressemble à aucun genre connu. « Et si ce livre écrit à quatre mains était de ce genre d'hybrides ? Journalmanach ; éphémé-



moires ; calencyclopédie ? » écrit Dominique Fortier. Il n'y a aucune règle précise en dehors de l'obligation d'écrire ce qu'inspirent à chacun la plante, l'animal ou l'outil imaginés par Fabre d'Églantine, l'auteur de ce calendrier voué bien-tôt à l'oubli. C'est tantôt une anecdote, tantôt une réflexion sur l'étymologie du mot, tantôt un souvenir d'enfance associé à tel fruit ou telle plante, tantôt un retour sur tel roman, tel événement historique, tantôt n'importe quoi.

Le résultat est forcément hétérogène, mais on y voit les deux écrivains toujours en état de création, compulsant leurs dictionnaires, creusant leurs mémoires, déconstruisant certains mots, improvisant une brève chronique, inventant une recette de cuisine, se prenant l'un et l'autre à témoin. En cours de route, le doute surgit et il leur arrive de dire des banalités ou de n'avoir rien à dire, comme à propos du céleri (2 Brumaire). Mais c'est bien davantage l'impression de plaisir qui se dégage de cette entreprise où chacun finit par se dévoiler au

fil de l'écriture. On lira ainsi, à partir du mot *aubergine* (26 Vendémiaire), la comparaison éclairante de Dominique Fortier entre un dictionnaire encyclopédique comme le *Petit Larousse* et un dictionnaire étymologique comme le *Petit Robert* : « L'un parlait du monde, l'autre parlait des mots. » Elle avouera ensuite : « Je suis du clan des *Robert*. Les livres – mais aussi les mots – ne me parlent pas d'abord du monde, mais des livres. »

On ne sait pas ce que Nicolas Dickner pense de cette typologie (les deux auteurs s'interpellent, mais ne se répondent jamais, ce qui est dommage). Mais on le devine en lisant par exemple l'entrée du 15 Floréal, jour associé au ver à soie, dans laquelle il reconnaît presque à regret ne savoir écrire que les deux pieds enfoncés dans la matière élémentaire du monde :

J'aimerais parfois que l'écriture d'un roman ressemble à ce qu'en disait Joseph Heller : la longue recherche d'une première phrase, qui mène à une seconde phrase,

et à une troisième, et ainsi de suite, à l'instar d'un cocon de bombyx dont on aurait cherché le bout libre afin de le dévider soigneusement.

Mais bon. Je bâtis plutôt mes romans comme un castor bâtit ses barrages. Avec un empirisme violent, enfoncé jusqu'aux genoux dans la vase glacée.

Parler des fleurs, des animaux ou de conteneurs, c'est peut-être, à l'ère du 2.0 et des *selfies*, une forme de résistance, une « révolution » parmi d'autres, pour reprendre le titre de l'ouvrage. Une manière de s'oublier soi-même pour mieux redécouvrir les vertus de ce qui ne nous ressemble pas. ■

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ

Nicolas Dickner
Alto, 2015, 384 p.

RÉVOLUTIONS

Dominique Fortier et Nicolas Dickner
Alto, 2014, 424 p.

POSTE RESTANTE

Louis Jolicœur



Au milieu des années 1970, un jeune Québécois entend l'appel de la route, auquel il obéit sans réserve, de l'Europe des origines à l'Inde mythique et au Népal. Entre ces deux régions du globe, entre ces deux pôles, il y aura la solitude à expérimenter, quantité de mets exotiques à apprivoiser, bien des langues à déchiffrer et des garde-frontières à affronter, de nombreuses guerres religieuses et révoltes politiques à traverser.

On croirait y être. Éprouver la faim, la fatigue, ressentir soi-même le vertige de la route. Enseigner l'anglais à de jeunes militaires de Shiraz à l'aube de la révolution iranienne qui commençait à gronder, se vider les boyaux en Inde, atteindre enfin le Népal en espérant apercevoir l'Everest.

C. Desmeules, Le Devoir

Récit
400 pages ; 32,95 \$
Aussi disponible en PDF et ePub

L'instant même
www.instantmeme.com

CE QUI AVANCE, C'EST CE QUI RECULE

Marie-Andrée Lamontagne

À partir de quel moment les contours de la réalité s'estompent-ils pour faire place à un double ironique ou parodique. Voilà une question que l'être humain préfère généralement esquiver. Il faut le comprendre. Comment pourrait-il chaque jour s'extirper du lit, travailler, se reproduire, se soumettre, haïr ou aimer s'il ne cessait d'avancer en somnambule vers le mirage qui tremble devant ses yeux ? Cela s'appelle vivre. Mais est-ce suffisant ?

Son nom : Katja Petrowskaja. Le titre de son livre, en allemand comme dans la traduction française : *Peut-être Esther* (Le Seuil). Mieux vaut vous prévenir : après l'avoir lu, ce sera trop tard. La réalité ne pourra plus jamais se dissoudre dans l'ignorance, les défaillances de la mémoire ou les commémorations soigneusement réglées, quelque soin qu'on ait mis, enfant, à vous enseigner l'histoire. Car si, juive née en 1970 à Kiev et maintenant établie à Berlin, vous savez ce qui s'est passé avec Hitler, la Shoah, le nazisme, vous ne savez pas l'essentiel. Ce que fut au juste la vie de vos grands-mères, tantes, arrière-grands-pères et autres ascendants lointains, vos parents semblent en effet l'avoir rayé de leurs souvenirs et, du coup, en avoir interdit

l'accès aux vôtres. Est-ce la barre d'immeuble anonyme où s'est déroulée votre jeunesse soviétique en Ukraine ? Pour les gens de votre génération, la Mittel Europa en noir et blanc, avec ses vieilles à fichu et ses juifs à redingote, est résolument devenue une archive, dont toute vie semble désormais absente et qu'il convient d'examiner plus ou moins froidement, non sans juger avec sévérité les bourreaux et ceux qui agitaient des petits drapeaux sur leur passage.

Ce n'est pas la piété filiale qui jette Katja Petrowskaja sur les traces de ses ancêtres, et pas davantage le désir de leur redonner une dignité perdue, ce à quoi se sont employés d'ailleurs nombre de pays s'étant imposé un devoir de mémoire au cours des dernières décennies. Certes il entre aussi dans l'entreprise de Petrowskaja, résolument littéraire, beaucoup de curiosité et de sympathie envers les siens, même si la distance et le détachement tirent régulièrement les êtres exhumés du côté des personnages d'un théâtre d'ombres englouti. En réalité, les mobiles de la jeune femme sont égocentriques : qui suis-je ? d'où viens-je ? Loin de desservir le récit, ce narcissisme juvénile tend un miroir à notre époque, tout entière occupée par



le présent. Comme Katja Petrowskaja, qui croit avoir contre elle le fait de ne savoir ni le polonais, ni le yiddish, ni l'hébreu, et pas même le langage des signes que ces ancêtres enseignaient aux enfants, notre époque doit maintenant apprendre à ne plus se satisfaire d'un passé oblitéré, flou ou servi à la sauce du jour. Ajoutez à cela la grâce du style, et

le récit qui en résulte sera souvent bouleversant.

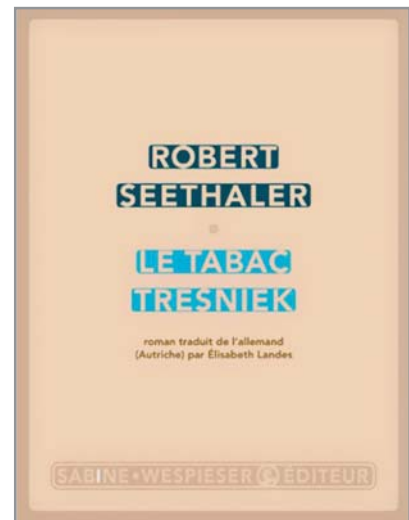
Car il ne s'agit pas seulement d'évoquer ces vies, mais de les inscrire dans un « panorama » et, ce faisant, de se trouver soi-même « dans la rose des vents des événements », d'assister, par exemple, témoin choqué et impuissant, à la scène où une babouchka, sa propre arrière-grand-mère, est tirée à bout portant par le jeune SS ennuyé à qui elle demande son chemin pour se rendre à Babi Yar, comme un avis placardé le lui a ordonné. Il faut avoir fait de solides recherches, recueilli des témoignages, beaucoup lu et savoir jouer en maître de l'imagination et de l'art de raconter pour, avec force coups de frein et d'accélérateur, mener la narration à cette scène-pivot, exempte de voyeurisme comme de sentimentalité, et qui éclaire le titre du livre, le premier que signe Petrowskaja.

Babi Yar, parlons-en (littéralement : ravin des bonnes femmes). Le nom désigne un grand ravin situé à la périphérie de Kiev. Deux kilomètres et demi de longueur, soixante mètres de profondeur par endroits : durant la guerre, l'endroit servit de fosse naturelle où dissimuler des actes qui ne l'étaient pas. Le 29 septembre 1941, 33 771 personnes y furent mitraillées en deux jours, d'abord les patients de l'hôpital psychiatrique, puis ceux parmi la population juive de Kiev qui avaient eu l'inconscience de ne pas fuir quand la Wehrmacht, dix jours plus tôt, avait envahi la ville. L'opération s'étant déroulée sans anicroche, il n'y a plus qu'à chauler les corps, dont certains remuent encore, et à recommencer.

Pendant les deux années qui ont suivi, le régime nazi a fusillé là des prisonniers de guerre, des tsiganes, des passants arrêtés dans la rue, des partisans, des nationalistes ukrainiens. En tout, entre cent mille et deux cent mille personnes ont fini dans le ravin. À l'été 1943, talonnés par l'Armée rouge, les nazis réquisitionnent les trois cents prisonniers du camp voisin pour jour et nuit déterrer les morts et en brûler les os. Quand la guerre prend fin, seuls quatorze des trois cents prisonniers ont survécu et peuvent témoigner. C'était compter sans Staline et son antisémitisme. Une de ses dernières actions

avant de mourir aura été d'ordonner l'exécution du comité antifasciste juif. Dès lors, vingt ans de silence envelopperont Babi Yar avant que, en 1961, le massacre ne fasse l'objet d'un poème que le poète russe Evgueni Evtouchenko fera paraître dans une revue à Moscou. Une digue a sauté. Cependant, six années encore devront s'écouler avant qu'une pierre commémorative ne soit installée sur le site, et même alors la milice chasse ceux qui y déposent des fleurs. Par sauts, touches, évocations, tâtonnements, brusqueries et volte-face, Petrowskaja raconte une histoire de honte et d'oubli, celle de la monstrueuse entreprise nazie, dont le ravin de Babi Yar fut un épisode marquant.

En 1976, un premier monument est érigé... à la gloire des héros soviétiques. Entretemps, l'endroit est devenu un parc, bientôt enclavé dans Kiev qui s'étend. D'autres monuments apparaissent au fil des ans, cette fois spécialement à la mémoire des juifs massacrés. Mais inscrire l'abject dans la pierre n'offre aucune garantie contre l'oubli. Aujourd'hui c'est en métro qu'on va à Babi Yar. Les femmes y font leur jogging ; les hommes boivent leur bière assis sur un banc ; les retraités ramassent les bouteilles vides. Enfant, la narratrice se souvient d'y être venue en promenade, le dimanche, avec ses parents qui ne disaient mot des grands-parents reposant, si l'on peut dire, là-dessous, et qui préféraient plutôt lui faire admirer les fresques du 12^e siècle de l'église Saint-Cyrille, non loin. Et comme si le décor n'était pas assez irréel, Petrowskaja, maintenant lancée dans sa quête familiale, tombe un jour sur des jeunes gens en costume qui y jouent un *remake* du *Seigneur des anneaux*. Certes, « le passé avale les bruits du présent », mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'il les régurgite d'étrange façon à Babi Yar, en faisant littéralement jaillir de terre les pierres tombales de cimetières anciens. Construit comme une série d'épiphanies, jusqu'à la dame blanche de la scène ultime, *Peut-être Esther* réussit le tour de force de renouveler ce que, au risque de la banalisation, les générations de lecteurs qui ne l'ont pas connue appellent « littérature de la Shoah ».



UNE CERTAINE VIENNE

On ne savait pas, diront plusieurs, quand la machine de la Solution finale sera démontée et montrée dans toute sa perversité, après la libération des camps. *Le Tabac Tresniek*, de l'Autrichien Robert Seethaler (Sabine Wespieser), adopte le point de vue du jeune Franz, dix-sept ans, que sa mère a mis en apprentissage à Vienne chez une connaissance à elle, le ruraliste Otto Tresniek. Estropié de la Grande Guerre, ce dernier s'est vu consentir par l'État, pour services rendus à la patrie, l'exploitation d'un bureau de tabac comme moyen de subsistance. Nous sommes en 1937. Dans leur village situé en montagne, sur les rives de l'Attersee, à Nussdorf, la mère et le fils étaient parvenus jusque-là à se tirer d'affaire tant bien que mal. Mais que meure, malencontreusement frappé par la foudre, le potentat local à qui la mère accordait ses faveurs moyennant rétribution, et le jeune Franz est bien forcé de quitter l'enfance et le paradis qu'était la cabane de pêcheurs où il vivait avec sa mère. Le voilà installé dans le centre de Vienne. Là, son apprentissage d'un métier et tout aussi bien celui de la vie, sous les espèces de la Femme (à l'effrayante et fascinante majuscule), coïncident avec la montée en puissance du nazisme dans le pays voisin, au chancelier qui fera bientôt de l'Autriche son arrière-cour.

Le comptoir d'un bureau de tabac, à la clientèle éclectique, peut se révéler un poste privilégié pour observer le monde

tel qu'il se défait. C'est la tâche qui attend Franz sans qu'il l'ait cherchée, malgré la tourmente où le plongent des amours que les lettres écrites régulièrement à sa mère sont impuissantes à apaiser. Mais voici que grondent des orages qui se révéleront bien plus violents que ceux ayant jamais tonné dans les montagnes de son enfance. Pourquoi personne ne dit-il rien quand le boucher voisin peint avec du sang de porc les mots *ami des Juifs* sur la vitrine du tabac d'Otto Tresniek ? Franz, qui nettoie l'injure en ronchonnant, peut-il soupçonner que l'indifférence des voisins annonce celle affichée par les populations locales quand partiront les premiers convois ou que s'élèveront les premiers camps à la périphérie des villes ?

On ne sait pas, en fin de compte on ne sait rien de la vie, et en ces temps troubles mieux vaut ne pas savoir : le leitmotiv accablant traverse le roman, alors que s'éveille la conscience de Franz à la nécessité, bien au contraire, de savoir. C'est qu'entretemps, il s'est lié avec l'un des fidèles clients du bureau de tabac, médecin des affects et grand amateur de cigares qui s'y connaît un peu en arpentage de territoires inconnus. Ce n'est pas le moindre plaisir de lecture que procure *Le tabac Tresniek* que de multiplier les clins d'œil à la psychanalyse et de la montrer en action au moyen des multiples associations qui ponctuent le roman, des rêves systématiquement notés par Franz, du reflux des souvenirs d'enfance, des conversations, enfin, avec le célèbre Viennois, au cours d'une analyse qui ne dit pas son nom, sur fond de fin d'un monde imminente.

Insensiblement, avec finesse, le jeune garçon devient ainsi une bouche de vérité qui éclaire le lecteur sur divers sujets, allant des débuts du freudisme à la nature éphémère des journaux, en passant par la grande affaire que sont l'amour et la sexualité, tandis que le nazisme triomphant se donne à voir à mille signes. Pourtant, il faut bien vivre. Franz est-il dans le déni quand il écrit à sa mère que Tresniek est mort des suites d'une maladie, alors qu'il a assisté à son arrestation et qu'au moins une fois il est allé lui rendre visite en prison ? « Même si les Juifs sont des gens convenables, lui avait-elle écrit un jour, ça risque de

ne pas leur servir à grand-chose, vu que tout le monde autour d'eux a renoncé à l'être depuis longtemps. »

UNE LITTÉRATURE PLUS VASTE

Si la tentative d'extermination des Juifs d'Europe a échoué, pour Imre Kertész, il est une réalité qui a sombré, corps et biens : la culture européenne de jadis, où le Juif jouait un rôle déterminant. Déporté à Auschwitz à quinze ans, rescapé de Buchenwald, l'auteur d'*Être sans destin* et de *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* refuse d'être rangé dans la catégorie « littérature hongroise ». Sa famille littéraire revendiquée se situe plutôt dans l'ensemble appelé « littérature juive d'Europe centrale », qui n'a que faire des frontières nationales et s'est écrite en allemand.

Cela, il l'affirme avec douleur dans *L'ultime auberge* (Actes Sud), tout en maudissant le sort qui l'aura fait écrire dans une langue mineure, le hongrois, et habiter une ville provinciale, Budapest, quand c'est à Berlin qu'il respire. Ce n'est pas la seule déploration faite dans ce roman tiré du journal d'un roman en train de s'écrire, œuvre noire, magnifique, toute en reprises sur le motif et ponctuée d'éclairs de lucidité. Ainsi, sur l'exil, ce constat sans issue : « Ceux qui partent emportent leur culture, ceux qui

restent la détruisent. »

Pour Kertész, l'esprit d'Auschwitz n'est pas mort. Il se vérifie quand se réalise sa prédiction selon laquelle la troisième génération récupérera le nazisme. Il se perpétue dans l'autodestruction de la civilisation occidentale à laquelle son grand âge le fait assister, ainsi que dans la disparition annoncée de ce qu'il appelle la « créativité éthique », c'est-à-dire la pratique de l'art dans une solitude aristocratique, comme une valeur s'opposant à la « bêtise démocratique » et aux « statistiques de vente ». Et le fait que ces pensées viennent à un homme qui, après les exactions nazies, aura été en butte aux vexations d'un régime totalitaire où il aura vécu chichement de traductions avant de recevoir sur le tard, en 2002, comme une ironie suprême de l'Histoire, le prix Nobel de littérature, ne fait qu'ajouter à la véracité des signes ici décryptés. Avec celui à qui l'Histoire et l'actualité apparaissent de plus en plus souvent comme un « film d'action kitsch », il faut donc s'interroger : est-ce vraiment la réalité qui recule ou le sentiment d'irréalité qui progresse en chacun ? Il est des lectures qui donnent le vertige. Elles n'en sont pas moins nécessaires. ■

PEUT-ÊTRE ESTHER

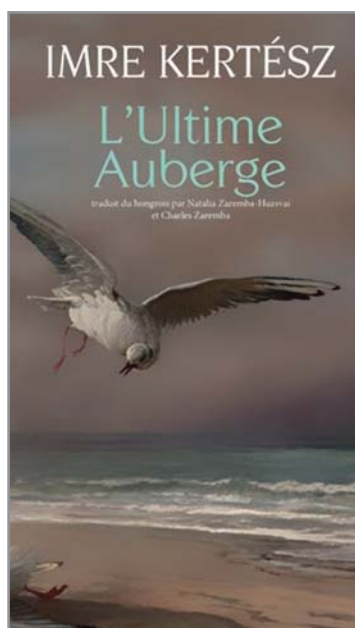
Katja Petrowskaja
Traduit de l'allemand (Allemagne)
par Barbara Fontaine
Le Seuil, 2014, 288 p.

LE TABAC TRESNIEK

Robert Seethaler
Traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes
Sabine Wespieser éditeur, 2014, 256 p.

L'ULTIME AUBERGE

Imre Kertész
Traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huvsvai et Charles Zarembo
Actes Sud, 2014, 320 p.



LA GRANDE NOIRCEUR, PART TWO ?

Georges Privet

Peu de gens auraient prédit, en début d'année, qu'un des plus grands (et des rares) succès du cinéma québécois en 2015 mettrait en scène un groupe de religieuses luttant pour la survie de leur couvent, en 1965...

Après tout, *La passion d'Augustine* ne contenait aucune des supposées garanties de succès habituelles, évoquait une époque dont les Québécois semblaient s'être largement désintéressés, et était réalisé par une cinéaste (Léa Pool) dont le dernier long métrage (*La dernière fugue*) avait été un échec sans appel.

C'était toutefois sans compter sur la fascination profonde (mais largement subconsciente) des Québécois pour une chose dont ils prétendent s'être libérés depuis longtemps : leur passé religieux.

L'effet de surprise avait été le même en 2005 avec *La neuvaïne* (dont l'histoire reposait sur un rituel si dépassé que son nom ne voulait plus rien dire pour la plupart des spectateurs), et en 2011 avec *Pour l'amour de Dieu* (dont le titre avait fait rire les sceptiques, avant de fournir à Micheline Lanctôt son plus grand succès à titre de réalisatrice).

Coincidence ? Peut-être. Mais il est troublant de voir à quel point un peuple qui s'est massivement détourné de la religion se masse désormais pour la retrouver au petit comme au

grand écran, que ce soit par le biais de documentaires (*Les discrètes* d'Hélène Choquette, sur les œuvres charitables de la communauté des Sœurs de la Providence) ou sous la forme de séries télé (*Le berceau des anges* de Ricardo Trogi, sur le rôle de l'église dans un trafic de bébés montréalais vendus à des couples de New York et du Canada anglais dans les années 1950).

Comment expliquer cette fascination pour un sujet (la religion), une époque (les années 1950-60) et un mode de vie (celui des frères et des sœurs vivant coupés du monde), un demi-siècle après que le Québec a soudainement déserté les églises, découvert la libération sexuelle et fui la Grande Noirceur ? Un sentiment de culpabilité collectif ? Une nostalgie profonde mais inconsciente ? La peur d'avoir jeté le bébé avec l'eau du bain ? Ou tout simplement le besoin de croire en quelque chose, à une époque désespérée et désespérante ?

Peut-être, suggère *La passion d'Augustine*, est-ce tout bonnement parce que, si le Québec a beaucoup changé en apparence, il n'a pas changé tant que ça, finalement.

De fait, le combat de Simone Beaulieu, devenue mère Augustine, pour sauver son petit couvent sur le bord du Richelieu la voit croiser une

foule de sujets d'une actualité brûlante : la privatisation des biens collectifs et la rationalisation des dépenses ; l'école publique ou l'école privée ; le port du voile et la place de la religion dans un Québec laïque ; le financement des arts et l'austérité.

En butte à des supérieurs qui veulent vendre son couvent, à une Église qui la force à abandonner l'uniforme, à la privatisation de tout ce qu'elle tenait pour sacré et à des autorités qui ne voient pas l'intérêt de financer les arts, Augustine vit une passion qui aurait tendance à prouver que les forces oppressives d'hier ressemblent parfois étrangement à celles d'aujourd'hui (et ceux qui en doutent n'ont qu'à se rappeler les menaces qui pesaient, l'automne dernier, sur la survie des conservatoires de musique). En clair, sous ses airs de *feel good movie*, le film de Léa Pool, c'est un peu *La Grande Noirceur, part two – Les croyants contre-attaquent...*

Les croyants en quoi ? En quelque chose (l'espoir, la charité, la foi, bref, les fameuses vertus théologiques au cœur de la trilogie de Bernard Émond) qui puisse nous aider à survivre à cette seconde Grande Noirceur, peut-être pire que la première, car les années 1960 étaient au moins porteuses d'un vent de changement planétaire dont on peine à



trouver aujourd'hui l'écho au Québec ou ailleurs.

Mais si notre cinéma a prouvé quelque chose – de *Jésus de Montréal* (où un nouveau Christ se faisait crucifier chaque soir sur le mont Royal) à *C.R.A.Z.Y.* (dont le héros s'imaginait ascendant au-dessus des fidèles en pleine messe de Noël !) –, c'est qu'il est plus facile de sortir les Québécois de l'église que de sortir l'Église des Québécois.

De fait, une certaine frange de notre cinéma demeure étonnamment habitée (de manière sans doute inconsciente) par des personnages et des histoires qui portent en eux l'écho de cette foi, parfois même annoncée par le titre du récit, que l'on pense au solitaire hanté de *L'ange gardien* (le second film d'un jeune cinéaste dont le premier s'intitulait *Le petit ciel*), aux chants religieux qui réconfortent la mère endeuillée de *Chorus*, à la presque sainte qui sauve le sans-abri d'*Autrui*, ou aux victimes et à l'unique survivant de *Miraculum*.

Ce dernier film, en particulier, brosse en creux un portrait absurde fascinant du Québec contemporain, coincé entre la Charte (les Jéhovas), la Santé (Jean-Coutu), la Dette (le Casino) et l'Envie-de-sacrerson-camp-au-plus-vite (l'avion en partance pour Cuba, qui s'écrase dès qu'il a quitté le sol québécois !), au fil d'un récit en forme de loto existentielle où le spectateur cherchera à deviner qui du dévot, des boomers, du trafiquant ou du joueur survivra à la catastrophe. Un véritable

best of des craintes et obsessions identitaires du Québec contemporain, distillées dans une fable sur la crainte de l'Autre, la quête de sens, la peur de la mort et l'espoir d'être sauvé par le hasard. Un film qui dit, grosso modo, que Dieu n'existe pas, mais qu'on peut quand même espérer un miracle (un credo on ne peut plus québécois).

À cette époque si désespérée qu'elle semble même incapable de conscientiser son désarroi, certains films ont choisi d'opposer – *contre toute espérance*, comme dirait Bernard Émond – des figures d'espoir militant, telle Léa Roback, l'héroïne du documentaire *Des lumières dans la Grande Noirceur* (1991) ou celle des *Discrètes* (2015), Émilie Gamelin, la fondatrice des Sœurs de la Providence, dont tout le monde a redécouvert l'existence lorsque les manifestants du Printemps érable ont commencé à se rassembler à la place qui porte son nom.

Mais qu'elle soit sincère ou affectée, consciente ou inconsciente, populiste ou militante, cette persistance du religieux s'affiche clairement dans notre cinéma et jamais plus fortement que dans les périodes de désarroi. La plus belle scène de *La passion d'Augustine* montre d'ailleurs ses héroïnes enlevant pour une dernière fois leurs habits religieux avant de partir affronter le monde qui les chasse de leur couvent.

Difficile, en voyant ces religieuses forcées de quitter leur foyer, de ne pas remarquer aussi tous ces autres personnages – innocents plus ou moins cloîtrés, vivant depuis toujours en marge du monde, et soudainement poussés par les circonstances à s'émanciper – qui sont en passe de devenir des figures récurrentes de notre cinéma de *Henri Henri* (un simple d'esprit qui a grandi auprès des bonnes sœurs d'un couvent décrépît) à *Roméo Onze* (un boiteux timide dont le sobriquet sur Internet évoque étrangement le nom d'un pape !), en passant par *Félix et Meira* (qui devront tous deux quitter le Québec et leurs familles respectives pour essayer de trouver ailleurs l'amour ensemble).

Et puis, il y a le cas de *Gabrielle...*

Bien que se déroulant à notre époque, le film de Louise Archambault partage

beaucoup de choses avec *La passion d'Augustine* : une histoire qui repose principalement sur l'apprentissage de la musique ; des personnages tendrement innocents et asexués, habitués à vivre en groupe, en marge du monde ; et une vibration vaguement *sixties*, par l'utilisation systématique des chansons de Robert Charlebois, qui enregistra son premier disque en 1965, soit l'année même où se déroule le film de Léa Pool. Un peu comme si cette époque marquait un virage incontournable, un tournant riche en changements rapides mais mal digérés, plein d'enjeux fondamentaux mais incompris, porteur de leçons ignorées, oubliées ou mal assimilées.

Au cœur de ces films, une quête de sens, certes, et une question de foi, sans doute, mais pas nécessairement en Dieu, puisqu'il semble avoir temporairement abandonné les personnages dont ces histoires traitent ; mais plutôt de foi en leur propre capacité à s'en sortir, loin du monde qui les a vus naître et grandir, et dont ils doivent désormais s'affranchir dans l'espoir de s'assumer pleinement. « Je veux juste avoir un appartement, vivre comme tout le monde, être indépendante », dit Gabrielle à sa sœur (une phrase si riche de sens qu'on s'étonne que peu de gens en aient relevé la résonance).

La passion d'Augustine met en évidence les correspondances entre deux époques, entre deux périodes sombres, entre deux ères de changement. Et si le film de Léa Pool parle de foi, c'est moins – comme tous les films évoqués ici – de la foi en Dieu (les sœurs que nous montre Léa Pool ne sont d'ailleurs pas particulièrement dévotes) que d'une foi plus fragile et plus rare encore : la foi en soi et en ses semblables. En sa capacité à s'assumer pleinement dans le monde.

Pour le Québec et son cinéma, certaines questions fondamentales se posent encore clairement, un demi-siècle après la Grande Noirceur. Au public, spectateur et citoyen, de décider s'il veut jouer dans la suite ou dans un film d'un tout autre genre. ■

L'ÉTERNEL ET L'ÉPHÉMÈRE

Les séries dans nos vies

Martin Winckler

Plusieurs fois par semaine, je consulte *TVLine*, un site d'information consacré à la télévision américaine, et tout particulièrement aux téléséries. On y trouve des informations toutes fraîches sur les fictions en cours de diffusion ; des interviews d'acteurs et très souvent de scénaristes, dont l'importance n'est plus mésestimée ; des scoops sur les épisodes à venir ; des faire-part de naissance (la mise en production d'une nouvelle série) et de décès (l'annonce d'une annulation brutale, la description d'une ultime saison, le compte rendu ému d'un ultime épisode). C'est une sorte de « quotidien » des séries en ligne, et je le feuillette avec délice, à la recherche de *spoilers* (informations susceptibles de « gâcher » la surprise des téléspectateurs) sur les séries que je regarde et de nouvelles croustillantes sur les séries que je n'ai pas regardées depuis longtemps. C'est un tabloïd adapté à mes goûts.

Et chaque fois que je le visite, je suis frappé par ce paradoxe : alors que les histoires à suivre sont un genre éternel, les séries télévisées, qui en sont la

forme à ce jour la plus aboutie, ont un caractère terriblement éphémère.

PÉRENNITÉ DE LA NARRATION SÉRIELLE

Si tant est qu'on puisse qualifier quoi que ce soit d'« éternel », on peut dire que la narration sérielle existe depuis toujours dans les cultures humaines. Il existe même des arguments solides à l'effet que l'émergence de la narration par la sélection naturelle a précédé l'apparition des cultures, car, sans récit, il n'y a pas de culture humaine possible.

Une discipline récemment apparue, la « critique évolutionniste », s'attache ainsi à montrer, en s'appuyant sur les connaissances actuelles en neurobiologie et en neuropsychologie, que la capacité d'élaborer et d'entendre des récits est, comme la station debout, le pouce opposable, le langage, la production de rythmes ou de chants et la danse, un acquis de l'évolution. Et que cette capacité, comme d'autres, est engrammée en chacun de nous, dès la naissance. Faites écouter de la musique à un nourrisson qui se tient assis et,

très vite, sans qu'on le lui ait appris, il se met à tanguer en rythme. Racontez des histoires à un enfant en phase d'acquisition du langage et, très vite, il vous réclame toujours les mêmes livres et, surtout, le même récit, au point de protester si vous ne « racontez » pas « comme il faut », c'est-à-dire avec les mêmes inflexions et les mêmes mots. Si les adultes racontent des histoires aux enfants, c'est parce que les enfants les demandent. Et s'ils en demandent, c'est parce que les histoires font partie des processus biologiques qui assurent le développement de l'intelligence, de la sociabilisation et de l'apprentissage du monde.

Dès les premières années de notre vie, nous passons nos journées à écouter, raconter, inventer et ressasser des histoires. Les narrations sont la forme *adaptée* sous laquelle nous partageons, assimilons et transformons les informations auxquelles nous sommes soumis en permanence. Il suffit de se repasser en mémoire l'heure écoulée pour le constater : nous avons écouté des récits au bulletin d'information, lu des récits dans le journal, subi des

récits au téléphone ou dans la rue ou au bureau, inventé une excuse pour échapper à une obligation, imaginé la soirée que nous avons envie de passer, planifié notre prochaine escapade, cru ou rejeté l'histoire que nous a infligée telle personne proche... Et même, pour certains d'entre nous, passé des heures à inventer et à écrire des histoires pour notre plaisir et celui des autres.

Depuis les récits autour du feu de l'ère paléolithique, en passant par la légende de Gilgamesh, les poèmes épiques d'Homère ou *Les mille et une nuits*, nous ne nous contentons pas d'écouter des récits et de vivre dans les récits, nous sommes devenus des récits. Nous portons en nous et nous partageons les récits de nos vies passées et de celles de nos disparus ; nous habiterons un jour (en tout cas, nous le souhaitons vivement) les récits émus de ceux qui nous survivront. Dans ces conditions, comment s'étonner de l'« engouement » de la planète entière pour les récits à suivre que diffusent d'innombrables chaînes de télévision et sites Internet ?

CONTINUITÉ ET FRAGMENTATION

Dans les premiers pays qui les ont produites, les émissions de télévision ont été élaborées sur le modèle de celles de la radio. Du point de vue

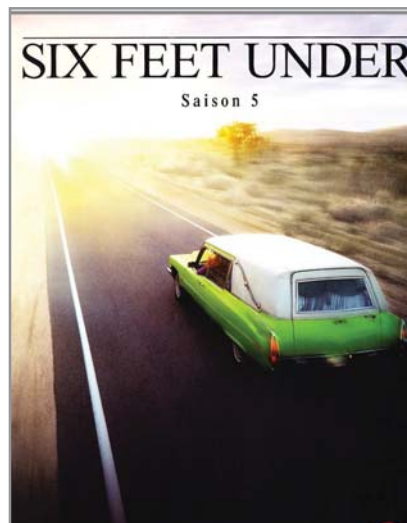
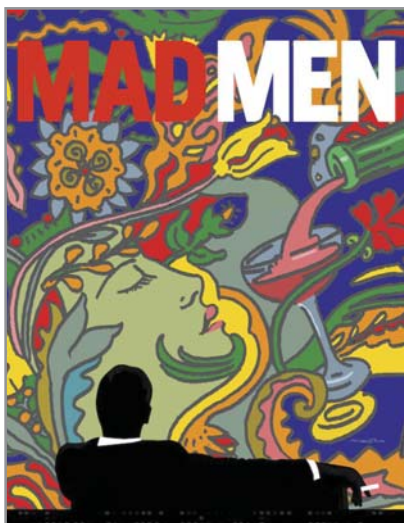
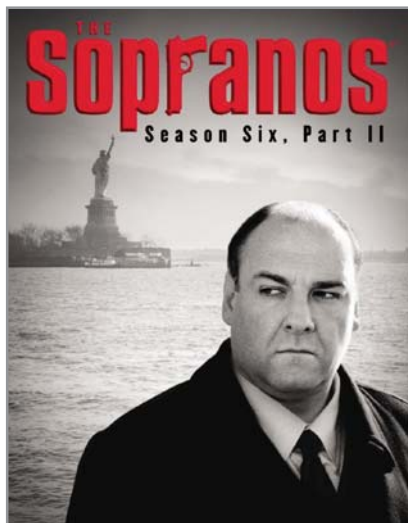
des diffuseurs, la situation était la même : programmer des heures d'antenne qui soient autant de rendez-vous réguliers pour les spectateurs. Comme la télévision entrait dans les foyers, il était logique de concevoir des émissions qui tiendraient compte du rythme de vie des auditeurs. Lorsqu'il s'agissait d'une chaîne commerciale, qui vendait des plages publicitaires à des annonceurs, le diffuseur adaptait le contenu de ses émissions aux auditeurs et auditrices, soit les consommateurs potentiels. Jusqu'à l'apparition du magnétoscope de salon, à la fin des années 70, on qualifiait le public de « captif ». S'il voulait voir l'émission, il fallait qu'il soit devant son poste, car les rediffusions étaient rares et leurs dates imprévisibles.

Au cours des trois premières décennies de la télévision américaine, les téléseries ont fait l'objet d'une consommation doublement discontinue. D'abord parce que chaque épisode contenait une histoire complète : en rater un ne compromettrait pas le visionnement des autres ; ensuite, parce que chaque épisode était fragmenté par la publicité. La construction de chaque épisode tenait d'ailleurs compte de cette discontinuité : les auteurs devaient achever chaque segment sur une « mise en suspens » juste avant la pause publicitaire, afin d'inciter le spectateur à revenir plutôt qu'à changer

d'émission – et de chaîne – pendant les présentations de lessives et de voitures. Les toutes premières téléseries américaines à succès comprenaient bon nombre d'« anthologies », soit des histoires indépendantes unies par un esprit – et parfois un hôte – commun. Pensons par exemple à *La quatrième dimension* (*The Twilight Zone*) ou à *Alfred Hitchcock Presents*.

Les émissions composées d'épisodes unitaires n'étaient pas incompatibles avec un projet de longue durée, bien au contraire : *Route 66* était un long *road-trip* effectué par deux jeunes gens, en voiture, sur les routes de l'Amérique ; *Le fugitif* contenait les étapes et les rencontres d'un homme accusé d'avoir tué sa femme et qui, après avoir échappé à la police, poursuivait un mystérieux assassin.

En dehors des *soap operas*, ces mélodrames diffusés en matinée cinq jours par semaine, il n'y eut pas de téléserie d'importance à suivre à la télévision américaine avant 1978. Cette année-là, *Dallas* fit son apparition en *prime time*. Avant elle, les chaînes croyaient dur comme fer qu'un feuilleton hebdomadaire n'aurait aucun succès, car les spectateurs oublieraient, d'une semaine à l'autre, le contenu de l'épisode précédent. *Dallas* leur prouva l'inverse, et introduisit un élément supplémentaire pour la fidélisation du public : des personnages multiples et



des trames entremêlées. Quand une télésérie prend la forme d'une histoire à suivre, il est indispensable de voir chaque épisode ; non pas pour comprendre – ce n'est pas de l'astrophysique – mais pour tout savoir des personnages, leurs paroles, leurs pensées, leurs mimiques, leurs turpitudes, leurs chagrins. Pour être *en phase* avec l'histoire. Car nous portons en nous une « sainte horreur du vide narratif ». Nous sommes tous capables de pénétrer dans un récit en cours de route, mais c'est quand même beaucoup mieux de connaître toute l'histoire.

Le *fugitif* (1963-1966) comptait trente épisodes hebdomadaires par année de production. *Bonanza* (1959-1972) en eut, selon les années, entre vingt-huit et trente-quatre ! Le développement de grandes séries « à suivre » au cours des années 80 (*Hill Street Blues*, *La loi de Los Angeles*) et 90 (*New York Police Blues*, *Ally McBeal*, pour n'en citer que quelques-unes) s'est longtemps heurté à un obstacle économique : le coût croissant des productions conduisait les chaînes à acheter et à programmer moins d'épisodes chaque année. Dans les cases horaires laissées vides, elles rediffusaient des épisodes passés. Or, les séries à suivre se rediffusent beaucoup moins bien que les séries à épisodes unitaires. Il a fallu attendre la fin des années 90, avec la multiplication des chaînes câblées et l'explosion du DVD, pour que le genre des séries-feuilletons

explose. L'apparition de services en ligne tels que Netflix a parachevé le phénomène. On peut, aujourd'hui, regarder l'intégralité d'une série sans être rivé à son poste.

TEMPS DE LA SÉRIE ET TEMPS DU SPECTATEUR

On ne regarde pas une série en diffusion comme on regarde un film ou comme on lit un livre. Alors que la plupart d'entre nous peuvent consacrer deux heures d'affilée à un film et mettre à profit leurs moments d'inactivité (temps de transport, attente d'un rendez-vous, pause dans un café, moment de solitude) pour la lecture d'un roman, une télésérie est beaucoup plus chronophage. La plupart des personnes qui disent ne pas en regarder invoquent d'ailleurs la question du temps que cela prend.

Les modalités d'écoute ne sont pas non plus comparables à celles des autres formes narratives. Suivre une série n'est pas une activité extérieure comme la sortie au cinéma, ni toujours une expérience intime, comme la lecture. C'est une consommation *domestique* : on la regarde seul, en couple ou en famille, parfois entre amis chacun de son côté, et on se twitte pendant ou on se téléphone après.

Ce n'est pas une activité sporadique – comme le sont souvent les sorties au cinéma ou au théâtre – ou solitaire comme la lecture, mais un rendez-vous

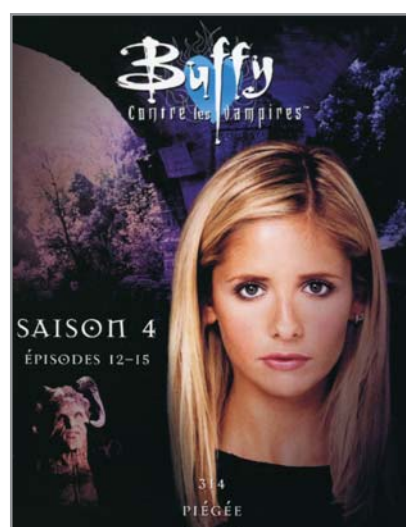
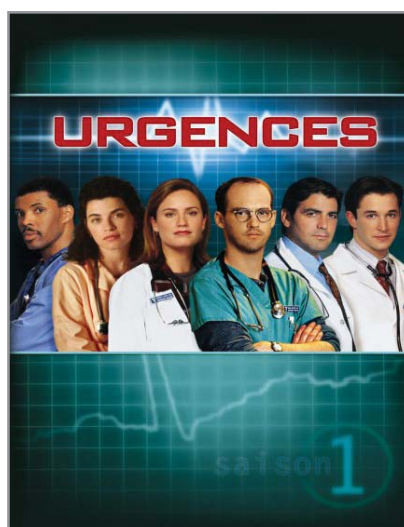
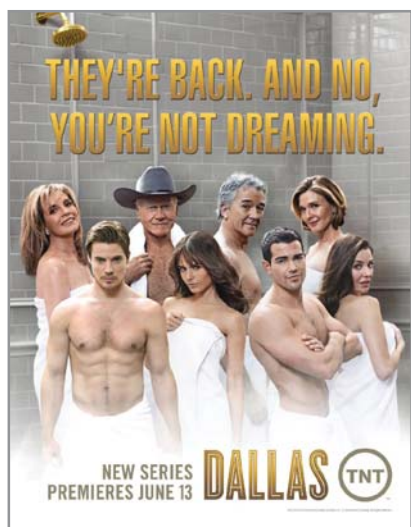
hebdomadaire, programmé, similaire aux repas familiaux de fin de semaine. Presque un rituel.

Quand il se répète semaine après semaine, le visionnement d'une série épouse de près le rythme de la vie quotidienne, et celui de nos relations. Les personnages (et les acteurs qui les incarnent) vieillissent *visiblement* en même temps que nous. La série la plus proche de nous n'est ni un roman, ni une suite de nouvelles, ni un film, ni une pièce, c'est une *chronique*.

UNE EXPÉRIENCE ÉMOTIONNELLE TRÈS PARTICULIÈRE

Lire un roman, voir une pièce de théâtre, regarder un film ou une télésérie sont avant tout des expériences émotionnelles. La réflexion ne survient que dans un second temps. La particularité des séries, c'est qu'elles produisent des émotions à répétition. Et, parfois, sur des périodes très longues, qu'aucun film ou aucun roman ne peuvent égaler.

Or, tout porte à penser que notre cerveau ne fait pas de différence entre les émotions nées devant un écran et celles que nous éprouvons dans des situations vécues. L'évolution nous a dotés de mécanismes d'empathie, d'attachement, de répulsion, de curiosité, qui s'exercent de manière identique selon que nous avons affaire à nos proches, à nos voisins de palier, à des personnalités publiques ou à des



personnages de fiction. La différence ne réside pas dans la *nature* des émotions, mais dans leur *intensité*. Et cette intensité est liée essentiellement à la proximité et à la fréquence avec laquelle nous sommes confrontés à une figure ou à une situation, qu'elles soient réelles ou imaginaires.

En accueillant les personnages d'une télésérie à l'intérieur de notre lieu de vie, nous leur offrons, ainsi qu'à la complexité de leur vie inventée, la présence et la proximité émotionnelle dont bénéficient nos amis et nos proches. Ils peuvent, selon la manière dont nous les rencontrons (diffusion hebdomadaire, DVD, service en ligne comme Netflix), être présents chaque mardi ou plusieurs nuits de suite, ou toute une fin de semaine, pendant des mois ou des années.

Certes, ces amis fictifs n'ont pas de présence *physique*. Et ils ne réagissent pas à nos commentaires, ne répondent pas à nos questions, ne dégustent pas le souper que nous avons préparé. Mais sont-ils en cela très différents de ceux de nos proches que nous ne serrons jamais dans nos bras, qui parlent sans se préoccuper de nos réflexions et ne touchent pas à ce que nous leur avons cuisiné ?

En revanche, ils nous font ressentir plaisir et tristesse sans jamais nous menacer. Quelles que soient nos réactions, ils ne nous en tiendront jamais rigueur ; ils ne les utiliseront jamais contre nous. Ces émotions auront la même qualité que celles que nous ressentons chaque jour, sans leurs implications. Ces amis ne portent pas de jugement sur nous, au contraire : ils nous montrent que leurs vies sont au moins aussi compliquées que les nôtres ; ils suggèrent que nos tourments sont respectables, et nous indiquent même parfois des issues possibles. En vieillissant avec nous, ils font écho à nos vies dans leur dimension la plus ineffable : le temps. Les auteurs de *Six Feet Under*, magnifique série qui n'en finissait pas de parler de la fragilité de la vie, l'avaient bien compris, puisqu'ils choisirent de clore leur narration

(attention, *spoiler* !!) en nous montrant la mort de chacun des personnages.

AU RISQUE DE LA PERTE

Semblable proximité, si gratifiante soit-elle, n'est pas dénuée de risques. Beaucoup de spectateurs assidus de séries mentionnent, en se moquant d'eux-mêmes, l'état de « manque » qui s'empare d'eux, au printemps, jusqu'au prochain épisode de la saison d'automne. Quand les délais se prolongent (pour les dernières saisons des *Soprano* ou de *Mad Men*, par exemple), le manque peut se transformer en impatience, voire en ressentiment : est-il acceptable de nous faire attendre ainsi ? Lorsqu'un personnage aimé disparaît, le deuil peut être profond : nombreux sont les spectateurs d'*Urgences* (*ER*) qui ont « décroché » après la mort de Mark Greene, figure centrale du Cook County General – et de la série.

Il y a pire : lorsque la série s'interrompt brutalement, parce que le diffuseur ne la trouve plus économiquement rentable, l'absence de conclusion satisfaisante et le sentiment de perte s'accompagnent d'un insupportable sentiment de trahison. Nous avons consacré tant d'attention, tant d'émotion à cette histoire – *comment peuvent-ils nous laisser en plan comme ça ?* Toutes proportions gardées, c'est le même sentiment de trahison que l'on ressent lorsqu'un ami de toujours nous plante un poignard dans le dos.

Et même quand elle est prévue, écrite, annoncée et programmée, la fin d'une série très marquante ne manque pas, souvent, de provoquer de vives émotions. Qu'on pense au dernier plan, inachevé, des *Soprano* ; aux dernières séquences de *Six Feet Under* ; à la fin controversée de *Dexter*...

Et j'en reviens à l'idée initiale de cet article : les processus cognitifs que la fiction met en jeu sont « éternels » – et, sur le plan individuel au moins, irrépressibles – en ce sens que nous les portons tous en nous depuis plusieurs centaines de milliers d'années et qu'ils ne sont pas près de disparaître. Ces

processus, les téléséries les mettent en œuvre mieux que toutes les autres formes de narration, parce qu'elles condensent toutes les formes antérieures – littérature, théâtre, radio, cinéma – et le font dans notre intimité, avec une permanence et une durée dont aucune autre forme n'est capable. Et cependant, l'expérience que nous vivons avec elles demeure extrêmement fragile et éphémère, malgré la multiplicité des supports qui nous permettent de les revisiter.

Contrairement à un livre ou à un film que nous pouvons relire ou revoir dix fois, il est très difficile de revoir intégralement les séries qui nous ont le plus marqués. Il nous est, de toute manière, impossible de revivre, même de loin, les échos intimes, quotidiens, durables qu'elles ont suscités en nous lors du premier visionnement. Quand on lit un livre, quand on voit un film, on se met en retrait du monde. Quand on regarde une série, le monde est toujours là, elle l'habite avec nous. L'adolescente qui accédait à l'âge adulte en même temps qu'elle regardait *Buffy contre les vampires* ne vivra pas la même expérience en revoyant la série à trente ans.

Par leur construction séquentielle, les séries sont faites pour s'insérer dans nos vies et mêler, avec une troublante familiarité, les réflexions de leurs personnages à celles de nos parents, de nos compagnons ou de nos colocataires. Leurs trames font écho à nos drames – et à nos bonheurs. Et les bonheurs qu'elles nous procurent, vécus dans l'instant de la première *exposition*, s'évanouissent inéluctablement.

C'est triste, certes, mais comme c'est bon ! *Play it again, Sam !* ■

À VOIR :

DALLAS
URGENCES
SIX FEET UNDER
BUFFY CONTRE LES VAMPIRES
LES SOPRANO
MAD MEN



LA MARCHÉ À L'AUTRE

Patrick Nicol

C'était drôle au début.

Je me souviens d'une émission diffusée à TQS qui s'intitulait *Les indispensables*, une sorte de jeu-questionnaire basé sur la résolution d'énigmes et le devinage de devinettes. Une épreuve en particulier consistait à trouver le proverbe caché sous une paraphrase. Je revois l'animateur, Gino (prononcé Jineault) Chouinard, lisant l'indice sur sa fiche : « Il ne faut pas être trop triste dans une seule journée. » La concurrente se creuse les méninges. Le temps s'écoule, Gino finit par donner la solution : « À chaque jour suffit sa peine. » Un silence flotte. Malaise. Ça ne marche pas, mais personne ne semble comprendre exactement pourquoi. J'ai ri. J'avais honte aussi.

Imaginer qu'une équipe de concepteurs, de chercheurs et de rédacteurs s'était réunie pour rédiger puis approuver une telle niaiserie basée sur autant d'ignorance créait chez moi un malaise doux, mais gérable, puisqu'il s'accompagnait d'une certaine dose d'autosatisfaction, disons, un sentiment de supériorité pas trop cher payé.

Maintenant il y a des fautes dans la bande passante aux nouvelles de Radio-Canada et je ne ris plus.

J'ai toujours aimé imaginer les groupes d'idéateurs. Je vois des hommes en bras de chemise réunis autour d'une table ovale. Ils portent des bretelles et boivent du café filtre dans des verres en styromousse (manifestement, je n'ai pas rafraîchi cette image depuis les années 80). Ils font des pubs, accouchent de slogans, revampent de temps en temps l'image d'un organisme public. Je me demande comment ils font, comment une demi-douzaine de personnes peuvent se réunir, discuter et s'entendre à la fin de la journée pour dire que, par

exemple, « on se donne Legault » est un slogan efficace. Ou que « *Violons du monde* » est un bon titre pour le prochain album d'Angèle Dubeau. Ou que n'importe quel scénario de n'importe quelle pub de Tim Hortons a un peu d'allure. Comment la bêtise peut-elle être partagée, énoncée à voix haute, adoptée à l'unanimité avant de traverser, intacte, la chaîne de commandement pour être finalement diffusée ? Je ris. J'ai un peu le vertige, aussi.

Il n'y a pas très longtemps, on pouvait encore rire. Rire, par exemple, de ceux qui pensent que la Beauce constitue un modèle dans n'importe quel secteur de l'activité humaine. Dans un souper entre amis ou au dîner, avec les collègues, on pouvait évoquer sans vraiment les connaître les radios qui parlent et le *Journal de Montréal*, avec la même suffisance, la même inconscience que nous mettions, il y a quelques années à peine, à rire de ceux qui portaient des bas dans leurs sandales et dont les « si » mangeaient les « rais ».

Pendant longtemps, bref, l'Autre a été pour nous un être cocasse, un peu bête, mais inoffensif. Il déployait son activité en des lieux que nous n'avions pas à fréquenter (au pire, on fermait la télé, on évitait certaines boutiques) et rarement les fruits de son activité venaient à nous éclabousser.

Je n'ai jamais assisté à la conversation précopulatoire d'un gang de hockeyeurs saouls dans les toilettes d'une Cage aux sports, ni participé à un *tailgate party*, béat devant des poupées gonflables en forme de bouteilles de Bud, ni signé des pétitions pour le droit d'insulter n'importe qui à la radio ou empêcher la création de voies réservées aux autobus. J'ai toujours pensé que je faisais partie de la majorité, du monde normal,

du juste milieu. Puis voilà qu'un policier tire à la face d'une manifestante et que des milliers de Québécois applaudissent à la vue du visage brûlé de la jeune fille.

Je n'avais jamais non plus consulté les *talkbacks* de TVA. Cette fois, je l'ai fait. L'Autre, manifestement, avait gagné en effronterie. J'ai suivi sur Facebook la page du zouave qui se moquait de la défigurée et l'Autre, tout à coup, avait un visage. Il semblait heureux, respirait la santé et le bien-être antisocial, et n'apparaissait pas plus con que bon nombre de mes connaissances. Il avait un nom, même, et occupait un certain emplacement dans l'espace qu'une rapide recherche Internet nous aurait permis de situer... Le grand Martel a proposé de monter à Québec pour lui casser la gueule. Chavarie l'a dénoncé, lui, et Messier a proposé la création d'un registre national des taouins. Puis notre colère s'est étioyée.

Quand je dîne avec les collègues, maintenant, c'est pour constater que la fille à ma droite va bientôt perdre son emploi, que le gars en face de moi, qui n'a pas quarante ans, est convaincu que son employeur le méprise, c'est pour dire avec mes confrères et consœurs, qui auraient pu être des compagnons d'armes : « nous avons perdu », sans savoir exactement de quelle bataille il s'était agi.

Il semble que les amateurs des Nordiques vont obtenir la fermeture de nos facultés, que les buveurs de pétrole vont continuer à pisser impunément dans nos aquariums, que le vrai monde a renoncé à se faire instruire et à faire soigner ses proches, à confier ses enfants à des gens compétents, à ne pas mourir empoisonné. Et qu'il nous a imposé ces choix.

Pendant quelque temps, croyant résister à l'innommable, on a écrit dans des revues lues par des gens comme nous, on a publié des livres lus par des gens comme nous et on s'est endormis avec le sentiment du devoir accompli, devoir qui consistait en gros à voter à gauche en nous moquant du commun et à donner notre indignation en spectacle sur Facebook.

On disait prêcher à des convertis, conscients que l'allusion biblique excluait la plèbe du message. On disait aussi prêcher dans le désert, parce qu'on aime les paysages exotiques, les westerns spaghettis, et que prêcher sur le bord de la mer ou en haute montagne, franchement, ça ne fait pas sérieux.

On aurait été mieux de crier au loup, au meurtre, au voleur. On aurait dû se prémunir, apprendre à se défendre contre les monstres sortis des limbes pour nous dévorer sous les applaudissements des hordes caquistes, populistes et *gangrapistes* de banlieue.

Nous n'avons rien vu venir, finalement, occupés que nous étions à suivre les conseils jardinage de Radio-Canada.

Et nous nous sommes retrouvés déçus de nous-mêmes. Des mots comme *réel* et *vrai monde* se sont infiltrés dans notre discours, comme si nous commencions à douter de l'existence effective de notre strate sociale, comme si la ligne orange-solidaire était effectivement la banlieue d'un monde parallèle, inimportant parce qu'inopérant, comme si l'UQAM était pour vrai le dernier refuge d'une espèce en voie d'extinction...

Nous nous sommes dit : « On ne peut plus rester entre nous. Il faut aller convaincre la masse, rejoindre le vrai monde, toucher l'Autre. »

Aller à la rencontre de l'Autre, n'est-ce pas ce que tout le discours social nous propose ? Descendre de notre tour d'ivoire – qui n'est en fait qu'un édifice public en décomposition ou un cinq et demi dans Villeray qu'on n'a pas vraiment les moyens de payer – et aller à sa rencontre. Bien sûr, il ne s'agissait pas de s'intéresser à lui. L'Autre parle si fort, ces temps-ci, son nom est invoqué si régulièrement et à toutes fins qu'on a l'impression de bien le connaître, cet *alien* majoritaire et pas tellement silencieux. Il fallait, au contraire, l'amener à s'intéresser à nous. Le convaincre que le fonctionnaire, comme l'universitaire, est une personne réelle, quelqu'un qui mérite d'être pris en compte quand on parle des vraies affaires. Comme le travailleur communautaire, l'intervenante en santé mentale, l'enseignante et son confrère. « On est du monde, nous autres aussi, et on se reproduit, et on a peur pour nos *jobs* et l'avenir de nos enfants. »

Sans l'avouer, nous nous sommes inspirés pour notre action du *love-in* commandité de Sheila Copps et Liza Frulla. L'idée, en gros, était la même : descendre dans le ventre de la bête pour réveiller en elle des désirs. Bien sûr, le siège ne serait pas tenu à la même hauteur. Robert avait écrit sur sa pancarte : « Fuck le cœur, vive les facultés supérieures ! »

Noliser les autobus a été facile. Recruter des manifestants, plus compliqué, surtout parce que les Montréalais ne comprennent pas pourquoi il fallait franchir le pont, sortir de la ville autrement que par avion pour aller autre part que dans une capitale étrangère. « Prendre le bus pour Québec, chose, la dernière fois que j'ai fait ça, j'avais un walkman sur les oreilles et j'écoutais Talking Heads ! » Heureusement, il y avait des jeunes, et parmi eux de bien musclés.

Nous avons bien ri en fabriquant nos pancartes. « Faites l'école pas la guerre. » « La rigueur sera intellectuelle ou ne sera pas. » Je nous trouvais drôles. Élise avait agrandi une photo de Duhaime sur laquelle on pouvait lire : « Demandez-vous POURQUOI il parle. » Sous la photo du docteur Barrette, quelqu'un avait écrit un diagnostic : « Sociopathe. » Jasmin avait fait le dessin d'un chat ; je me demande encore ce qu'il cherchait à exprimer.

On était un peu nerveux, à sept heures du matin dans le stationnement de notre cégep, attendant les autobus comme nous l'avions si souvent fait pour des destinations moins exotiques. On s'est vite calmés : on était nombreux, assez pour remplir six ou sept bus. Et des appels nous venant de partout dans la province nous confirmaient la même chose : des centaines de manifestants convergeraient ce matin-là vers la Vieille Capitale.

Je sais que l'évidence est idéologique ; que l'idéologie commence quand on considère que nos opinions sont des vérités et que rien, à part l'aveuglement, l'ignorance ou la mauvaise foi, ne peut expliquer que l'Autre ne pense pas comme nous. Mais quand même. Je suis sûr d'avoir raison quand je prétends

que l'État détourne notre argent vers le 1 %, que la plupart des maux se soignent par l'éducation, que les hydrocarbures tuent. Je n'arrive pas à croire que ces positions soient des opinions. J'ai raison, criss, et celui qui ne pense pas comme moi est un imbécile. Voilà que je marchais à sa rencontre.

Nous nous étions donné rendez-vous au Colisée Vidéo-tron-Péladeau. Bien sûr, nous avons fourni notre horaire et notre itinéraire : faire le tour pendant une heure de ce monument à l'irrationnel, au fétichisme, à... à comment ça s'appelle, donc ? Ah oui : l'aliénation. Le projet de tourner en rond avait rallié la plupart d'entre nous : c'était pour les uns le meilleur moyen de ne pas nous perdre en terrain hostile, pour les autres l'illustration semi-ironique d'une révolution.

Nous étions attendus. Quelques animateurs de fond de poubelle avaient parlé de nous. Près d'une centaine de Québécois, badauds et badaudes, étaient prêts à nous recevoir, moins agressifs qu'amusés, curieux de savoir combien de temps un pousseur de crayon pouvait tenir une pancarte sans appeler la CSST. Aucun journaliste n'avait jugé bon de se déplacer.

C'était comme un rêve. Non pas le type de rêve que semble évoquer cette expression et qui en fait n'arrive jamais, mais un vrai rêve, semblable à ceux qui occupent nos nuits et dont on sort épuisé. Des dizaines de personnes parlaient en même temps sans se comprendre, enfermées chacune dans sa cage de verre. Des foules informes, gesticulantes et criardes, empêchaient les idées claires de se former.

Nous marchions, tendant nos pancartes, espérant que leur lecture seule ferait l'affaire. L'Autre était aligné le long de la parade, il nous criait des noms, prétendait qu'il n'y avait parmi nous aucune belle fille (ce qui était rigoureusement faux) et aucun gars capable d'engager une bataille. Martel est sorti du rang. Il s'est trouvé nez à nez – casquette à casquette, plutôt – avec le plus sonore des *douchebags*. Ils se sont zieutés comme voilà cent ans, il me semble, le caporal Chose a dévisagé l'Indien sur la route de Châteauguay. J'avais vraiment envie que ça pète.

Le soir, je me suis retrouvé dans un bar, atablé avec une gang de gars sympathiques qui respiraient le bien-être et la santé mentale. Nous avons fraternisé, bu beaucoup et beaucoup parlé. Comme dans un rêve, je vous dis, le rêve où tu réussis finalement à dire ses quatre vérités au collègue qui t'énerve, au conjoint qui t'irrite, au colon qui t'opresse. « Vous êtes juste caves, je leur disais, pas instruits et trop sûrs de vous. Ça fait ça, le libre marché, ça multiplie l'offre médiatique au point de vous offrir exactement ce que vous avez envie d'entendre. Alors vous croyez avoir raison parce que vous n'entendez plus que des cons qui flattent vos bas instincts ; ça fait ça, le capitalisme, ça vous bourre comme on donne du sel au chevreuil qu'on veut tuer, comme on gave de chips un bébé, ça vous remplit précisément de ce que vous

avez envie de chier. C'est pour ça que vous êtes caves et que vous allez le rester. »

Un rêve, je vous dis. « Et puis s'ils ferment Radio-Canada, s'ils éliminent la formation générale dans les cégeps, vous serez pour toujours tout à fait à l'abri. À l'abri de l'accident stimulant, à l'abri de la pensée-surprise, à l'abri du penseur compétent qui pourrait vous atteindre... » Un rêve, vraiment, parce qu'à la moindre objection j'opposais un argument infaillible :

« Mais comment t'expliques qu'on est des milliers à être tannés de payer des impôts pour faire vivre des paresseux syndiqués ? Comment ça se fait qu'on est si nombreux à comprendre qu'on ne peut plus vivre au-dessus de nos moyens ?

– L'aliénation, *man*, c'est comme ça que ça s'appelle. Et si vous étiez bien informés, si vous aviez suivi nos cours...

– Mais on les a suivis, tes ostie de cours ! »

Un rêve, je vous dis. ■



Les livres hors du commun sont au Port de tête

262, av. du Mont-Royal Est – leportdetete.blogspot.com – 514 678-9566



JE SUIS LA BARBARIE

Jean-Philippe Martel

Je ne sais pas si tu te souviens, on sortait à peine des fêtes et des fous sont entrés dans un bureau parisien pour vider leurs kalachnikovs sur les dessinateurs, rédacteurs, employés et collaborateurs de la revue *Charlie Hebdo*. Tu ne savais pas bien ce qu'était *Charlie Hebdo*, mais tu t'en foutais, cet attentat te semblait inacceptable, il constituait même une atteinte à la liberté d'expression, une notion sacrée, défendue par la Charte, enfin par une charte, tu ne savais pas trop laquelle, ni même si on l'appelait charte ou quoi, mais en tout cas des fous étaient entrés à *Charlie Hebdo* et avaient tiré sur des gens, simplement parce que ceux-là n'avaient pas cédé à la menace intégriste. Chacun a droit à son opinion, tu as dit, où irait le monde si on n'avait pas le droit de dire ce qu'on pense ? Alors, pendant deux ou trois jours, tu as été Charlie et, avec les membres de ton réseau, tu as vilipendé le recours à la violence pour contraindre le droit fondamental d'exprimer sa pensée, quand on en a une.

Puis, les dignitaires de tous les pays ont marché dans les rues du monde et, t'en souviens-tu ? sur les photos il y avait François Hollande, Philippe Couillard, Denis Coderre et même Yves Bolduc, qui existait encore et qui avait l'air perdu, comme s'il s'inquiétait de la réaction policière, marcher comme ça en plein milieu de la rue, des gens se font tabasser pour moins que ça. Et c'est là que des voix ont commencé à

s'élever : tous ces représentants d'un pouvoir corrompu qui défendaient tout à coup la liberté d'expression, est-ce que ce n'était pas hypocrite ? Tu as donc remis ta photo de profil normale, celle où tu portes un t-shirt orange et où tu fais une face de truite avec Audrey, la fille *que tu sors avec*, et qui fait la même face que toi, en même temps que toi, devant un zèbre du zoo de Granby. J'avoue que c'est drôle.

Tu n'as pas trop suivi le reste de l'histoire, ni moi non plus, mais on a quand même entendu dire que de jeunes islamistes, ou islamiques, en tout cas, eux autres, se sont mis à manifester leur accord avec les auteurs de l'attentat. Je suis Kouachi, qu'ils disaient, et s'ils ne voulaient pas se faire tuer, ils n'avaient qu'à ne pas représenter le Prophète dans leur revue, ils savaient bien ce qui les attendait, non ? Ils l'ont cherché.

Des sauvages, toi et moi, on était bien d'accord.

Et le temps a passé et autre chose nous a occupés, les coupures dans l'éducation, dans les soins infirmiers, dans les garderies, partout, et comme de raison des étudiants, des étudiantes ont protesté. Tu as dit Encore eux ? Et moi aussi, je disais la même chose, surtout quand ils se faisaient frapper, Encore eux, pas de danger que ça t'arrive à toi, ni même à moi, qui passais l'essentiel de mon temps au travail. Je vivais pratiquement au cégep, et quand je n'y étais pas je ne pensais qu'à ça, ma blonde me le reprochait un peu, mes collègues

me niaisaient et, pour avoir la paix, je me suis construit une espèce de petit fortin avec mes copies à corriger. Parfois, je profitais d'une pause entre deux cours, deux rencontres, pour m'y réfugier. J'y textais ma blonde, je lui demandais ce qu'elle faisait, comment le petit allait, elle me disait Tu as manqué ça, il perce une dent, ou bien Il se tient assis, elle m'envoyait des photos, je les relayais sur Facebook, mais ce n'était pas moi qui les prenais, j'avais l'impression de passer à côté de ma vie et je me demandais qui en profitait pendant ce temps-là, peut-être toi ?

Après quoi les choses se sont aggravées et je t'ai retrouvé sur un groupe Facebook qui se moquait de la fille qui avait reçu un projectile de gaz lacrymogène en pleine face, tu expliquais à qui voulait l'entendre, et même aux autres, qu'elle avait juste à respecter les règles, après tout elle connaissait les risques qu'elle encourait en prenant part à cette manifestation, elle l'avait bien mérité, qu'elle retourne en classe. Je t'ai aussi vu sur Je suis 3143, un site créé pour défendre le flic qui avait

précisément le contraire de la sauvagerie, c'est une manière d'être, une manière surtout de régler ses différends avec dignité, grâce au dialogue, et donc céder à la violence te donnerait raison, la culture ne sert à rien, la culture c'est con, la preuve tu n'en as pas et tu t'en passes très bien.

Puis le soleil s'est remis à briller et j'ai réussi à m'évader du cégep et à salir un peu de vaisselle à la maison, ma blonde était justement assise par terre avec le bébé, elle m'a demandé si j'avais vu ça, dans *Le Journal de Montréal*, en Abitibi un bébé avait subi de graves blessures à la garderie, sa mère racontait qu'elle avait cherché un CPE pour son petit mais qu'elle n'en avait pas trouvé, puisque le gouvernement abandonnait le système public au profit du privé, elle s'était donc résignée à le placer en milieu familial, le temps de finir ses études, et alors le chum de la gardienne était arrivé et avait brassé son bébé, qui en garderait des séquelles pour toujours. Le gouvernement avait une part de responsabilité là-dedans, disait la mère, parce que l'État ne surveille pas les garderies privées, c'est une

Alors, pendant deux ou trois jours, tu as été Charlie et, avec les membres de ton réseau, tu as vilipendé le recours à la violence pour contraindre le droit fondamental d'exprimer sa pensée, quand on en a une.

tiré dans le visage de la fille en question. Et note bien l'ironie, Je suis 3143, pour défendre la coercition, c'est un grand mot, je sais, Je suis 3143 contre la liberté d'expression. Un peu comme dans Je suis Kouachi, si tu veux, mais en version gars de Mascouche ou de Saint-Rémi. Et sur ces pages et dans ces groupes, tu disais *Ben content pour elle*, et *Dans les court de classe rien de tout sa aurais arriver retournée a l'école pour pouvoir gagné votre vie*, et le monde te likait en masse, et tu écrivais aussi *C sa que fait une gang de morons ensemble la prochaine fois reste chez vous lol*. Et je me suis retenu, tu ne peux pas savoir combien je me suis retenu de te dire ce que je pensais de tes raisonnements, si on peut appeler ça comme ça, et de ta maîtrise de la langue, qui en rejouait la pauvreté. Puis tu t'en es pris aux profs de cégep qui défiaient l'ordonnance du CRT, un tribunal patronal, je te le fais remarquer, pour faire la grève une journée. Tout d'un coup, une journée de cégep, un cours de littérature te semblaient essentiels à la survie de nos jeunes, c'est comme ça que tu les appelais à présent, ceux que tu voulais jeter en prison et battre et pire encore un mois plus tôt, et tu soutenais que les profs qui défiaient l'autorité pour faire entendre leur désaccord devaient être bannis de l'enseignement et ne plus jamais travailler au Québec, comme en Corée du Nord ou en URSS, ces paradis démocratiques, et là, là, j'ai bien failli te traiter de pauvre con et t'inviter à te battre mais je ne l'ai pas fait, parce que je continue de croire à la culture, voilà, j'ai cette faiblesse, je crois à la culture et la culture, c'est

manière de surseoir à sa responsabilité civile, et la voix de ma blonde tremblait, je m'en suis rendu compte quand elle a lu le commentaire d'un internaute qui soutenait qu'en fait, c'était la faute de la mère si son bébé avait été brassé par un fou qui possédait une garderie, elle n'avait qu'à le garder avec elle, Dans la vie on fait ses études avant de faire des enfants, il disait, et douze personnes aimaient son commentaire. Ma blonde pleurait maintenant tout à fait, et notre bébé à nous la regardait avec inquiétude, mais elle a quand même poursuivi sa lecture. Une Lavalloise ajoutait que la mère n'avait qu'à ne pas faire d'enfants, si elle n'avait pas d'argent, et trente-trois personnes trouvaient qu'elle avait raison. Ma blonde criait presque, Ça va s'arrêter où ? Non mais ça va s'arrêter où ? et notre bébé hurlait encore plus fort qu'elle, Si on ne peut plus faire d'études après avoir eu des enfants ni laisser nos enfants en confiance à la garderie, qu'est-ce qui nous reste ? Est-ce qu'on peut seulement faire des enfants ? Vivre, tabarnak ?

J'aurais voulu la consoler, lui dire quelque chose de doux, mais il fallait que j'y aille, je donnais un cours du soir sur *Dom Juan* à une trentaine de jeunes professionnels qui ne pensaient à peu près qu'à leurs gages, leurs gages.

Quand je suis revenu chez moi, après mon cours, la maison était plongée dans le noir. Le bébé dormait dans la chaleur de ma blonde qui dormait elle aussi et je n'ai pas voulu déranger tant de beauté, alors je suis allé voir sur Facebook où tu en étais, Claudette Dupont, avec tes opinions à peine

lisibles, et toi, Nathalie Rousselle, *Au premier rang pour narguer les policiers Désolée pas de pitié !!!*, j'ai cliqué sur ton profil, et ta photo de fond d'écran représentait des chiens et je me suis dit Tiens, elle trouve peut-être que les humains manquent de cœur, elle a donc lu ses propres commentaires ? Et puis je suis tombé sur ton profil, Stéphane Desmoulins, représenté par un carré vert, et tu avais l'air pas mal fier avec ton uniforme militaire, ton gros gun et ton petit afghan, oui, tu avais l'air fier d'aller dans des pays *que tu n'as jamais entendu parler de*, pour aller faire régner la paix, c'est-à-dire l'imposer, parce que les gars d'en face, n'est-ce pas, semblent avoir une autre vision des choses, et plus je te regardais, plus je me disais Une balle perdue, un cave de moins. Après tout, tu connais les risques du métier, aller là-bas, c'est dangereux, j'espère que tu ne t'attends pas à ce qu'on pleurniche sur le sort de tes enfants, de toute façon si ça se trouve ils sont de la même engeance que toi. Mais je me retenais, parce que je ne suis pas comme ça, je ne suis pas le genre de sauvage qui écrirait *Good job les gars* sous la photo d'un flic qui défonce la gueule d'une étudiante, non, je ne suis pas Daniel Gagnon, propriétaire de Pierre Minimécanique, ni Alain Comtois, ancien employé de Boston Pizza qui profite de sa liberté d'expression pour dire *Plus vite y parte moins chère ça coûte*, ce n'est pas ma vision de l'avenir pour le Québec, ni pour l'Afghanistan, si tu veux savoir. Mais plus je te lisais, plus j'avais envie de faire comme toi et de laisser libre cours à ma rage, à ma colère, et de te demander si tu comprenais bien les discours des politiciens qui s'adressaient directement à ton cœur, c'est-à-dire à ton portefeuille, et s'il t'arrivait, vu ta maîtrise de la langue, de te sentir confus quand tu recevais une lettre officielle, mais je savais que si je te disais ce que je pensais, dans les mots que je le pensais, cette chronique ne paraîtrait jamais, on me dirait Ce n'est plus de la littérature, je ne sais pas si tu saisis à quel point c'est pervers : tout ce que je peux faire, c'est représenter mon impuissance. Puis j'ai cliqué sur un autre lien et je suis tombé sur le *New York Times*, qui expliquait pourquoi certains membres du PEN Center USA, une association militant pour le maintien de la liberté d'expression et l'avancement de la littérature, se dissociaient du prix accordé à *Charlie Hebdo* et que, pour eux, les dessins de *Charlie Hebdo* témoignaient d'une arrogance envers les musulmans qui était en elle-même coupable, cette revue n'était pas digne de leur idée de la littérature, ni même de la liberté d'expression, et parmi ces éminents écrivains il y avait Michael Ondaatje, Michael Cunningham, Joyce Carol Oates et je me disais Bon Dieu, mais ils n'ont que ça à la bouche, obéir, et Si ces gens représentent effectivement ce que notre civilisation fait de mieux, de plus élevé, à quoi bon se battre pour elle, qui consent au silence ? À quoi bon résister à l'envie de t'envoyer chier quand tu t'en prends à ceux qui te défendent contre le gouvernement que tu détestes ? Pourquoi ne pas abandonner et crier comme toi La culture ne sert à rien, la culture c'est con, à la gueule de ces écrivains qui ne sont pas seulement des perdants mais qui ne peuvent que perdre, puisqu'ils refusent le combat, et avant de tomber endormi j'ai encore eu le temps de me dire Crevez donc, bande d'ignorants, et vous aussi, distingués intellectuels, disparaissez, effondrez-vous avec votre culture et votre civisme, votre servilité, c'est sans doute ce que vous avez de mieux à faire, j'ai hâte que vous mourriez, lol. ■

LIBRAIRIE

PANTOUTE

Librairie indépendante agréée



40
ans
de littérature

Saint-Roch

286, rue Saint-Joseph Est
Québec, Québec G1K 3A9
Tél. : 418 692-1175

Vieux-Québec

1100, rue Saint-Jean
Québec, Québec G1R 1S5
Tél. : 418 694-9748

www.librairiepantoute.com

LA TYRANNIE DE LA RUMEUR

No 62, automne 2015

Le développement fulgurant des médias sociaux au cours de la dernière décennie a donné une forme concrète à un phénomène qui existait depuis toujours, mais demeurait pour l'essentiel confiné dans les marges de la vie sociale ou se présentait comme sa face « cachée », obscure, non sérieuse. Or la rumeur – puisque c'est de ce phénomène qu'il s'agit – se présente aujourd'hui comme l'une des formes les plus visibles et les plus envahissantes de la communication, comme un enjeu « sérieux » et décisif, que les individus et les organisations doivent apprendre à gérer comme l'une des composantes essentielles de l'information.

Date de tombée : 10 juillet 2015

L'AMÉRIQUE ET NOUS

No 63, hiver 2015-2016

Dans son célèbre essai *La France et nous*, paru en 1947, Robert Charbonneau s'insurgeait contre l'idée selon laquelle la culture québécoise entretenait une relation de stricte dépendance avec la culture de la « mère patrie ». À ses yeux, un autre pôle de référence s'était installé : les États-Unis, d'où provenait désormais la véritable nouveauté. Une notion inédite fait alors son entrée, celle de l'américanité, dont s'est emparée la littérature québécoise – par exemple, avec l'imagerie des *road trips* et de la culture de consommation – dans les œuvres de Ducharme, de Godbout, de Poulin et d'Hamelin. Mais par-delà certains traits typiques de notre mode de vie (qui, au demeurant, sont maintenant partagés par l'Occident tout entier), jusqu'à quel point cette américanité est-elle ancrée dans la réalité et ne relève-t-elle pas d'une sorte de fantasme ? À quelle Amérique, ou à quelle dimension (territoriale, politique, culturelle, linguistique) de l'Amérique peut-on s'identifier pleinement ?

Date de tombée : 10 octobre 2015

L'AMITIÉ AU TEMPS DE FACEBOOK

No 64, printemps 2016

Les Anciens voyaient dans l'amitié un bien suprême, un lien plus que précieux parce que dépourvu de tout calcul. Dans nos sociétés individualistes marquées par l'affaiblissement des rapports interpersonnels, le développement des réseaux sociaux a pu laisser croire que les amis pourraient enfin trouver, dans le tumulte d'une existence vécue trop vite, l'occasion de renouer ensemble. Mais la spectacularisation de l'intime dont l'amitié fait trop souvent l'objet sur ces réseaux, le fait d'avoir à son actif 500 ou 1000 « amis » ne contribuent-ils pas à banaliser l'amitié, en plaçant sur un pied d'égalité des gens qui ne peuvent pas tous avoir la même valeur ? Facebook n'est-il pas en train de devenir l'équivalent d'une « bourse aux amis » où il s'agit d'afficher son capital en s'attirant la sympathie du plus grand nombre ? Se peut-il que ceux qui prétendent avoir le plus d'amis et passent pour les intimes de tout le monde ne soient en réalité les amis de personne ?

Date de tombée : 10 janvier 2016

LE COMITÉ



MATHIEU BÉLISLE enseigne la littérature au collège Jean-de-Brébeuf. Il a publié *Le drôle de roman. L'œuvre du rire chez Marcel Aymé, Albert Cohen et Raymond Queneau* (PUM, 2010) ainsi que plusieurs articles dans les *Cahiers Albert Cohen*, le *Cahier Marcel Aymé*, *Les Amis de Valentin Brû*, *Humoresques* et *Études françaises*.



UGO GILBERT TREMBLAY a rédigé un mémoire de maîtrise sur le problème du mal dans l'œuvre de Platon et poursuit des études doctorales en droit (Université de Montréal) et en philosophie (Université de Genève). Ses travaux portent sur les bouleversements qu'entraînent les neurosciences relativement au concept de responsabilité criminelle.



GENEVIÈVE LETARTE a publié des romans et des poèmes, notamment *L'année d'après* (Écrits des Forges, 2014) et *Souvent la nuit tu te réveilles* (L'Hexagone, 2002). Elle a traduit des œuvres de Mavis Gallant, dont *Le week-end en Bourgogne* (Les Allusifs, 2010). Elle est aussi connue pour ses chansons et performances littéraires.



MARIE-ANNE LETARTE est détentrice d'un baccalauréat en beaux-arts de l'Université Concordia et a présenté ses tableaux dans plusieurs expositions. Elle est éditrice à la Commission scolaire de Montréal.



ALAIN ROY a publié, aux Éditions du Boréal, un roman (*L'impudeur*, 2008), une étude sur l'œuvre de Gabrielle Roy (*L'Idylle et le désir fantôme*, 2004), deux recueils de nouvelles ainsi qu'un essai écrit en collaboration avec Gérard Bouchard (*La culture québécoise est-elle en crise ?*, 2007).



MAURICIO SEGURA est romancier, scénariste et essayiste. Il a publié trois romans : *Côte-des-Nègres* (1998), *Bouche-à-bouche* (2003) et *Eucalyptus* (2010) aux Éditions du Boréal, ainsi qu'un essai : *La faucille et le condor* (2005) aux Presses de l'Université de Montréal. Il a scénarisé plusieurs documentaires pour la télévision.

LES COLLABORATEURS

RACHAD ANTONIUS est professeur de sociologie à l'Université du Québec à Montréal. Ses publications les plus récentes portent notamment sur les minorités arabes et musulmanes au Canada et au Québec, sur les conflits politiques au Proche-Orient, ainsi que sur les révoltes arabes.

MICHEL BIRON est professeur de littérature française et québécoise à l'Université McGill. Il est l'un des coauteurs d'*Histoire de la littérature québécoise* (Boréal, 2007) et l'auteur de *L'absence du maître* (PUM, 2000) et *Le Roman québécois* (Boréal, 2012).

SERGE BOUCHARD est anthropologue, essayiste et chroniqueur. Il a publié de nombreux ouvrages, dont la série des *Lieux communs* rédigée en collaboration avec Bernard Arcand. Il a fait paraître notamment *Les corneilles ne sont pas les épouses des corbeaux* (Boréal, 2005) et *C'était au temps des mammoth laineux* (Boréal, 2012).

DAVID DORAIS enseigne la littérature au cégep de Sorel-Tracy. Il a publié deux recueils de nouvelles aux éditions L'Instant même : *Les cinq saisons du moine* (2004) et *Le cabinet des curiosités* (2010), ainsi qu'un roman : *Plus loin* (Boréal, 2008), écrit avec Marie-Ève Mathieu.

GHAYAS HACHEM a publié un premier roman intitulé *Play Boys* (Boréal, 2014).

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE est écrivain, éditrice, journaliste et traductrice. Elle a publié notamment *Montréal, la créative* (Autrement/Héliotrope, 2011) et *L'homme au traîneau* (Leméac, 2012). Elle prépare une biographie de la romancière Anne Hébert, à paraître aux Éditions du Boréal.

OLIVIER MAILLART enseigne le cinéma et la littérature en classes préparatoires. Critique pour différentes revues (*Trafic*, *L'Infini*, *La Revue des deux mondes*, *L'Atelier du roman*), il a publié une étude sur Max Ophüls (*Atlande*, 2011) et codirigé le *Dictionnaire du cinéma italien* (Nouveau Monde, 2014).

JEAN-PHILIPPE MARTEL enseigne la littérature au collège Montmorency. Il a fondé le blogue *Littéraires après tout* en 2010 et publié, en 2012, le roman *Comme des sentinelles* aux éditions La Mèche.

PATRICK NICOL enseigne la littérature au cégep de Sherbrooke. Il a publié huit romans et récits, dont *La notaire* (Leméac, 2007), *Nous ne vieillirons pas* (Leméac, 2009), *Les cheveux mouillés* (Leméac, 2011) et *Terre des cons* (La Mèche, 2012).

GEORGES PRIVET est réalisateur et critique de cinéma. Il a collaboré durant de nombreuses années à l'hebdo *Voir* et participe régulièrement à l'émission *Médium large* sur la Première Chaîne de Radio-Canada. Il a scénarisé et réalisé, en 2008, une série documentaire consacrée au cinéma québécois.

SYLVAIN ROBERT enseigne la littérature au cégep du Vieux Montréal. Il a publié *Un aller simple vers l'oubli* aux éditions du Loup de gouttière (1998) et *Poudre noire* aux éditions Triptyque (2005).

ÉTIENNE SAVIGNAC travaille dans le domaine de la publicité et des communications. Il est chroniqueur (*Voir*, *Huffington Post*) et a collaboré à *Le Québec à l'heure des choix* (Éditions Nord-Sud, 2014).

MARTIN WINCKLER est médecin, romancier, essayiste et critique de séries télévisées. Il a publié notamment *La maladie de Sachs* (P.O.L., 1998), *Le cœur des femmes* (P.O.L., 2009), *Petit éloge des séries télé* (Folio, 2012) et *Dr House, l'esprit du shaman* (Boréal, 2013).



olivieri

Librairie & Bistro

Pour des 5 à 7 réussis

5219, chemin de la Côte-des-Neiges
514 739-3303 / www.libraireolivieri.com

FINALISTES AU PRIX LITTÉRAIRE TRILLIUM 2015



DANIEL POLIQUIN

LE VOL DE L'ANGE

ROMAN



320 pages · 25,95 \$
PDF et ePub : 18,99 \$

« Jamais chez Poliquin on ne s'ennuie, jamais on ne s'apitoie sur le sort du personnage. Poliquin est sans doute l'un des rares romanciers qui savent si habilement amuser, divertir, faire rire, tout en étant drôlement sérieux. »

François Ouellet, *Nuit blanche*

« L'auteur [nous convie] à cette fresque acadienne doublée de réflexions sur ce qui constitue l'individualité et l'identité : des sujets philosophiques traités avec finesse d'esprit et une certaine légèreté, en donnant l'impression de ne pas trop y toucher.

Du beau travail, admirablement servi par un écrivain en pleine possession de ses moyens. »

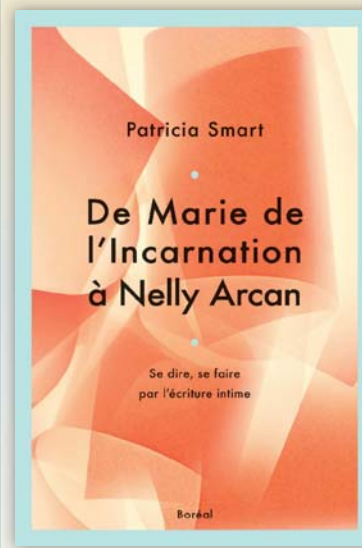
Stanley Péan, *Les Libraires*

PATRICIA SMART

**DE MARIE DE L'INCARNATION
À NELLY ARCAN**

SE DIRE, SE FAIRE PAR L'ÉCRITURE INTIME

ESSAI



432 pages · 29,95 \$
PDF et ePub : 21,99 \$

« Un essai absolument passionnant. »

Marie-Louise Arsenault, *Radio-Canada*

« Spécialiste de la littérature des femmes, Patricia Smart publie ici un autre document majeur. »

Pascale Millot, *Montréal Centre-Ville*

« C'est un essai ambitieux que nous offre Patricia Smart, mais qui remplit en tout point l'idée de départ [...]. Les quelque 400 pages se lisent comme un roman [...]. »

Elizabeth Lord, *Les Méconnus*



ÉLIANE EXCOFFIER

Fables

JEAN PAUL RIOPELLE

Suites sans fin, lithographies géantes



ISBN 1492119761



GALERIE
SIMON
BLAIS

galeriesimonblais.com

Éliane Excoffier, *Fables (Lady Aberfeldy)*, 2015, épreuve argentine